



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



LEGS
FAIT
A LA BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE LYON
PAR
JEAN-BAPTISTE CHARVIN,
Décédé le 21 Avril 1842.



no 7

Se - 1 - 34

319714

28/20

Se - 1 - 34

Se - 1 - 34

Se - 1 - 34

1
d'après les notes de l'industriel
de la ville, sur la position
relative à Lyon en 1842.
1842.

DISCOVRS

DE L'HONNESTE AMOVR
SVR LE BANQVET DE PLATON:

PAR MARSILE FICIN
Philosophe, Medecin & Theologien tres excellent.

A LA SERENISSIME
ROYNE DE NAVARRE.

*Traduits de Toscan en François par GUY LE FEVRE
DE LA BODERIE Secetaire de Monseigneur
frere unique du Roy, Et son Interprete
aux langues Peregrines.*



A PARIS,
Chez Iean Macé, demeurant au mont S. Hylaïre à
l'enseigne de l'Escu de Breitaigne.

1578.

AVEC PRIVILEGE.

Extrait du Priuilege.

PAr grace & priuilege du Roy est permis à Iean Macé, Libraire iuré en l'Vniuersité de Paris, imprimer ou faire imprimer vn liure intitulé, *Discours de l'honneste Amour sur le Banquet de Platon, &c.* Et est defendu à tous Imprimeurs, Libraires, ou autres de quelque qualité & condition qu'ils foyent, d'imprimer ou faire imprimer, ou exposer en vente autre que ceux que ledict Macé auroit fait imprimer, sur peine de confiscation desdicts liures qui se trouueroient autrement imprimez, & d'amende arbitraire. Et ce iusques au temps & terme de six ans finis & accomplis, à commencer du iour & date que la premiere impression sera paracheuee d'imprimer. Ainsi que plus à plain est contenu audict priuilege, sur ce donné à Paris le 11. de Mars, l'an de grace 1578.

Ainsi signé par le Conseil

Le COINTE.



A LA SERENISSIME
ROYNE DE NAVARRE,
Marguerite de France, Fille, Seur,
& espouse de Roy.

MADAME, le diuin Platon, duquel la
memoire est celebree en ce Bāquet Philosophi-
que, estant quelquefois interrogé iusques à
quand il se fauldroit arrester à ses sentences
& graues enseignemens, respondit en ces ter-
mes: Iusques à tant qu'en la terre apparoiſſe quelcun plus
sainct & sacré, qui enseigne la voye de verité que tous en-
suyuent. Ce que Marsile Ficin autheur du present discours
a interpreté comme Oracle Prophetique se deuoit entendre
de nostre Seigneur Iesus Christ, qui de toute Eternité a
esté & est la Sapience eternelle de Dieu le Pere, & qui
en la plenitude des temps par le sacré mystere de l'Amour
eternel & diuin a voulu vestir le manteau de nostre hu-
manité, laquelle il a prise au Sacraire & Tabernacle de la
trois fois heureuse Vierge M A R I E, de laquelle le beau
nom retourné ne sonne rié que A Y M E R. Comme il me
souuient auoir chanté en quelque Stance d'un mien Canti-
que,

EPISTRE.

Bel est le nom de **I E S V S** le Sauueur,
 Mais celle-là qui a eu la faueur
 D'attirer à soy
 L'Amour, l'Aymé, l'Amanr,
 A eu du grand Roy
 Des beaux esprits l'Aymant
 Nom conuenable, & de merite orné,
 Car en **M A R I E** **A I M E R** est retourné.
 Aimer à fait le Salut reclamer,
 Voyla le bien qui vient de bien-aimer.

*Ice-luy donques estant apparu en terre nous a monstté le che-
 min de la verité, que tous doyuent ensuyure: ainçois comme
 il tesmoigne de soy-mesme, il a esté la voye, la verité, & la
 vie. Et pourtant c'est bien raison que nous apprenions de luy
 plustost que de Platon, ny de quelcōque autre Philosophe, les
 discours du vray, sincere, & parfait Amour, & le moyen
 de bien aymer. Je dy cecy nō pour improuuer du tout les Ha-
 rangues de Platon, & beaucoup moins le Traité de Marsile
 Ficin sur ceste matiere d'Amour, mais afin que tous à vo-
 stre imitation apprennent que c'est de luy proprement, &
 de sa doctrine sainte, qui n'est qu'amour & charité inspi-
 ree de l'Amour mesme, qu'on doit puiser les enseignemens
 pour deuenir vrais & loyaux amoureux. Or comme ce fe-
 stin & Banquet Platonique fut autrefois celebré en som-
 ptueux & Magnifique appareil par neuf personnages se-
 gnalez, & excellents en toutes vertus & doctrines sous
 l'autorité & auen du magnifique & Illustre **L A V-
 RENT DE MEDICI**, à la mode & façon de la
 Toscane: ainsi Madame, sous l'auen & par le cōmandemēt
 de vostre Serenissime Maieisté il se verra de rechef instruit*

EPISTRE.

*Et dressé à la Françoisé des propres mets Et viandes spiri-
 tuelles qui autrefois y furent seruies : auxquelles tant s'en
 fait que le long temps , qui s'est écoulé depuis , ait apporté
 quelque empirance : que plustost au reply d'un siecle elles
 ont conserué Et augmenté le premier goust Et saveur : de
 sorte qu'elles pourrot maintenant, aussi bien que iamais, sa-
 tisfaire à tout appetit Et palais non depraué de mauvaises
 mœurs, ny humeurs : Et bien prinſes se conuertir en bonne
 Et salubre nourriture des Ames de l'Amour vray sainte-
 ment enamourées . Ceste façon de Banquet Philosophique
 iadis entre les hommes doctes estoit fort celebre Et acqui-
 stumée, ainsi qu'on peut recueillir non seulement de ce pre-
 sent Discours, mais aussi de Plutarque Et d'Athenée, au-
 theurs Grecs de premiere marque : laquelle fut renouvellee
 Et remise sus ensemble avec les bonnes lettres , auparauant
 enseuelies en la Barbarie , par la faueur de la tres-illustre
 maison, Et pour ce fait à iamais memorable Et recomman-
 dable à la Posterité des Ducs de Medici : entre la fleur des
 bons esprits florissans pour lors à Florence. Maintenant à leur
 exemple sous l'auen de vostre Maiesté, Madame, qui des
 deux parts estes extraite des deux premieres maisons , aus-
 quelles auant toutes autres, appartient l'honneur du resta-
 blissement des bonnes lettres, par l'ayde de la Bonté diuine
 elle pourra desormais estre continuée Et entretenue de bien
 en mieux . Et vueille Dieu, que non plus en memoire
 de la naissance Et du trespas de Platon, iadis vrayemēt di-
 gne, si quelque autre Philosophe l'a esté, de tant honorable
 tesmoignage: mais bien en souuenance Et recordation de la
 Naissance Et Mort admirable du parfait authœur Et
 Et d'Amour Et de vie, se puisse à iamais perpetuer ceste*

EPISTRE.

loüable façon de discourir, non de l'origine d'Amour à la Platonique seulement, ny des quatre sortes de rauissement d'esprit dont est faite mention en ce Traité: mais de l'origine eternal, & temporelle naissance du vray Amour à la Chrestienne, & de la parfaite exrase & rauissement de Pensée, par lequel les Ames fidelles enamourees sont abstraittes & esleuees iusques au baiser sacré du parfait Amant: duquel le Roy qui porta le nom de Pacifique entre les Hebreux chatoit iadis en ceste maniere: Qu'il me baise, & qu'il me touche, du saint baiser de sa bouche. Des effects & de la puissance merueilleuse de cest Amour diuin, à l'imitation du grand Hierothee, & de nostre Saint Denys en mes Cantiques Spirituels i'ay quelque fois chanté les vers qui ensuyuent:

Hommes mortels heureux si d'Amour mutuelle
Par ensemble conioins sans enuie & querelle,
Et de franche amitié sans fraude & sans amer
Debonnaires & doux ils se vouloyent aymer.
Lors reuiendroyent icy toutes choses changees,
Les bons Siecles dorez, sans noïses mélangees:
Lors rien ne defaudroit, en paix & en santé
Les hommes iouïroyent de tous biens à planté:
Les richesses de gré ruisseleroyent écloses,
Et tous hōmes contés auroyét lors toutes choses.
Car tous n'auroyent qu'un cueur, tous un mesme
vouloir,
Et l'un ne se pourroit d'un autre homme douloir.
La sacre fin de l'or, l'auarice goulüe
De tousiours aquerir, la volupté pollue,
Les embusches, le dol, les larcins, & le soin

EPISTRE.

D'entre tous les humains seroyent banis au loin,
Car tous de s'ëiour auroyent lors cause mesme,
Mesme de se douloir, vn seul salut supreme
Et vn peril à tous, vn seul labeur commun,
Et tous triompheroient de la gloire comme vn.
La race des mortels seroit sans tant de cures,
Toutes choses seroyent entre les hommes seures,
Ils viuroient asseurez sans meurtres ou efforts,
Et les foibles n'auroyent à creindre les plus forts:
Lors la Paix floriroit par tout en euidence,
Et tout plein couleroit le cornet d'abondance:
Voila les fleurs, les fruits, l'entrierien, & le cours
De charité, de paix, de l'Amour des Amours.

C'est cet Amour doré qui dône à tous les hommes

Tout cela qui leur sert, c'est luy par qui no' sômes,
Luy par qui nous naissons, luy par qui nous viuôs,
Luy par qui reposons, & par qui nous mouuons.
C'est l'Amour seul lequel nous fait de dieu presëte
La grace & la faueur, & de mal nous exemte:
Voire encor la faueur, la grace & le support
Duquel nous iouïssons, & qui d'un lien fort
Nous ioint le Dieu amy, ou nous donne matiere
Repurgez de noz maux r'entrer en grace entiere,
N'est rien sinon Amour: & la Diuinité
C'est cet Amour, ce Dieu triple en son vnité
Qui par tout est diffus. l'Amour tout lie & serre,
Il meut le ciel, le Feu, l'Air, les Eaux, & la Terre,
Tout-puissant, le Repos des hommes & des Dieux
Qui confit tout en miel, & n'a rien d'odieux.

EPISTRE

Voila, Madame, quelques marques des effets & de la puissance de l'honneste & saint Amour, duquel philosophiquement est discoursu en ce delicieux Banquet. Quant à l'Amour vulgaire, c'est un subiet si commun, & tant demené par nos Poëtes, qu'il semble, comme a bien dit quelcun d'entre eux, que iusques icy c'ait esté la Philosophie de France, chacun à qui mieux mieux s'employât à y rapporter du tout les belles & gentilles conceptions de son esprit. Mais j'espere que desormais telles viandes leur apporteront ennuy, & chercheront de se ragouster en tels mets que ceux qui sont presentz en ce festin, quand ils verront que vostre maiesté se plaist & delecte aux plus doulces & sauoureuses viandes de l'ame, desquelles estant rassasiée elle demeure tousiours en son appetit, & en acquiert vne nourriture & temperamēt salubre & salutaire. A cela Dieu, la raison, la bonne nature, & l'Amour mesme vous inuite, voire mesme l'excellence de vostre propre nom vous y semond,

Car l'Amant, l'Aymé, l'Amour mesme

Qui est le Dieu vnique en trois,

Vous faisant par grace supreme

Fille, Seur, & Femme de Rois,

Au triple rond de la coronne

Qui vostre beau chef enuironne

A graué par certaines lois

En lettres d'or ce beau retour,

EN MARGVERITE DE VALOIS

GISE LA VERITE D'AMOUR.

Je prie Dieu, Madame, qu'il vous donne avecques tant de perfections tout accroissement de prosperité, De Paris cet xi. iour de Mars 1578.

*Vostre tres-humble & tres-obeissant seruiteur
Guy le Féure de la Boderie.*





MARSILE FICIN, A
BERNARD DEL NERO, ET
Antoine Manetti, salut.



Es hommes ont accoustumé, apres longue vſance, de faire bien les choses que generalemēt & ſouuent ils font, & d'autant plus qu'ils les frequentent les faire mieux. Ceste regle par nostre folie, & à nostre miſere ſe pratique en l'amour. Tous continuellement nous aymons en quelque maniere, & preſque tous nous aymons mal: & d'autant que plus nous aymons, d'autant pis aymons nous. Et ſi vn entre cent mille ayme droitement,

A



parce que ce n'est pas le commun usage, on n'en croit rien. Ceste monstrueuse erreur (à nostre malheur) nous auiét par-ce que temerairement nous entrons en ce laborieux voyage d'amour avant que nous apprenions son but & terme, & la maniere de cheminer les perilleux passages de telle voye: à ceste cause d'autant plus que nous allons en avant, d'autât plus (ah miserables que nous sommes) nous nous fouruoyons à nostre grand dommage. Et importe d'autant plus de se deuoyer par ceste forest obscure que non par les autres voyages & sentiers, comme en plus grand nombre & plus souuent on y chemine. L'amour souuerain de la Prouidence diuine pour nous reduire à la droicte voye par nous delaissee & oubliee, ia dès le siecle antique inspira en la Grece vne tref-

chaste Dame nommee Diotime prestresse Payenne: laquelle comme inspiree de Dieu, trouuant le Philosophe Socrate sur tout addonné à l'amour, luy declara quelle chose c'estoit que cest ardet desir, & par quelle voye aussi nous pouuions tomber au souuerain mal, & par quelle voye aussi nous pouuions mōter au biē supreme. Socrate reuela ce sacré mystere à nostre Platon. Platon Philosophe, sur tous autres excellent en pieté & religion, soudain en composa vn liure pour le remede des Grecz. Et moy pour le remede des Latins ay traduit le liure de Platon de Grec en Latin: & conforté de nostre Magnifique LAURENT DE MEDICI, ay commenté les mysteres qui se trouuoient les plus difficiles au liure susdit: & afin que ceste salutifere manne enuoyee du ciel à

A ij

Diotime soit commune & facile à plus de personnes, j'ay traduit de langue Latine en Toscane lesdicts mysteres Platoniques ensemble avec mon Commentaire. Lequel volume j'adresse principalement à vous BERNARD del NERO, & ANTOINE Manetti, mes tres-chers amis: parce que ie suis certain que vous receurez avecques amour l'amour que vostre Marsile Ficin vous enuoye: & donnerez entendre à quelcōque personne qui presumeroit de lire ce liure avecques negligence, ou avec hayne, qu'à iamais il n'en sera capable. Parce que la diligēce de l'amour ne se comprend point avecques la negligence, & l'amour mesme ne se prend point avecques la haine. Le S. Esprit amour diuin, lequel inspira Diotime, nous illumine l'entendement, & embrase la volonte, de sorte

5
que nous l'aymions en toutes ses
œuvres belles, & depuis que nous
aymions ses œuvres en luy, & iouys-
sions infinimēt de son infinie beauté.

C O M M E N T A I R E D E M A R-
file Ficin Florentin sur le Banquet de Platon.

P R E F A C E.



L A T O N pere des
Philosophes ayant
accomply le 81. an
de son age, le 7. de
Nouembre, auquel
iour il estoit né, seāt

*Occasion de
ce discours.*

à table, les viandes estans leuees, fi-
nit sa vie. Ce Banquet, auquel est pa-
reillement cōtenue la natiuité & la
fin d'iceluy Platon, a esté celebré de
tous les anciens Platoniques par cha-
cun an iusques au temps de Plotin &
de Porfire. Mais depuis Porfire m.
C O. ans se sont escoulez, & mises en

A iij

publy ces solénelles viâdes. Finablement en nostre temps, le tres-fameux LAVERENT DE MEDICI, voulât renoueller le Banquet de Platon, en donna la charge à François Bandin. Côme ainsi fust dóques que le Bandin eust ordonné d'honorer le vii. de Nouembre, ayant conuié neuf Platoniques, les receut avec Royal appareil au village de Caregge. Ceux cy furent M. Antoine De gli Agli, Euesque de Fiesole, M. Ficin Medecin, Christofle Landin Poëte, Bernard Nuti Rhetoricien, Thomas Benci, Jean Caualcanti nostre familier, lequel pour la vertu de son cueur, & pour sa tres-noble apparence estoit des conuiez nommé Héros, deux des Marsupins Christofle & Charles, fils de Charles Poëte. Finablement le Bandin voulut que ie fusse le neufiesme, afin que Marsile

Ficin estât adiousté aux dessusnommez , le nombre des Muses y fust recueilly . Et lors que les viandes furent leuees , Bernard Nuti print le liure de Platon qui est intitulé le Bāquet d'amour , & d'iceluy Banquet leut toutes les Oraisons , lesquelles leuës , il pria tous les autres conuiez , que chascun en voulust exposer vne . A quoy faire tous s'accorderent , & auint que par sort la premiere Oraison de Fedre escheut à exposer à Ieā Caualcanti : L'Oraison de Pausanias à Anthoine Theologien : celle d'Erissimaque Medecin à Ficin Medecin : & semblablement d'Aristofane Poëte à Christofle Landin Poëte , & ainsi de celle du ieune Agathon à Charles Marsupin : à Thomas Benci fut donnee la disputation de Socrate : la derniere d'Alcibiade à Christofle Marsupin . Ce sort &

A iiij

rencōtre fut approuu   de tous. Mais l'Euesque & le Medecin, l'un    la cure des ames, l'autre estant obligé d'aller    celle des corps, commirent leurs disputes    Jean Caualcanti : les autres festans tournez vers luy s'arrestarent    l'ouyr avecq attention. A donc il commença de parler en telle maniere.

2
ORAI SON PREMIERE

DE LA REGLE DE LOVER
amour, & de sa dignité & grandeur.

CHAP. I.



N sort & rencon-
tre tres-agreable, ô
tresbons conuiez,
m'est aulourd'huy
échetie, par laquelle
est auenu, que ie re-
presente Fédre Myrrinusien. Ie dy ce
Fédre duquel Lisias Thebain souue-
rain orateur estima tant la familiari-
té, qu'il s'efforça de se le rendre bien-
ueillant & fauorable avecques vne
oraison tresdiligemment composée.
La presence duquel fut à Socrate en
si grande admiration, que pres du
fleuve Ilisse, estant ia émeu de la di-
uine splendeur d'icelle, & plus hault-
ement eleué, chāta des misteres di-

*Louenges de
Fedre.*

uins. Lequel au parauant non seulement des choses celestes, mais aussi des terrestres se disoit estre tres-ignorant. De l'esprit duquel Platon prenoit si grand plaisir, qu'il enuoya les premiers fruits de ses estudes à Fedre; à cestuy est adressé le premier liure de Platon, qui traicte de la beauté, lequel se nomme Fedre. Comme ainsi soit donques que i'aye esté iugé semblable à Fedre, non certainement de moy, parce que ie ne m'attribue pas tant, mais bien de la rencontre du fort, laquelle chose a esté de vous approuuee, avecques ces heureux augures, en premier lieu, i'interpréteray volontiers son oraison, & depuis ce qui touchoit à l'Euesque, & au Medecin, selon la faculté de leur esprit, ie le mettray à executiō. Trois parties en chasque chose considere chasque Philosophe Platonique, à

*Trois choses
considerables
en chasque
sujet.*

ſçauoir, de quelle nature ſont telles
choſes, que c'eſt qui les precede, de
quel naturel ſont celles qui les accô-
paignent. Et ainſi de celles qui ſuy-
uent apres. Et ſil approuue que tel-
les choſes ſoyent bonnes, il louë tel
ſubiect, & ainſi au contraire. Celle
eſt doncques louenge parfaicte la-
quelle raconte l'antique origine de
la choſe, recite la forme preſente, &
demonſtre les fruits auenir. Des pre-
mieres parties chaſcune choſe ſe
louë pour la nobleſſe : des ſecondes
pour la grandeur : des tierces pour
l'vtilité. D'autant que par ces trois
parties ſont encloſes aux louanges,
ces trois choſes, nobleſſe, grandeur,
& vtilité. A ceſte cauſe noſtre Fédre
ayant principalement contemplé la
preſente excelēce d'Amour, l'appelle
GRAND DIEU. Et aiouſte, Aux
hommes & aux Dieux digne d'ad-

*Hommes &
Dieux vain-
cus d'amour.*

miration. Celuy vrayemēt est grād,
à l'Empire duquel tous les hommes
& tous les dieux, ainsi qu'on dit, se
soumettent: par-ce qu'alendroit des
antiques aussi bien les Dieux cōme
les hommes ont esté énamourcz. Ce
qu'enseignent Orfee & Hesiodé
quand ilz disent, que les entendēmēs
des hommes & des Dieux ont esté
domptez de l'amour. Il est dit en-
cores estre digne d'admiration, par-
ce que chascun ayme la chose, de la
beauté de laquelle il s'esmerueille.
Certainement les dieux, ou pour
mieux dire les Anges, comme veul-
lent dire noz Theologiens, s'esmer-
ueillans de la Beauté diuine l'aymēt:
& auient le semblable, aux hommes
de celle des corps. Ceste à la verité, est
louange d'amour, qui se tire de sa
presente excellence qui l'accompa-
gne. Depuis des parties qui le prece-

dent Fedre le louë, quand il afferme
 Amour estre le plus antique de tous
 les dieux: là où resplendit la noblesse
 d'amour quand on recite sa premie-
 re origine. Tiercement il le louera
 des choses qui ensuyuët, en quoy ap-
 paroistra sa merueilleuse vtilité.
 Mais en premier lieu, nous dispute-
 rons de son antique & noble origi-
 ne, & puis apres de son vtilité future.

DE L'ORIGINE D'AMOUR,

CHAP. II.



R FEE en l'Argonautique
 imitant la Theologie de
 Mercure Trismegiste, quãd
 il chanta des principes des
 choses en la presence de Chiron &
 des Heroës, c'est à dire des hommes
 angeliques, met le Chaos deuant le
 monde, & deuant Saturne, Iupiter,
 & les autres dieux. Au sein d'icelluy

*L'Amour
 au sein du
 Chaos: & le
 Chaos auant
 le monde.*

Chaos, il loge l'Amour disāt Amour
 estre tresantique, par soymesme par-
 faict, de grand conseil. Hesiodé en sa
 Theologie, & Parmenide Pythago-
 rique au liure de la Nature, & Acusi-
 lee Poëte s'accordent auecques Or-
 fee & Mercure. Platon au Timee
 semblablement décrit le Chaos, &
 en iceluy met l'Amour, & cecy mes-
 me au Banquet raconte Fédre. Les
 Platoniques appellent le Chaos le
 monde sans forme: & disent le mō-
 de estre vn chaos de forme depeint.
 Ils mettent trois mondes. Trois en-
 cores sefont les Chaos. Premier que
 toutes les choses est Dieu autheur
 de toutes, lequel nous appellons le
 Bien. Dieu premierement crea la
 Pensée Angelique, puis l'Ame du
 mōde, comme veult Platon: & pour
 le dernier le corps de l'Vniuers. Icel-
 luy Dieu supreme n'est pas appelé

*Trois mondes
 selon les Pla-
 toniques.*

Monde, parce que le monde signifie ornement de plusieurs choses composé : & Dieu doit estre entédu du tout simple. Mais bien ils afferment qu'icelluy Dieu est principe & fin de tous les mondes. La Pensée Angelique est le premier monde faict de de Dieu. Le second est l'ame de l'univers. Le tiers est tout cest edifice que nous voyons. Certainement en ces trois mondes encores se cōsiderent trois chaos. Au commencement Dieu crea la substance de la Pensée Angelique, laquelle nous aussi appellons essence. Ceste-cy au premier moment de sa creation est sans forme, & tenebreuse : mais d'autât que elle est née de Dieu, par vn certain appetit enné, elle se retourne & re-ploye à Dieu son principe: se retournant à Dieu, elle est illustree de son rayon, & par la splendeur de tel rayō

f'embrase son appetit : embrasé, il s'ap-
 proche tout de Dieu : approché, il
 préd les formes. Parce que Dieu qui
 tout peut en la Pésée qui se cōioint à
 luy, engraue les natures de toutes les
 choses qui se creent. En icelle donc
 spirituellemēt se depeignent toutes
 les choses qui sont en ce monde. Là
 sont les Sferes des Cieulx, & des éle-
 ments, là les Estoilles, là les natures
 des vapeurs, les formes des pierres,
 des metaulx, des plantes & des ani-
 maulx s'engendrēt. Que ces especes
 de toutes les choses par l'ayde diuin
 conceües en ceste Pensée supernelle
 ne soyent les Idées nous n'en doub-
 tons point : & l'Idée des Cieux sou-
 uentesfois nous l'appellons le Dieu
 Ciel : & la forme du premier Planette
 Saturne : & du second, Iuppiter : &
 ainsi semblablement on procede
 aux Planettes qui ensuyuent enco-
 res

*Que c'est que
 les Idées,*

res l'Idée de l'Element du Feu se nô-
me le Dieu Vulcan: celle de l'Air,
Iunon: celle de l'eau, Neptune: & de
la terre, Pluton. Pourtant tous les
dieux assignez à certaines parties du
monde inferieur, sont les Idées de
ces parties viues & recueillies en la
Pensee supernelle. Mais auant que
la Péesee Angelique receust de Dieu
parfaictement les Idees, elle s'aioi-
gnit à luy: & auant qu'à luy s'aioin-
dre, ja son appetit estoit embrasé de
s'y aioindre. Et auant que son appe-
tit s'embrasast, elle auoit receu le ray
diuin. Et auant que de telle splen-
deur elle fust capable, son appetit
naturel s'estoit ja retourné à Dieu,
son principe. Et auant qu'à luy elle
se retournast, son essence estoit sans
forme, & tenebreuse: laquelle essen-
ce estant encores priuée de forme,
nous voulons que ce soit certaine-

B

ment vn Chaos. Et son premier retour à Dieu, est la naissâce d'Amour, l'infusion du ray diuin est le nourrissement d'Amour : l'embrasement qui s'en ensuit se nôme de l'Amour l'accroissance: l'approchemēt à Dieu, est l'imperuosité d'Amour: sa formation est la perfection d'Amour: & l'vnissēmēt & recueil de toutes les formes & idees, les Latins l'appellent Monde, & les Grecs Cosmos, qui signifie Ornement. La grace de ce monde & de cest ornement est la Beauté, à laquelle, incontinent que l'amour fut né, il se retira & conduisit la pensée Angelique, laquelle estât de soy-mesme laide, par son moyen deuint belle. Pourtant telle est la condition d'Amour, qu'il rait les choses à la Beauté, & comioinct les laides aux belles. Qui doutera doncques que l'Amour n'ait suyuy soudainemēt le

Chaos, & qu'il ne soit premier que le monde, & que tous les Dieux, qui sont à toutes les parties du monde distribuez? Consideré que cest appetit de la pensee est deuant sa formation: & en la pensee formee naissent les Dieux & le Monde. A bon droit donques cestuy a esté nommé d'Orfeetres-antique & d'abondât, PAR SOYMESME PARFAICT: côme s'il vouloit dire qu'à soy mesme il donne perfection. Parce qu'il semble que ce premier instinct de la Pensee par sa nature attraye la perfection de Dieu, & icelle donne à la Pensee laquelle y prend ses formes, & que semblablement il face aux Dieux qui de là s'engendrent. DE GRAND CONSEIL, & raisonnablement, comme ainsi soit que la Sapience dont premierement deriue tout conseil, soit attribuee à la Pen-

B ij

*Belle compa-
raison du So-
leil & de
Dieu, de
l'œil et de l'en-
tendement.*

fee Angelique: d'autant qu'icelle par
amour se retourne vers Dieu, & res-
plendit par son ineffable rayon. Non
autrement se dresse la Pensée enuers
Dieu, que fait l'œil enuers la lumière
du Soleil. L'œil premierement re-
garde: puis apres ce n'est autre chose
que la lumière du Soleil que ce qu'il
void: Tiercement en la lumière du
Soleil il comprend les couleurs & les
figures des choses. Ce qui se fait par-
ce que l'œil premierement obscur &
informe, à la semblance du Chaos
ayme la lumière pendant qu'il la re-
garde, & regardant prend les rayz du
Soleil: & les receuant s'informe des
couleurs & des figures des choses.
Et ainsi comme icelle pensée tout
soudain qu'elle est sans forme nee, se
torne à Dieu, & là s'informe, sembla-
blemēt l'Ame du mode vers la Pen-
sée & Dieu, d'où elle est engendree,
se reploye: & bien qu'au cōmēcemēt

elle soit Chaos, & nue de formes:
 neãtmoins s'estant dresse'e par amour
 vers l'Angelique Pensée, prenant les
 formes d'icelle, elle deuient Monde.
 Nõ autremēt la matiere de ce mōde
 par l'amour enné se tourne & dresse
 de fait enuers l'Ame, & à luy traitta-
 ble se dispose. Et bien qu'icelle à son
 cōmencemēt sans ornement de for-
 mes, fust vn Chaos non formé: neãt-
 moins par le moyé de tel amour, elle
 reçoit de l'Ame l'ornemēt de toutes
 les formes, qui se voyent en ce mon-
 de. Et ce faisant de Chaos elle est
 deuenue monde. Dõques trois mō-
 des, & trois Chaos, se considerēt. Fi- *Trois Chaos*
 nalemēt en tous l'Amour accōpagnie *comme trois*
 le Chaos, & precede le monde, *Mondes.*
 excite les choses qui dorment, illumi-
 ne les tenebreuses: donne vie aux
 choses mortes: forme les non for-
 mees, & donne perfection aux im-

B iij

parfaictes. Outre lesquelles louëges nulle plus grande ne se peut dire ou penser.

DE L'VTILITE D'AMOUR.
CHAP. III.

LES QV E S icy nous auons parlé de son origine & noblesse . l'estime qu'il est maintenant temps de disputer de son vtilité. Et certainement il seroit superflu de raconter tous les benefices q̃ l'Amour apporte à toute la generation humaine, mesmemēt les pouuans tous reduyre en vn bref sommaire . Parce que l'office de la vie humaine consiste en ce poinct, c'est que nous nous eslongnions du mal, & nous approchions du bien. Le mal de l'hōme est, ce qui est deshonnestes, & ce qui est son bien est ce qui est honnestes . Sans doubte

toutes les Loix & disciplines ne s'efforcent pour autre fin que pour donner aux hommes telles institutions de vie, qu'ils se gardent des choses viles & deshonestes, & mettent les honestes à execution. A quoy peuvent à peine atteindre finalement apres long espace de temps les loix & sciences presque innombrables: & icelluy simple Amour en bref le met à effect. Parce qu'il met en arriere la vergongne des choses laides: & le desir de l'estre excellent attire les hommes aux choses honestes. Les hommes ne peuvent obtenir ces deux choses avecques plus grande facilité & promptitude par autre moyen que par Amour. Or quand nous disons Amour, entendez le desir de Beauté: parce que telle est à l'endroit de tous les philosophes la definition d'Amour, & la Beauté est

*L'Amour
fait observer
les saintes
loix.*

*Amour est le
desir de Beau
té.*

B iij

*Trois sortes
de Grace ou
Beauté.*

vne certaine Grace, laquelle principalement & le plus souuent naist de la correspondance de plusieurs choses. Laquelle correspondance est de trois sortes. Parce que la Grace, qui est és ames, est par la correspondance de plusieurs vertus. Celle qui est és corps naist par la concorde de plusieurs couleurs & lignes. Il y a encor vne fort grande grace és sons par la consonance de plusieurs voix. Donques la Beauté est de trois manieres, c'est à dire, des ames, des corps, & des voix. Celle de l'Ame se cognoist seulement avecques l'entendement: Celle des corps avec les yeux. Celle des voix ne se comprend point avec autre chose qu'avec les oreilles. Cōsideré donques que l'entendement & la veüe, & l'ouye sont les choses avecques lesquelles seules nous pouuons iouyr d'icelle Beauté: & q̃ l'Amour

est desir de iouir de la Beauté: l'Amour tousiours est cōtent de la pensee, des yeux, & des oreilles. Or que luy est-il besoing de flairer, de goustier, ou de toucher, attendu que tels sens ne sont autre chose qu'odeurs, saueurs, chauld & froid, mol & dur, ou semblables choses? Doncques aucune de ces choses, puis qu'elles sont simples formes, n'est la beauté humaine. Mesmemēt consideré que la Beauté du corps humain requiert vne concorde de membres diuers, & l'Amour regarde la iouissance de la Beauté, comme son but & fin. Ceste seulement appartient à la Pensee, à la veüe, & à l'ouye. Doncques l'Amour se borne & termine en ces trois choses. Et l'appetit qui suit les autres sens, nō Amour, mais plustost se nōme desir libidineux, ou rage. En oultre si l'Amour enuers l'hōme desire la beauté humaine, & la beauté du

corps humain consiste en vne certaine correspondance, & la correspondance est vne certaine temperance: s'ensuit que l'Amour n'appette autre chose, sinon celles qui sont temperées, modestes, & honorables. Si que les plaisirs du goust & du touchement qui sont volupté, c'est à dire, plaisirs tant vehemēts & furieux, qu'ils chassent l'entendement de son propre estat & repos, & pertroublēt l'homme, tāt s'en fault que l'Amour les desire, que plustost il les a en abomination: & les fuit, comme choses qui par leur intemperance sont contraires à la Beauté. La rage Veneriēne, c'est à sçauoir, la luxure, tire les hōmes à l'intemperance, & par consequent à la non-correspondance. Ce qui par semblable semble tirer à la deformité, c'est à dire, à laideur & deshonesteté, & amour à la Beauté.

La deformité & la beauté sont contraires. Doncques ces mouuemens qui nous rauissent à la deformité, & à la beauté, apparoissent aussi estre entre eux contraires. A ceste cause l'appetit de l'embrasement & l'Amour, non seulement ne sont pas mesmes mouuemens : mais aussi se demōstrent estre contraires. Ce que tesmoignent les antiques Theologiens, lesquels ont attribué à Dieu le nom d'Amour. Laquele chose encor les Theologiens Chrestiens souverainement cōferment : & aucun nom commun auecques les choses deshonnestes n'est à Dieu conuenable. Et pourtant chacun, qui est de sain entendement, se doibt garder que l'amour, nom certainement diuin, ne soit sottement transferé aux folles perturbations. Soit doncq honteux Dicearque & quelconque au-

Le nom d'Amour attribué à Dieu.

tre d'oser reprēdre la majesté de Platon d'auoir trop attribué à l'Amour. Car aux affections honnestes, honorables & diuines, tant s'en fault que nous puissions trop attribuer, que nous n'y sçaurions pas atteindre à suffisance. D'icy naist que tout Amour est honneste, & tout Amoureux est iuste: par-ce q̃ tout Amour est beau & bien-seant, & aime proprement les choses qui luy sont semblables. Mais l'embrasement effrené, duquel nous sommes tirez aux actes lascifs, comme ainsi soit qu'il tire à la deformité, il se iuge estre contraire à la Beauté. Afin doncques que nous retournions quelquesfois à l'vtilité d'Amour, la crainte de l'infamie qui nous eslongne des choses deshonestes, & le desir de la Gloire qui nous rend chauds & hardis aux entreprises honorables promptemēt & alle-

grement procedent de l'Amour. Et
 premierement d'autât que l'Amour
 appete les choses belles, tousiours il
 desire les louables & magnifiques:
 & qui a en hayne les deformes, il
 est necessaire qu'il fuye tousiours les
 deshonestes & laides. D'auantage
 si deux ensemblement s'entrayment
 ils se respectent l'un l'autre avecques
 diligence, & desirent de se pouoir
 plaire mutuellement: entant que l'un
 est de l'autre respecté, comme ceux
 qui ne manquent iamais de tesmoi-
 gnage, tousiours ils se gardent des
 choses deshonestes: entant que cha-
 cun s'efforce de complaire à l'autre,
 tousiours avecques toute sollicitude
 & diligence ils se mettent entre les
 Magnifiques, afin qu'ils ne soient pas
 en mespris de la chose aimée, ains
 soient estimez dignes d'amour reci-
 proque. Or Fedre demõstre copieu-

*Trois exem-
 ples d'A-
 mour.*

sement ceste raison, & met trois exemples d'Amour, l'un de la femelle enamouree du masle, où il parle d'Alceste femme d'Admete, laquelle fut contente de mourir pour son mary, l'autre de masle enamouré de femelle, comme fut Orfee d'Euridice. Le tiers d'homme à homme, comme fut Patrocle d'Achille: là où il demōstre qu'il n'y a chose aucune qui tant que l'Amour réde les hommes forts. Mais nous ne rechercherōs pas pour le present l'Allegorie d'Alceste ou d'Orfee: par-ce que ces choses, les recitant comme histoires, monstrent beaucoup plus la force & l'empire d'Amour, que non pas en les voulant dōner à tels sens allegoriques. Dōcques nous confessons du tout, qu'Amour est vn grand Dieu & admirable: & encores noble & tres-vtile: & de telle maniere trauaillons à l'A-

mour que de sa fin, qui est la Beauté,
 nous puissions demeurer contents.
 On ioiit de ceste Beauté avecques
 celle partie seulement par laquelle
 elle est cognue : par l'entendement,
 par la veue, & l'ouye nous la cog-
 noissons. Donques avecques ces trois
 nous en pouuons ioiir avec les autres
 sens, non la Beauté, laquelle desire
 Amour, mais plustost nous posse-
 dons quelque autre chose dont
 le corps a besoing. Donques avec-
 ques ces trois nous chercherons la
 Beauté : & par celle qui se monstre
 es corps, ou es voix, comme par cer-
 taines traces, c'est à dire, moyen con-
 uenable, nous rechercherons celle
 de l'Ame. Nous louërons la corpo-
 relle, & icelle approuuerons : & touf-
 iours nous efforcerons d'observer
 qu'aussi grand soit l'Amour comme
 est grande la Beauté : & où non l'A-

me, mais seulement le corps seroit beau, icelluy aymerōs-nous comme ombre & caduque image de la Beauté , c'est à dire, legerement & sans nous y arrester. Là où seulemēt l'Ame seroit belle, lors aymons ardemment ce perpetuel ornement de l'Ame . Et où l'vne & l'autre Beauté se rencontreroit ensemblement, vehementement nous en prendrons admiration . Et ainsi procedant, nous demonstrerons en verité que nous sommes famille Platonique, laquelle certainement ne pense rien que choses gayer, celestes, & diuines. Or suffisé de cecy quant à l'Oraison de Fédre, venons maintenant à Pausanias.

Oraison

ORAIISON SECONDE.

DIEV EST BONTE, BEAUTE, ET
Iustice: Commencement, Milieu, & fin.

CHAP. I.

LEs Philosophes Pitagoriques veulent que le nombre Ternaire soit la mesure de toutes les choses. l'estime que l'occasiõ en soit parce que avec le nombre de trois, Dieu gouverne toutes choses: & les choses encores sont bornees & terminees avecques icelluy nombre Ternaire. *Nombre Ternaire mesure de toutes choses.*

De là vient ce vers de Vergile, Du nombre impair, Dieu mesme se delecte. Certainement ce souuerain auteur premierement crée toutes les choses, secondement les rait à soy, tiercement leur donne perfection. Toutes choses principallemẽt

C

pendant qu'elles naissent, s'ouuer-
nent de ceste fontaine perennelle :
puis elles retournent en icelles mef-
mes, quand elles requierent leur pro-
pre origine . En fin elles deuient
parfaites quãd elles sont retournees
en leur principe. Ce que diuinement
a chanté Orfee , quand il a dit , Ioue
est commencement, milieu, & fin du
Monde. Commencement en ce qu'il
produit toutes choses: Milieu, entãt
que depuis qu'elles sont produictes
il les tire à soy , Fin: entant qu'il les
rend parfaites , ce pendant qu'elles
retournent à luy . Et pourtant pou-
uons nous nommer ce Roy de l'V-
niuers Bon, & Beau, & Iuste: comme
souuent il se dit à l'endroit de Platon,
Bon, entant qu'il cree les choses: en-
tant qu'il les attrait, Beau: Iuste, entãt
que selon les merites de chascune il
les fait parfaites. Doncques la Beauté

*Dien Bon,
Beau, & Iu-
ste.*

laquelle de sa nature tire à foy les choses, demeure entre la Bonté & la Iustice: & certainement elle naist de la Bonté & va à la Iustice.

COMME LA BEAUTE DE
Dieu enfante l'Amour.

CHAP. II.

ET ceste espece diuine, c'est à dire la Beaulté, a procréé en toutes choses l'Amour, c'est a dire, desir de foy. Parce que si Dieu rait le Monde, & le Monde est rauy de luy, il y a vn certain continuel attrait entre Dieu, & le monde: qui commence de Dieu, & passe par le monde, & finalement se termine en Dieu & comme par vn certain Cercle retourne d'où il est party, Si que c'est vn seul & mesme Cercle

C ij

que celuy de Dieu au monde & du monde à Dieu, & se nomme en trois manieres . Entant qu'il commence en Dieu, & qu'il attrait, Beauté: entant qu'il passe au monde, & qu'il ravuit, Amour: entant que pendant qu'il retourne à l'Autheur, il se conioinct ses oeuvres, Delectation. L'Amour doncques commençant de la Beauté, finit en Delectation. C'est ce que

*L'Amour est
un Cercle.*

*Vn bon Cercle est Amour
Qui tousiours en son tour
Du bien au bien retourne.*

Et est necessaire que l'Amour soit bon, comme ainsi soit que luy né du Bien s'en retourne au Bien . Parce qu'icelluy mesme Dieu est la Beauté,

lequel toutes choses desirent : & en la possession duquel toutes elles sont contenues , si que de là nostre desir sembrase . Icy l'ardeur des Amants se repose, nō parce qu'elle s'esteigne, mais parce qu'elle s'accomplit. Et nō sans raison S. Denis compare Dieu au Soleil: parce que comme le Soleil illumine les Corps., & les eschauffe: semblablement Dieu concede aux ames lumiere de verité, & ardeur de charité . Ceste comparaison du vi. liure de la chose publique de Platon certainement se tire en ceste maniere comme vous orrez . Vrayement le Soleil cree les corps visibles & les yeux aussi avec lesquels il se void : & afin que les yeux voyent, il infond en eux vn esprit reluyfant : & afin que les corps soyent veuz, il les depeint de couleurs. Mais pour le deuoir de veoir , ne suffisent pas ny le propre

C iij

rayon aux yeux, ny les propres couleurs aux Coprs, *sinó q̄* ceste lumie-
 re qui est vne sur toutes lumieres (de
 laquelle plusieurs & propres lumie-
 res sont distribuees aux yeux & aux
 corps) descende en eux , & les illu-
 mine, adresse, & augmente. En ceste
 mesme maniere le premier Acte de
 toutes choses, qui se nomme Dieu,
 produisant les choses a donné à cha-
 cune especes & acte: lequel acte cer-
 tainement est debile, & impuissant à
 l'execution des œuvres: parce que de
 chose créée, & de patient subiet il a
 esté receu. Mais la perpetuelle inui-
 sible vniueſelle lumieſe du Soleil diuin,
 par sa presence dōne tousiours a tou-
 tes choses confort, vie, & perfection.
 Dequoy a diuinemēt chanté Orfee.
 disant.

*Dieu l'Amour eternal toutes choses conforte.
 Et sur toutes s'epand, les anime, & suppose.*

Entant que Dieu est acte de toutes choses, & qu'il les augmente, il se nomme Bien. Entant qu'il les fait selon leur possibilité cointes, vigoureuses, douces & agreables & autāt spirituelles qu'elles le peuuent estre, il se nomme Beaulté, en ce qu'il attrait ces trois puissances de l'Ame la pensee, la veueë, & l'ouye aux obiets qui doyuent estre connus, il s'appelle par les Hebrieux הודוהאדאר Hod vehadar, par les Grecs τοκαλον, to Kalon, par les Italiēs Vaghezza, ce que nous pouuons dire en françois Ornement & Bien-seāce. Et entant qu'estant en la Puissance, qui est apte & idoyne à congnoistre, il l'vnit & conioint à la chose connue, il se nōme verité. Finalement cōme Bien il cree & gouverne, & donne perfection aux choses: cōme beau il les illumine, & leur donne Grace.

COMME LA BEAUTE EST SPLEN-
 deur de la Bonté divine: & comme Dieu est centre
 de quatre Cercles.

CHAP. III.

*Quatre Cer-
 cles Spiri-
 tuels, ou Sfe-
 res Sferiques
 enuiron Dieu.*

ET non sans cause les anti-
 ques Theologiens assurent
 la Bonté au Centre, & au
 Cercle ou circonferance
 la Beauté: l'vnique Centre de toutes
 les choses est Dieu: les quatre Cer-
 cles qui enuiron Dieu se retournent
 continuellement. sont la Pensée,
 (que les Hebrieux appellent Nefsa-
 mah, les Grecs *νοῦς*, Nous, les Latins
 Mens, & les Italiens la Mente) l'Ame,
 la Nature, & la matiere: la Pensée An-
 gelique est vn Cercle stable: l'Ame,
 l'est par soy mobile: la Nature, en au-
 truy, mais non par autrui se meut: la
 matiere non seulement en autrui,
 mais encores est d'autrui meuë. Or

pourquoy cest que nous nommons Dieu Centre, & appellons ces autres quatre, Cercles, nous le declairerons. Le Cêtre est vn point du Cercle stable & nō diuisible, duquel plusieurs lignes diuisibles & mobiles vont à leur semblable Circonference . Laquelle circonference, qui est diuisible, se tourne au tour du Centre, non autrement qu'vn rond corporel se tourne au tour du Gond . Et telle est la nature du Centre , que combien qu'il soit vn indiuisible & stable : neantmoins en chasque partie de plusieurs lignes , ainçois de toutes les mobiles & diuisibles il se trouue: parce qu'en toute partie de chasque ligne est le point . Mais parce que aucune chose ne peult estre touchée de son dissemblable, les lignes qui vôt de la Circonference iusques au Centre ne peuent toucher ce point, sinō

avec vn de leurs points mesmement simple, vnique, & immobile. Qui denira que Dieu ne soit a bon droit appellé le Centre de toutes choses? Consideré qu'il est en toutes choses du tout vnique, simple, & immobile: & toutes les choses qui sont produites de luy, sont multiples, composées, & en quelque sorte mobiles: & comme elles sortent de luy, ainsi encor à la semblâce de lignes ou de circonferences, elles retournent en luy. En pareille maniere la Pensee, l'Ame, la Nature, & la Matiere, qui procedent de Dieu, s'efforcent de retourner en luy mesme, & de chascune partie aueques toute diligence l'environnent. Et comme le Centre se trouue en toute partie de la ligne, & en tout le Cercle: & toutes les lignes par leur point touchent le point qui est au milieu du Cercle: Semblable-

ment Dieu qui est Centre de toutes les choses, lequel est vnité tres-simple, & Aôte tres-pur, se met luy-mesme en toutes choses. Non seulement à cause qu'il est à toutes choses present: mais aussi par ce qu'à toutes les choses creées de luy, il a donné quelque intrinseque partie, & puissance tres-simple & tres-excellente, qui se nōme l'Vnité des choses, de laquelle, & à laquelle, comme du Centre, & à son Cêtre, toutes les autres puissances & parties de chascune partie dependent. Et certainement il est besoyn que les choses créées se recueillent premierement, à cestuy leur propre Centre, & à ceste leur propre vnité, qu'elles s'aioingnēt à leur Createur: A celle fin que par leur propre Centre, elles s'ajointent au Centre de toutes les choses. La Pensée Angelique s'esleue en sa sureminence &

en son chef premierement qu'elle se
 guinde en Dieu . Ce que semblable-
 mēt font l'Ame, & les autres choses.
 Le Cercle du Mōde que nous voyōs
 est image de ceux qui ne se voyent
 point, à sçauoir de la Pensée, & de
 l'Ame, & de la Nature. Parce que les
 Corps sont ombres & traces de l'A-
 me & des Pensées . Les ombres &
 traces representēt la figure de la cho-
 se, de laquelle elles sont traces & om-
 bres. Et pourtant ces quatre choses à
 bon droit sont appellees quatre Cer-
 cles. Mais la Pensée est vn Rond im-
 mobile, parce que tant son operatiō
 comme sa substance est tousiours
 icelle mesme: d'autant que tousiours
 elle tend à vne mesme sorte, & veut
 les mesmes choses . Et pouuōs quel-
 quefois appeller la Pēsee mobile par
 vne seule occasion: parce que cōme
 toutes les autres choses elle procede

de Dieu, & se reploye pout retourner en luy-mesme. L'Ame du Mōde & quelconque 'autre ame est vn Cercle mobile, d'autant que par sa nature non sans discours elle cognoist, ny sans espace de temps elle agit & œuure. Or le discours d'une chose en autre, & l'operation temporelle, sans point de doubte nous l'appellons Mouuement. Et sil y a quelque stabilité en la cognoissance de l'Ame, c'est plustost par le benefice *Que c'est que l'Ame, que c'est que Nature.* de la Pensée, que par la nature de l'Ame. La Nature aussi se dit Cercle immobile. Quand nous disons Ame selon l'usage des antiques Theologi s, nous entendons la puissance qui est pos e en la Raison, & au sens de l'Ame: Quand nous disons Nature, par là s'entend la force de l'Ame apte   engendrer. Nous appell s en nous proprem t ceste vertu l'Homme: &

ceste autre, l'Idole & l'ombre de l'Ame. Ceste vertu d'engendrer certainement se dit mobile, parce qu'auecques espace de téps elle finit son ouurage. Et en ce, est elle differente de la propriété de l'Ame, que l'Ame par soy & en soy se meut: par soy, dy-je, d'autant qu'elle est principe de mouuement: & en soy encores, parce que en la mesme substance de l'Ame demeure l'operation de la Raison & du Sens: & de cecy ne resulte au corps necessairement aucun ouurage: mais celle puissance d'engēdrer que nous appellons Nature, se meut par soy-mesme, estant vne certaine puissance de l'Ame, laquelle Ame se meut par soy. Elle est dicte encor se mouuoir en autruy, parce que chacune sienne operation se finit & termine au corps nourrissant, augmentant, & engendrant le corps. Mais la ma-

tiere corporelle, est vn Cercle qui
 se meut d'autrui & enautrui. Ie
 dy d'autrui, parce qu'il est agité de
 l'Ame: Ie dy en autrui, parce qu'il
 se meut en espace de lieu. Or don-
 ques nous pouuons ouuertement
 entendre, pour quelle occasion les
 antiques Theologiens ont mis la
 Bonté au Cêtre, & la Beauté au Cer-
 cle ou Circonference. La Bonté de
 toutes choses est vn Dieu: par lequel
 toutes elles sont bonnes. La Beauté
 est le Rayon de Dieu infus en ces
 quatre Cercles, qui enuiron Dieu se
 retournent. Ce Rayon depeint en
 tous ces quatre Cercles toutes les es-
 peces de toutes les choses: & nous
 nommons ces especes en la Pensée
 Angelique, Idees: en l'Ame, raisons:
 en la Nature, semences: & formes en
 la Matière. Parce qu'és quatre Cer-
 cles quatre splendeurs apparoissent.

*La bonté au
 Centre, la
 Beauté en la
 Circonference.*

La splendeur des Idees , au premier:
la splendeur des raisons , au second:
la splendeur des semences au tiers:
& la splendeur des formes au der-
nier.

COMME PLATON S'EXPOSE
des choses diuines.

CHAP. 4.

*Mystere de
la Trinité de
signé par Pla-
ton.*

PLATON designe ce my-
stere en l'Epistre au Roy
Denys, quand il affirme
que Dieu est cause de tou-
tes les choses belles : Comme fil di-
soit Dieu estre principe de toute la
Beauté. Et dit ainsi : Enuiron le Roy
de tout, sont toutes les choses : & à
cause de luy toutes elles sont. Il est
cause de toutes les choses belles. Les
choses secondes sont enuiron le se-
cond : les tierces enuiron le tiers. L'A-
me de l'homme desire d'entendre
quelles

quelles sont ces choses , regardant aux choses qui luy sont prochaines. Entre lesquelles aucune n'est suffisante. Mais environ d'icelluy Roy, & des choses que ie dy, il n'y a aucune chose telle : & ce qui est apres cecy, l'Ame parle. Ce texte s'expose en ceste maniere : ENVIRON LE ROY) Il signifie non dedans le Roy , mais hors du Roy: parce qu'en Dieu il n'y a composition aucune : & ce que signifie ceste parole ENVIRON) Platon l'expose quand il adioute: Toutes choses sont à cause de luy, & icelluy est cause de toutes les choses belles. Comme s'il disoit ainsi: Environ le Roy de tout , toutes choses sont: d'autant qu'à luy, comme à leur fin, elles se retournent toutes par nature, ainsi que de luy comme principe, elles ont esté produites. De toutes les choses belles:) c'est à dire de toute la

D

Beauté: laquelle resplēdit és Cercles
 sus mentionnez. Pourautant que les
 formes des corps se reduysent à
 Dieu par les semences : les semences
 par les Raisons : les Raisons par les
 Idees: & aueques les mesmes degrez
 de Dieu se produisent. Et propremēt
 quand il dit, Toutes choses, il entēd
 les Idees : pourtant qu'en ce tout est
 enfermē le reste. Les secondes enui-
 ron le second : les tierces enuiron le
 tiers . Zoroastre met & assigne trois
 principes du Monde, seigneurs de
 trois Ordres, Oromasīn, Mitrin, Ari-
 manin: lesquels Platō nomme Dieu,
 la Pensée, l'Amē. Et ces trois ordres
 met-il és especes diuines, c'est à dire
 Idees, Raisons, & Semences: Les pre-
 mières dōques, c'est à dire les Idees,
 enuiron le premier, c'est à dire, ēnui-
 ron Dieu : parce que de Dieu elles
 sont donnees à la Pensée, & reduy-

*Trois princi-
 pes du Mōde
 selon Zoroa-
 stre.*

sont icelle Pensée à Dieu mesme. Les secondes environ le second . c'est à dire les Raisons environ la Pensée: d'autant qu'elles passent par la Pensée en l'Ame, & adressent l'Ame à la Pensée. Les tierces environ le tiers.) c'est à dire, les Semences des choses environ l'Ame, d'autant que moyennant l'Ame elles passent en la Nature, ce qui s'entend en la puissance d'engendrer : & conioignent encores la Nature à l'Ame. Par le mesme ordre de la Nature en la matiere descendēt les formes. Mais Platon ne conte les formes en l'ordre susdit . Parce que Denis le Tyran l'ayāt interrogé seulement des choses diuines, il luy amene en auāt trois ordres qui appartiennent aux especes incorporees comme diuines, & passe sous silence les formes des corps. Encores Platon ne veut pas appeller Dieu le premier

D ij

Roy: mais le Roy de tout. Parce que
 fil l'auoit appellé premier, il semble-
 roit paraenture qu'il le logeast en
 quelques especes de nombre, & ega-
 lité de condition ensemble avec les
 Ducs suyans. Or ne dit-il pas qu'en-
 uiron luy sont les premieres choses,
 mais toutes: afin que nous ne creuf-
 siôs pas Dieu estre Gouverneur d'un
 certain ordre, plustost que de l'un-
 uers. L'AME DE L'HOMME DE-
 SIRE D'ENTENDRE QUELLES
 SONT CES CHOSSES. Apres ces
 trois splendeurs de la diuine Beauté:
 lesquelles resplédisent és trois Cer-
 cles, accortement il induit l'Amour
 de l'Ame enuers icelles, parce que de
 là, l'ardeur de l'Ame s'embrase. C'est
 chose cōuenable que l'Amour diuin
 desire les choses diuines. REGAR-
 DANT AUX CHOSSES QUE
 LUY SONT PROCHAINES. La

cognoissance humaine commence des sens, & pourtant par les choses lesquelles nous voyés les plus excellentes és corps, souuent nous auons accoustumé de donner iugemét des diuines. Par les forces des choses corporelles nous recherchons comme à la trace la puissance de Dieu : Par l'ordre la Sapience : Par l'vtilité, la Bonté diuine. Platon appelle les formes des corps prochaines à l'Ame: parce que telles formes sont logees au second degré apres l'Ame. ENTRE LESQUELLES NVLLE N'EST SVFFISANTE. Qui s'entend que ces formes ne sont insuffisantes, ny suffisamment nous montrent les diuines: parce que les vraies choses ce sont les Idees, les Raisons, & les Semences. Mais les formes des corps sont plustost ombres des choses vraies, que choses vraies. Et cômme

D iij

l'ombre du corps ne demonstre la figure du corps distincte: aussi les corps ne demonstrent la Nature propre des substances diuines. MAIS ENVIRON ICELVY ROY, ET LES CHOSES QUE I E DY, IL N'Y A AUCVNE CHOSE TELLE, parce que les natures mortelles & faulses ne sont proprement sēblables aux immortelles & vrayes. ET CE QVI EST APRES CECY L'AME LE PARLE. Cецy s'entend que l'Ame pendant que elle iuge les natures diuines aueques les mortelles, faulſement elle parle des diuines, & ne prononce point les diuines, mais les mortelles.

COMME LA BEAUTE DE
Dieu resplendit par tout, & s'ayme.

CHAP. 5.



T afin qu'en brief nous comprenions beaucoup, le Bien est la surparoissante essence de Dieu: La Beauté est vn certain acte, ou bien rayon d'icy par tout penetrant, Premièrement en la Pensée Angelique: puis en l'Ame de l'vniuers, & aux autres ames. Tiercement en la Nature: Quartement en la matiere des corps. Et ce Rayon orne d'Idees par ordre la Pensée: emplit l'Ame de l'ordre des Raisons, fortifie la Nature de Semées: vest la matiere de formes. Et tout ainsi qu'un mesme ray de Soleil illustre quatre corps, le Feu, l'Air, l'Eau, & la Terre: ainsi vn ray de Dieu illumine la Pensée, l'Ame, la Nature, & la Matiere. Et quiconque en ces quatre Elements regarde la lumiere, il void icelluy ray du Soleil, & par icelluy se conuertit à cōsiderer la lumie-

D iijj

re supernelle du Soleil. Ainsy quicō-
que considere l'ornemēt de ces qua-
tre, Pensée, Ame, Nature, & Corps,
& qui l'ayme : certainement il void
& ayme la lueur de Dieu en iceux,
& par ladicte lueur il void & ayme
Dieu mesme.

DES PASSIONS DES AMANTS,

C H A P. VI.

DI CY auiet que l'impetuo-
sité de l'Amoureux ne se-
steint point pour aspect ou
touchement de corps aul-
cū, parce qu'il ne desire point ny ce-
stuy ny celluy corps. Mais bien de-
sire la splendeur de la Maiesté super-
nelle reluyfante es corps, & d'icelle
fesmerucille . Pour laquelle chose
les Amāts ne sçauent que c'est qu'ilz
desirent ou cherchent, parce qu'ilz

ne congnoissent point Dieu: duquel la faueur cachee respand aux œuures vne tresdoulce odeur de soy : par laquelle odeur tousiours nous sommes incitez: & sentons bien ceste odeur, mais nous ne sentons pas la faueur. Comme ainsi soit doneques que nous attraits & allechez par l'odeur manifeste, appetions la faueur cachee: à bon droit nous ne sçauons quelle chose c'est que nous desirōs. Et d'icy auient encor que tousiours les Amants ont creinte & reuerence à l'aspect & presence de la personne aimee, ce qui mesmes auient aux forts & sages hommes en la presence de la personne aimee, bien qu'elle soit de beaucoup inferieure. Certainemēt ce n'est pas vne chose humaine q̄ ce qui les espouente, occupe, & brise: Parce q̄ la forme humaine est tousiours plus excellēte és hommes plus forts

& sages. Mais la lueur de la diuinité qui resplendit sur le Beau corps, cōtreint les amants de s'esmerueiller, creindre, & reuerer icelle personne, comme vne statue de Dieu. Par la mesme raison l'Amoureux, pour la personne aymee de prise richesses & honneurs. Et c'est bien le deuoir que les choses diuines soyent preferees aux humaines. Il auient aussi souuētesfois que l'Amant desire se transférer en la personne aymee, & à bon droit. Parce qu'en cest acte il appete & s'efforce d'homme qu'il est, se faire Dieu. Et qui est celuy qui ne desire plustost d'estre Dieu, qu'homme? Il arriue encor que ceux qui sont pris du laz d'Amour, soupirēt quelquesfois, & quelquesfois s'esgayent. Ils soupirent, parce qu'ils abandonnent soy mesme, & se destruisent. Ilz s'esgayent, parce qu'ils se transferent

en meilleur obiect . Les Amants
 muablement & alternatiuemēt sen-
 tent ores le chaud , ores le froid , à
 l'exemple de ceux qui ont la fieure
 tierce erratique. A bon droit sentent
 le froid ceux qui perdent le propre
 chaud. Ils sentent encor le chaud es-
 tans embrasés de la splendeur du
 rayon supernel. De froideur naist la
 creinte , de chaleur naist l'audace :
 pourtant les Amoureux sont l'une
 fois creintifs , & l'autre fois hardis
 & audacieux . Mesmes les hommes
 d'esprit fort tardifs en ayment de-
 uiennent fort agus. Qui est l'œil qui
 par celeste rayon ne voye ? Iusques
 icy il suffist d'auoir traité de la diffi-
 nition d'Amour , & de la Beauté,
 qui est son origine , & des passions
 des Amants.

t

DES DEUX GENERATIONS,
d'Amour, & des deux Venus.

CHAP. VII.



REs nous disputerons
bréuement des deux ge-
nerations d'Amour. Pau-
sanie en Platon afferme
l'Amour estre compaignon de Venus
& y auoir autant d'Amours comme
il y a de Venus: & r'accôte deux Ve-
nus, accôpagnes de deux Amours:
L'vne Venus celeste, l'autre, vulgaire.
Et dit que la Celeste est nee de Celius
sans mere: La vulgaire est nee de Iup-
piter, & de Dione. Les Platoniques
appellent le souuerain Dieu Celius.
Parce que comme le Ciel contient
tous les autres Corps, ainsi Dieu cõ-
préd tous les autres esprits: & nômēt
la Pésee Angelique de plusieurs nōs,
quelquesfois Saturne, quelquesfois

Iuppiter, & quelquefois venus. Parce
 q̃ la Pensée Angelique est viue & en-
 téd, ils nōment son essence Saturne: la
 vie, Iuppiter: l'intelligence, Venus.
 Outre cecy ils appellent semblable-
 ment l'Ame du Monde Saturne, Iup-
 piter, & Venus. Entant qu'elle entéd
 les choses supremes, elle s'appelle Sa-
 turne: en ce qu'elle meut les Cieux,
 Iuppiter: entant qu'elle engendre les
 choses inferieures, elle se nōme Ve-
 nus. La premiere Venus que nous
 ayons nommee, qui est en la Pensée
 Angelique, se dit estre nee de Celius
 sans mere: d'autant que la matiere est
 par les Fisiciens & Filosofes naturels
 appellee mere: & ceste pensée est e-
 longnee de la matiere corporelle. La
 seconde Venus qui se met en l'Ame
 du Monde, est engendree de Iuppi-
 ter & de Dione. De Iuppiter, c'est à
 dire, de la vertu de l'Ame mondaine,

laquelle vertu meut les Cieux. Par ce que telle vertu a créé celle puissance qui engendre les choses inferieures. Ils disent encor que ceste Venus a vne mere, par ce qu'elle estant infuse en la matiere du Monde, il semble qu'elle s'accôpague avecques la matiere. Finalement pour bréuement fermer ce pas, Venus est de deux sortes : l'une, celle intelligence, laquelle nous mettons en la Pensée Angélique : l'autre, est la force d'engendrer, à l'Ame du Monde attribuee. L'une & l'autre s'accompagne à l'Amour semblable. Parce que la premiere par Amour naturel est rauie à considerer la Beauté de Dieu. La seconde est rauie encor par son Amour à creer la diuine Beauté és corps mondains. La premiere comprend en soy premierement la splendeur diuine, puis la repand & influe en la seconde Ve-

nus. Ceste seconde transfond en la matiere du monde les estincelles de la splendeur ja receüe. Par la presence de ces estincelles, tous les corps du monde selon leur capacité, en resultent & deuiennent beaux. L'Ame de l'homme apprehende ceste Beauté par les yeux. Et ceste Ame a deux puissances : La puissance de cognoistre, & la puissance d'engendrer. Ces deux puissances sont en nous deux Venus, lesquelles s'ont accompagnées de deux Amours. Quand la Beauté du corps humain se represente à nos yeux. Nostre Pensee laquelle est en nous la premiere Venus, a en reuerence & amour icelle Beauté, cōme image de l'ornement diuin, & par icelle souuentefois elle s'y adresse: en outre la puissance d'engendrer qui est la seconde Venus en nous, appete d'engendrer vne forme à elle semblable. A donc l'Amour est

en ces deux puissances. Lequel en la premiere est desir de contempler : en la seconde est desir d'engédrrer Beauté. L'un & l'autre Amour est honneste, l'un & l'autre ensuyuent l'image diuine. Or qu'est-ce que Pausanie vitupere en l'Amour? Je le vous diray. Si quelcun par grande conuoitise de engendrer postpose le contempler, ou bien entend & vaque à la generation par moyens indeuz, ou vrayement prefere la Beauté du corps à celle de l'Ame: cestuy n'vse pas bien de la dignité d'Amour: & cest vsage peruers est vituperé de Pausanie. Certainement celuy qui vse droitement de l'Amour, loue la forme du corps. Mais par le moyen d'icelle il pourpese plus excellentes especes en l'Ame, en l'Ange, & en Dieu, & la desire aueques plus grande ferueur. Et se sert autant de l'office & deuoir de gene-

de generation, comme l'ordre naturel, & les loix par les prudens establies le dittent & permettent. De ces choses bien amplement traite Pausanie.

EXHORTATION A L'AMOUR, ET
diffuse de l'Amour simple, & mutuel ou reciproque.

CHAP. 8.

MAIS ô vous mes amis, ie vous exhorte & prie, que de toutes voz forces vous embrassiez l'Amour, qui sans doubte est vne chose diuine, & ne vous estonne point ce que Platon disoit d'un certain Amât, duquel le voyât vn amoureux, dist: Cest amoureux est vne ame en son propre corps morte, & viue au corps d'autrui. Et ne vous espouuente aussi ce qu'Orfee châte de l'amere & miserable cõ-

E

dition des Amants. Comme ces choses se doiuent entendre, & comme on y peult remedier, ie le vous diray: mais ie vous prie que vous m'escoutiez diligemmēt. Platon appelle l'Amour amer, & non sans cause: par-ce que quiconque aime, il meurt en aimant. Et Orfee appelle l'Amour vne pomme d'amer-doux. Estant l'Amour vne mort volontaire, entant qu'il est vne mort, c'est chose amere: entāt qu'elle est volōtaire, elle est douce. Quicōque aime, meurt en aimāt: d'autant que son penser s'oubliant se retourne en la personne aimee. S'il ne pense point de foy, certainement il ne pense point en foy: & pourtant telle ame n'agit en soy mesme: comme ainsi soit que la principale aetiō d'Amour soit le Penſer. Celuy qui n'agit en foy, n'est point en foy: par ce que ces deux choses, c'est à dire, l'e-

estre, & l'agir se recueillent ensemblement. L'estre n'est point sans l'agir : l'agir n'excede point l'estre. Aucun n'agit là où il n'est point, & quelque part qu'il soit, il agit & opere. Doncques l'ame de l'Amant n'est pas en soy, puis qu'en soy il n'opere. S'il n'est point en soy, il ne vit pas aussi en soy-mesme: qui ne vit point, est mort, & pourtant quiconque aime, est mort en soy, ou pour le moins il vit en autrui. Sans doute il y a deux especes d'Amour, l'une est simple, l'autre est reciproque. L'Amour simple est où l'Aimé n'aime point l'Amât. Là l'Amant est du tout mort, par-ce qu'il ne vit point en soy, comme nous auons monsté, & ne vit point aussi en l'Aimé estant de luy mesprisé. Où est ce donc qu'il vit? Vit-il en l'Air, ou en l'Eau, ou au Feu, ou en la Terre, ou au corps d'un animal irraisonna-

E ij

ble ? Non, par-ce que l'ame humaine ne vit point en autre corps que l'humain. Il vit paradventure en quelque autre corps de personne non aimée ? Ny là encor par-ce que fil ne vit là où vehementement il desire viure, beaucoup moins viura-il ailleurs. Donc ne vit en aucun lieu celuy qui aime autruy, & d'autruy n'est aimé : & pourtāt est entieremēt mort le nō aimé Amant. Et iamais ne resuscite, si l'indignation ne le fait resusciter. Mais là où l'aymé respōd en Amour, l'amoureux vit pour le moins qu'il soit en l'aymé. Icy chose merueilleuse auient quand deux ensemble s'en-tr'ayment. Cestuy en celuy, & celuy en cestuy vit. Ceux-cy font ensemble en contre-eschange, & chascun se donne à autruy, pour d'autruy recevoir. Or en quelle maniere ils se donnent eux mesmes, il se void, par-

ce qu'ils se mettent en oubly. Mais comme ils reçoivent autrui, cela n'est pas si clair. Par-ce que qui ne se possède, beaucoup moins peut-il posséder autrui : ainçois l'un & l'autre possède soy-mesme, & possède autrui. Parce q̃ cestuy se possède, mais en celuy là. Celuy là se possède, mais en cestuy. Certainement p̃endant que ie vous ayme m'aymant, ie, en vous p̃sant de moy, me retrouue: & moy de moy mesme deprisé, me racquiers en vous me conseruant. Le mesme faites vous en moy. Cela encor me semble merueilleux, d'autant que depuis que ie me suis perdu moy-mesme, si par vous ie me regaigne, par vous ie me possède. Si par vous ie me possède: ie vous possède. & ay premierement, & plus que moy, & suis plus prochain à vous, qu'à moy: d'autāt que ie ne m'approche à moy-

E iij

meſme par autre moyen que par
 vous . En cecy la vertu de Cupidon
 eſt differente de la force de Mars, par
 ce que l'Empire & l'Amour ſont ainſi
 differêts. L'Empereur & le Seigneur
 poſſede autrui par ſoy. L'Amoureux
 par autrui ſe reprend: & l'un & l'au-
 tre des amants ſe fait loing de ſoy, &
 prochain d'autrui : & mort en ſoy,
 en autrui reſuſcite. Vnique eſt ſeule-
 ment la Mort en l'Amour recipro-
 que : Les Reſurrections ſont deux :
 parce que qui ayme, il meurt vne fois
 en ſoy, quand il ſ'abandonne. Et ſou-
 dain il reſuſcite en l'aymé, quâd l'ay-
 mé le reçoit avecques vn penſer ar-
 dent. Il reſuſcite encor quand luy fi-
 nablement ſe recognoiſt en l'aymé,
 & ne doute point qu'il ne ſoit ay-
 mé. O mort heureuſe que deux vies
 enſuyuent ! ô merueilleux contract,
 auquel l'hōme ſe dōne pour autrui ;

& autrui, ny soy n'abandonne! O gaing inestimable quād deux deuiē-
 nent vn en telle maniere, que chascū
 des deux pour vn seul deuient deux:
 & comme redoublé celuy qui n'a-
 uoit qu'une vie, estāt entreuenü vne
 mort, a ja deux vies! Parce que celuy
 qui estant vne fois mort, resuscite
 deux fois; sans doute pour vne
 vie il acquiert deux vies, & pour
 soy vnique, deux soy-mesmes. Ma-
 nifestement en l'Amour reciproque
 se void vne tresiuste vengeance.
 L'homicide se doibt punir de mort;
 & qu'iera que celuy qui est aymé
 ne soit homicide? comme ainsi soit
 que l'Ame se separe de l'Amant: &
 qu'iera semblablement qu'il ne meu-
 re? Quand luy semblablement aime
 l'amant. Ceste est vne restitution biē
 deuē: quand cestuy à celuy, & celuy
 à cestuy rend l'Ame q̄ ja il luy auoit

E iiij

ostec. L'une & l'autre ayment donne la sienne: & ayment reciproquemēt par sa restitution donne l'Ame d'autrui. Pour laquelle cause, quicōque est aymé, par rayson doibt contr'aymer. Et qui n'ayme l'Amant est en coulpe d'homicide; ainçois est larrō, meurtrier, & sacrilege. L'argent est possédé du corps, & le corps de l'Ame; donques qui rait l'Ame, de laquelle le corps & l'argēt est possédé, cestuy rait ensēble l'Ame, le Corps, & l'Argent: & pourtant cōme larrō, meurtrier, & sacrilege doibt estre condamné à trois sortes de mort: & comme infame & impie peut sans peine de chascun estre occis, voire si luy mesme volontairemēt n'accomplit la Loy, qui est que luy mesme ayme son amant. Et ainsi faisant d'uy avec celui qui vne fois est mort, semblablement meure vne fois. Et avec

celuy qui refuscite deux fois luy en-
 cores deux fois refuscite : Par les rai-
 sons predictes nous auons demõstré
 que l'aymé doibt contr'aymer son
 amant. De rechef que non seulemēt
 il le doibt, mais qu'il y est contraint,
 il se demonstre ainsi. L'Amour naist
 de ressemblance : la ressemblance
 est vne certaine mesme qualité en
 plusieurs subjects : de sorte que si ie
 vous suis semblable, vous par neces-
 sité estes semblable à moy. Et pour-
 tant la mesme ressemblance qui me
 contraint que ie vous ayme, vous
 contraint à m'aymer. En outre l'A-
 moureux s'oste à soy-mesme, & se
 donne à l'aymé, & ainsi deuiēt chose
 propre de l'aymé. Doncques l'aymé
 a cure de cestuy cōme de chose sien-
 ne : parce que les choses de chascun
 luy sont cheres. Adioustez y que l'a-
 mant engraue la figure de l'aymé en

son Ame. Donques l'Ame de l'amãt deuient vn certain miroir, auquel reluit l'image de l'aymé. Et pourtant quand l'aymé se recognoist en l'amant, il est contraint de l'aymer.

*Entre quelles
performes s'é-
gendre l'A-
mour mutuel.*

Les Astrologues tiennēt l'Amour estre vraiment mutuel & reciproque entre ceux-là, en la Natiuité desquels se contr'eschangent les lieux du Soleil & de la Lune. Cōme quād ie nasqui, si le Soleil se fust trouué dans le Mouton, & la Lune en la Liure: & quand vous nasquistes, si le Soleil eust esté en la Liure, & la Lune au Mouton. Ou biē si nous auĩos en l'ascēdent vn mesme & semblable signe, ou bien vn mesme & semblable Planette: ou que Planetes benins regardassent semblablemēt l'Angle oriental, ou que Venus vint loger en la mesme maison, & au mesme degré. Les Platoniques y adioustent

encor ceux desquels la vie est d'un
mesme Demon gouvernee. Les Phi-
losophes naturels & moraulx veu-
lent que la semblance des comple-
xions d'estre nourry, esleué, & en-
seigné, de la familiarité, & des aduis,
soit occasiõ de semblables affectiõs.
En somme l'Amour se trouue con-
tr'eschanger grandement, là où plu-
sieurs occasions se rencontrent en-
semble: & là où elles se rencontrent
toutes, se voyent soudre les affe-
ctions de Pythias & de Damon, &
de Pilade & d'Oreste.

QVE C'EST QVE CHERCHENT
les Amants.

CHAP. 9.

MAIS que cherchent ceux-
cy quand mutuellement
ils s'entr'ayment? Ils cher-
chent la Beauté: parce que
l'Amour est vn desir de iouir de la

bõne grace, c'est à dire de la Beauté. La beauté est vne certaine splendeur qui rait à soy l'ame humaine . La Beauté du corps n'est autre chose, que splendeur en l'ornement des couleurs & lignes . La Beauté de l'Ame est vne lueur en la consonance des sciences & coustumes . La lumiere du Corps n'est point comme des oreilles, du nais, du goust, ou du touchemét: mais de l'œil. Si l'œil le cõnoist, seul il en iouist . D'oc l'œil seul iouist de la corporelle Beauté. Et estant l'Amour vn desir de iouir de la beauté, & icelle estant seulemēt comme des yeux, l'Amoureux du corps est content de la seule veuë. Si que le plaisir & chatouillement du toucher n'est point partie d'Amour, ny affection d'amant, ains espee de lasciueté & perturbation d'homme seruile. Aussi comprenons nous la

lumiere de l'ame seulement avec la Penſee: dont celuy qui aime la Beauté de l'ame, ſe contente ſeulement de conſideration mentale. Finalement la Beauté entre les Amants ſe change par Beauté. Le plus antique avec les yeux iouiſt de la Beauté du plus ieune: & le plus ieune avecques l'entendement iouiſt de la Beauté du plus antique. Et celuy qui eſt ſeulement beau de corps, par ceſte couſtume devient beau de l'Ame: & celuy qui eſt ſeulement beau de l'ame, ſe remplit les yeux de corporelle Beauté. Ceſtuy eſt vn contr'eſchange merueilleux à l'un & à l'autre, honneſte, utile, plaiſant & agreable. L'honneſteté en tous les deux eſt pareille, parce que c'eſt choſe egallement honneſte d'apprendre & d'enſeigner. Au plus ancien il y a plus grande delectation, d'autant qu'il a plaiſir de la

veuë & de l'entendement. Au ieune est plus-grande l'vtilité : par-ce que d'autant que l'Ame est plus excellente que le Corps, d'autant est plus precieux l'acquest de la Beauté Intellectuelle que de la Corporelle. Iusques icy nous auons exposé l'Oraison de Pausanie, par cy apres nous declaire-
rons l'Oraison d'Erisimaque.

ORAISON III.

*QUE L'AMOUR EST EN TOUTES
les choses, & enuers toutes, Createur de toutes, & Maistre
de toutes.*

CHAP. I.

TROIS choses à l'ad-
uenir selon la sentence &
auis d'Erisimaque se doi-
uent traiter : premieremēt
que l'Amour est en toutes choses, &
par toutes se dilate . Secondement

que de toutes les choses naturelles
 l'amour est facteur & conseruateur.
 Tiercement qu'il est maistre & sei-
 gneur de tous les arts . Trois degrez
 de choses ce considerent en la natu-
 re, superieurs, inferieurs , & egauls.
 Les superieurs sont cause des infe-
 rieurs . Les inferieurs sont œuures
 des superieurs . Les choses egalles
 ont entre elles vne mesme nature.
 Les causes aiment leurs œuures, cõ-
 me leurs parties & images. Les œu-
 ures desirent leurs causes , comme
 conseruantes. Les choses qui sont e-
 gales apportent amour reciproque
 entre elles : ainsi que les mēbres d'un
 mesme corps. Et pourtant Dieu gou-
 verne avec bien-veillance les Anges,
 & les Anges ensemble avecq Dieu
 gouuernent les ames, les ames avec
 les Anges ensemblement regissent
 les corps par naturel Amour. Et en

cecy se void clairemēt l'Amour des superieurs enuers les inferieurs. D'auātage les corps se cōioignēt volontiers à leurs Ames, & mal volōtiers se separent d'icelles. Nos ames desirent la felicité des Celestes. Les Celestes font la reuerence à la majesté diuine: & c'est l'affection d'amour aux inferieurs enuers les causes supernelles. En outre toutes les parties du feu s'ioignent volontiers ensemble: & ainsi les parties de la Terre, de l'Eau, & de l'Air s'accordent ensemble. Et en qu'elconque espece d'animaulx, les animaux de l'espece mesme par mutuelle bien-vueillāce s'accostent par ensemble. Icy se void l'Amour entre les choses egalles & semblables. Qui pourra donc doubter que l'Amour ne soit & en toutes choses, & enuers toutes? Et c'est ce que Denis Areopagite au liure des noms diuins selō l'Ame

l'Ame de Hierothee, traite en ceste maniere. L'Amour diuin, ou angelique, spirituel, ou animal, ou naturel n'est autre chose qu'une certaine vertu de conioindre & vnir. Laquelle meut les choses superieures à pourvoir aux inferieures: & concilie les choses egales à communion mutuelle, & dresse encor les inferieures à ce qu'elles se conuertissent aux plus nobles. Et c'est ce que dit S. Denis.

*COMME L'AMOUR EST FACTEUR
& conseruateur de tout.*

C H A P. I I.

MA I s le second membre de nostre oraison, en laquelle l'Amour est dit, facteur & conseruateur de tout, se prouue ainsi. Le desir d'amplifier la propre perfection est vn certain A-

F

mour. La souueraine perfection est
 en la souueraine puissance de Dieu.
 Icelle est contempee de l'intelligen-
 ce diuine: & d'icy la diuine volonté
 entend produire hors de soy : par le-
 quel amour de multiplier toutes
 choses sont de luy creees . Et pour-
 tant dit S. Denis l'Amour diuin ne
 laisse point le Roy du tout sans gene-
 ration s'enfermer en soy-mesme. Ce
 mesme instinct de multiplier est infus
 en tous de l'amour supreme . Pour
 ceste occasion les esprits saints meu-
 uent les Cieux , & distribuent leurs
 dons aux creatures suiuanes . Pour
 ceste cause les Estoilles dispersent
 leur lumiere par les Elements.
 Pour ceste cause le feu preste de sa
 nature à l'Air: l'Air à l'Eau: & l'Eau à
 la Terre: & par ordre opposé la terre
 tire l'eau à soy: l'Eau, l'Air: l'Air, le feu
 & chascune herbe & arbre appetans

de multiplier sa semence engendrēt effets semblables à elles. Semblablement les bestes & les hommes allechez de la mesme cupidité sont tirez à procreer faons & enfans . Si l'Amour fait toute chose, certainement toute chose il conserue : parce qu'à vn mesme appartient l'office & le deuoir de faire & de conseruer. Sans doubte les semblables sont conseruez des semblables : & l'Amour tire le semblable au semblable. Toutes les parties de la Terre par force d'Amour reciproque, comme semblables s'accostent entre elles. Et toute la Terre, comme à son semblable, descend à vn centre du Monde. Encores les parties de l'Eau entre elles, & avec tout le corps de l'Eau se meuuent à lieu conuenable. Le mesme font les parties de l'air & du feu : & les Sferes de l'air & du feu, comme

F ij

semblables faultent à la region superne pour l'Amour d'icelle. Mesmes le Ciel, comme dit Platon au liure du Regne, se meut par Amour enné: par ce que l'ame du Ciel est toute ensemble en quelconque poinct du Ciel. Doncques le Ciel desireux de iouir de l'ame court, afin qu'avec toutes ces parties il iouisse par tout de l'ame toute. Et vole tres-legerement pour se trouuer, autant qu'il est possible, tout ensemble par tout où l'ame est toute ensemblement. D'auantage la Surface concaue de la plus grande Sfere: est le lieu naturel de la Sfere moindre, & pourtant chascune partie de ceste-cy conuient egallement avecques chascune partie de celle là. En somme chascun poinct de ceste-cy appetite de toucher tous les poincts de ceste autre. Si le Ciel demeureoit ferme, elles s'entretou-

cheroiét bien l'une l'autre, mais non l'une toutes. En courant elle obtient presque ce point, qu'elle ne pourroit obtenir en reposant. Elle court donc tres-legeremét, afin que chascue partie d'icelle presque en mesme temps touche toutes les autres le plus qu'il est possible. En outre par l'vnité de ses parties, toutes choses se conseruent, & par la disperfion se gastent. Et l'vnité naist des parties de l'Amour qui est entre elles. Ce qui se peult veoir aux humeurs de nostre corps, & aux elements du Monde : par la cōcorde desquels (comme disoit Empedocle Pythagorique) consiste tant le grand Monde, que nostre Corps le petit ; comme par la discorde il se dissout & disperse. Or la Cōcorde naist en ceux-cy de l'amour naturel : pourtant Orfee chantoit ainsi de l'Amour;

F iij

*Toy seul, ô grand Amour, les resnes tu gouvernes
De tout ce qu'au contour du Monde tu encernes.*

COMME L'AMOUR EST MAISTRE
de tous les Arts.

CHAP. III.

RESTE maintenât à déclarer cōme l'Amour est maître & seigneur de tous les arts. Nous entēdrōns qu'il est maistre des arts, si nous considérons qu'aucun ne peut trouver ny apprendre aucun art, s'il n'est meu de la delectation de rechercher le vray. Et si celuy qui enseigne n'ayme les disciples, & si les disciples ne portent amour à telle doctrine. Il se nomme aussi Seigneur & Gouverneur des arts, parce que celuy conduit à perfectiō les œuvres des arts, lequel ayme & les œuvres & les personnes auxquelles il fait les œuvres susdites.

Adjouſtez y q̃ les Artifans en quelque art que ce ſoit ne recherchèt autre choſe que l'Amour. Et nous pour le preſent racôterons ſommairement les arts que chez Platon raconte Eriſimaque. Dittes moy qu'eſt-ce que la Medecine conſidere autre choſe ſinon q̃ les quatre humeurs du corps deuiennēt enſemble amis, & demeurēt accordez & bien-vueillants? Et quels nourriſſements, & quelles medecines ayme la Nature? En ceſt endroit ſont encoř retrouuez par Eriſimaque les deux amours leſquelz Pauſanie a cy deſſus deſcrits, à ſçauoir l'Amour Celeſte & Vulgaire. Par-ce que la complexion du corps temperée a l'Amour temperé & les choſes temperees. La complexion intemperee a l'Amour contraire, & à choſes cōtraires: à ceſtuy-là il veut mettre ſoing & diligence, à ceſtuicy

F iiii

il ne veult en aucune maniere cōsentir. Mesmes en l'art d'escrire & d'autres ieux corporels il faut rechercher quelle est l'habitude du corps, quelz moyēs de s'exerciter, & quels gestes il requiert. En l'Agriculture quel terroir, quelles semences, & quel labourage elle veut, & quelle sorte de labourage chascun arbre desire. Cecy mesme s'observe en la Musique, de laquelle les artisans recherchent qui sont les nōbres, & quels ou plus ou moins ils aiment. Ceux-cy entre vn & deux, entre vn & sept, ne retrouuent presque aucun amour ny cōcorde. Mais entre vn & trois, quatre, cinq, six, & huit, ils ont trouué vn plus vehement amour. Ceux-cy par certains interualles & modes rendent entre elles amies les voix agues & graues par nature diuerses, dont resulte la composition & doulceur

Nombres accordans en la Musique.

de l'harmonie . En oultre ils temperent ensemblement les mouuemēts legers & tardifz , de sorte qu'ils deuiennent entr'eux amis , & demonstrent vne concorde agreable . Il y a deux generations de la Musique, l'vne est graue & cōstante: l'autre molle & lasciue . Celle là est vtile à qui en vse : celle-cy est damnable , selon le iugement de Platon au liure de la Republique & des Loix . En son Bāquet il fait à celle là presider la Muse Vranie : & prepose à ceste-cy la Muse Polymnie . Les vns ayment la premiere generation de la Musique : les autres la generation seconde . A l'Amour des premiers on doit consentir , & leur conceder les sons qu'ilz ayment : à l'appetit des autres on doit resister : parce que l'amour des vns est celeste , & des autres vulgaire . Il y a encor entre les Estoilles & les E-

lements vne certaine amitié & sympathie, laquelle l'Astrologie considère. En ceux-cy se retrouuent mesmement ces deux amours, parce qu'en iceux est l'Amour moderé, quand par-ensemble avec mutuelle propriété ils consonent temperément. Là est aussi l'Amour immoderé, quand chascun d'eux s'ayme trop, & abandonne les autres. De l'un resulte vne agreable serenité de l'Air, Tranquillité de l'eau, fertilité de la Terre: santé des animaux. De l'autre resulent choses toutes contraires à celles cy. Finalement il semble qu'en cecy se retourne la faculté des Prophetes & Prestres: d'autant qu'il s'y enseigne quelles sont les œuvres des hommes à Dieu amies & agreables, & par quel moyen les hommes se rendent amis à Dieu: & quelle sorte d'amour & charité on doibt obseruer enuers

Dieu, le pays, les parents, & autres
 presents & passez. Ce qui mesme se
 peut coniecturer és autres ars, & cõ-
 clure en somme que l'Amour est en
 toutes choses, enuers toutes, facteur
 & cõseruateur de toutes: & Seigneur
 & Maistre de tout art. A bon droit
 Orfee a nõmé l'Amour ingenieux,
 de deux natures, portant les clefz de
 l'vniuers. En quelle maniere il est de
 deux natures, premiere mēt vous l'a-
 uez ouy de Pausanie, & puis d'Erisi-
 maque: en quelle maniere il porte
 les clefz du Monde nous le pouuons
 entendre d'Orfee par les choses su-
 perieures: d'autant q̃ selon que nous
 auons monstré ce desir d'amplifier
 la propre perfection, qui est infus en
 tous, deploie la fecondité de chacũ
 cachee & enuelopee, pendant qu'il
 contreint germer dehors les semen-
 ces: & tire dehors les forces de cha-

*L'Amour
 porte le clefz
 du Monde.*

cun : conçoit & enfante , & comme
 avec clefz ouure la serrure des con-
 ceptions, & les produit en lumiere.
 Pour laquelle raison toutes les par-
 ties du Monde, d'autant que ce sont
 œuures d'un artisan, & mēbres d'une
 mēme machine, en estre & vie en-
 tre eux semblables, par vne mutuelle
 charité se lient ensemble , de sorte
 qu'à bon droit l'Amour se peut dire
 vn neu perpetuel, & lien du monde,
 le soustien de ses parties immobiles
 & le ferme fondement de la machi-
 ne vniuerselle.

*QV' AUCVN MEMBRE DV MONDE
ne porte hayne à l'autre.*

CHAP. 4.

S'IL est ainsi, aucun membre de cest ouurage ne peut auoir hayne à l'autre membre: parce que le Feu ne fuit pas l'Eau pour haine qu'à l'Eau il porte: mais pour l'amour de soy, de peur qu'il ne soit esteint de la froideur de l'eau. Ny aussi l'eau par haine du Feu ne l'esteint: mais par vn certain amour d'amplifier son propre froid, elle est tiree à engendrer Eau semblable à soy de la matiere du Feu. Parce qu'estant tout appetit naturel dressé au bien, & nul au mal: l'intention de l'eau n'est pas d'esteindre le Feu, qui est mal, ains d'engendrer de l'Eau semblable à soy, qui est

chose bonne. Que si elle pouuoit ce faire sans dommagé ne perte du feu, elle ne l'estindroit. La mesme raison est assignee des autres choses, qui semblent entre elles cōtraires & ennemies. Certainement l'Agneau n'a point en hayne la vie & figure du Loup: mais bien la destructiō de soy qui du Loup luy est pourchassée: & le Loup deuore l'Agneau, nō pour haine de l'agneau, ains pour l'amour de soy. Et l'homme n'a pas en hayne l'hōme, mais les vices de l'hōme. Et si nous portons enuie à ceux qui sont plus puissants & agus que nous, cela ne procede pas de haine de nous enuers eux, mais de l'amour de nous mesmes, par ce que nous doutōs que d'eux nous ne soyons surmontez. Parquoy il n'y a rien qui nous empesche que nous ne puissiōs dire l'Amour estre en toutes les choses, &

par tout discourir. Doncques nous deuõs craindre comme puissant Seigneur ce grand Dieu, puis qu'il est en tout lieu, & dedans toutes choses : l'Empire duquel nous ne pouuons euitier : & comme Iuge tref-sage, auquel noz penfers ne sont cachez ny couuerts. Cestuy encor qui est Createur & Conseruateur de tout nous le deuõs reuerer comme Pere : & le tenir comme tuteur & refuge : Cestuy par-ce qu'il enseigne les arts, deuons nous ensuyure comme Precepteur, par lequel comme facteur nous sommes & viuons : par luy comme Conseruateur nous perseuerons en estre : de luy comme de Iuge nous sommes gouuernez : & de luy finalement comme de Precepteur, nous sommes appris & formez à bien & heureusement viure.

ORAISON III.

OV EST EMPLOYE LE TEXTE
de Platon de l'antique nature des hommes.

CHAP. I.



PRES que nostre amy & familier eut tenu ces propos, il mist fin à son dire : & apres luy suyuit Christofle Landin, homme de doctrine excellente : lequel en nostre temps nous auons congnu estre digne Poëte Orfique & Platonique. Iceluy suyuit en ceste maniere deployant la sentence d'Aristofane obscure & enuelopee. Bien que Iean Caualcant par la diligence de son discours & dispute nous ait deliurez en partie de la lōgueur de nostre traité. Neātmoins la sentence d'Aristofane, parce qu'elle est enuelopee & entremeslee avecques obscures paroles, requiert en-
cor

cor quelque autre declaration & lumiere. Aristofane dit que l'Amour est sur tous les Dieux au genre humain Benefique, Curateur, Tuteur, Medecin. En premier lieu il est besoing de raconter quelle estoit du commencement la Nature des hommes, & quelles leurs passions. En ce temps là elle n'estoit pas telle quelle elle est maintenāt, ains de beaucoup diuerse & differente : Premièrement il y auoit trois generations d'hommes, non seulement masle & femelle, comme de present, mais encor vniers composé des deux. Et estoit entiere l'espece de chacun homme, & auoit le dos rond, & les costez en cercle, quatre mains & quatre iambes. Elle auoit aussi deux faces semblables mises ensemble sur le col rond. La generation Masculine print naissance du Soleil : La feminine de la

Mystere de la creation du premier hōme que les Hebreux disent auoir esté créé Du Parsu-fin, à deux faces.

G

Terre: La composée de la Lune. D'ôd ils estoient de coeur fier & superbe, & de corpulence forte & robuste: pourtant ils oserent attenter de combattre contre les Dieux, & de vouloir monter au Ciel. Et pourtât Iupiter cia & fendit du long chacun d'eux par le milieu, & d'un en feist deux, à l'exemple de ceux qui trencent & cient en long vn œuf entier avecques vn cheueu. Et les menaça que si de nouveau ils s'enorgueillissoient contre Dieu, qu'il les trenceroit encores vne autre fois en semblable maniere. Depuis que la nature humaine fut ainsi diuisée, chacun desiroit reprendre sa moitié: pourtât ils couroient l'un vers l'autre & ietans les bras à la rencontre, s'entr'accolloient desirans de se reintégrer en leur premiere habitude. Et certainement ils seroient manquez & defail-

lis de faim & d'oïsiueté, si Dieu n'eust trouué moyen à tel accouplement. D'icy est né l'Amour mutuel entre les hommes reconciliateur de la nature antique, lequel s'efforce de faire vn de deux, & medeciner la cheute humaine. Chascun de nous est vn demy homme party & diuisé comme ces poissons qui se nomment Dorades, lesquels estans iustemét separez en long par la moitié, pour vn poisson restent deux poissons vifs. Chascun homme recherche sa moitié : & lors qu'il auient à quelqu'un de quelque sexe qu'il puisse estre de rencontrer sa moitié, il s'en resent puissamment, & avecques ardent amour s'en englue & s'y colle, & ne souffre vn tout seul moment d'en estre separe. Adoncques la conuoitise de restaurer le tout, est dite Amour, lequel au temps-present nous prouffite beau-

G ij



coup remenant vn chascun à sa moitié plus aïmée : & donne souueraine esperance au temps aduenir, que si droitement nous honorons Dieu, il nous restituera encores en la figure antique : & ainsi nous guarissant, il nous fera bien-heureux.

*COMME S'EXPOSE L'OPINION DE
Platon de l'antique figure des hommes.*

CHAP. 2.

Ces choses raconte Aristofane, & plusieurs autres fort mōstrueuses, sous lesquelles, comme voiles, il fault estimer q̄ diuins mysteres sont cachez. C'estoit la coustume des antiques Theologiens de couurir sous ombrages de figures leurs sacrez secrets, afin qu'ils ne fussent souillees des hommes impurs. Toutesfois n'estimōs pas que toutes les choses qui

font escrites, ou és figures passees, ou en quelques autres appartiennēt si estroitement au sens. Comme ainsi soit qu'Aurele Augustin die, qu'il ne fault pas pēser que toutes choses qui sont feintes en figures ayent pourtāt toutes significations, par-ce que plusieurs choses y sont adioustees à cause de l'ordonnance & structure d'icelles, lesquelles y signifient. La Terre se fend seulement avec le soc: mais pour pouuoir mieux se faire on adiuste à la charue les autres mēbres & outils necessaires.

Voicy donc le sommaire de ce qui est proposé en cest endroit à declairer. Les hōmes anciennement auoiēt trois sexes Masculin, Feminin, & Cōposé: & estoiet fils du Soleil, de la Terre, & de la Lune. Alors les hōmes estoiet entiers. Mais se voulans egaller par orgueil à Dieu, ils furēt diuisez en

G iij

deux: & derechef seront diuisez si de rechef l'orgueil les assault. Depuis qu'ils furent diuisez, la moitié fut par amour tirée à la moitié, pour refaire & restituer l'entier. Lequel estât restitué la generation humaine sera bien-heureuse. Le sommaire de nostre exposition sera tel. LES HOMMES: c'est à dire, les ames des hommes: ANCIENNEMENT, cecy fentéd quād elles sōt creees de Dieu. ILS SONT ENTIERS: par-ce que les ames sont ornees de deux lumieres, Naturelle, & Supernelle ou Supernaturelle: afin que par la naturelle elles considerassent les choses egales & inferieures: & par la supernaturelle les superieures. ILS SE VOVLVRENT EGALLER A DIEU. lors qu'ils se retournent à la seule lumiere naturelle. ET ICY ILS FVRENT DIVISEZ: en perdant la

sur-naturelle splendeur, quand ils se
 retournent seulement à la naturelle;
 dont soudain ils tombent dans les
 corps. S I D E N O V V E A V I L S
 S' E N O R G V E I L L I S S E N T , D E
 N O V V E A V I L S S E R O N T D I -
 V I S E Z. cela s'entend s'ils se confient
 trop en leur esprit naturel, la lumie-
 re naturelle mesmes s'esteindra en
 partie. I L S A V O I E N T T R O I S
 S E X E S , L E S A M E S M A S C V -
 L I N E S D U S O L E I L , L E S F E -
 M I N I N E S D E L A T E R R E ,
 L E S C O M P O S E E S N E E S D E
 L A L V N E . c'est à dire, qu'aucunes
 des Ames selon la Force laquelle est
 masculine, aucunes selon la Tempe-
 rance, qui est feminine, aucunes selon
 la Justice qui est composée, receuoyent
 la diuine splendeur. Ces trois vertus
 en nous sont filles de trois autres ver-
 tus, que Dieu possède. Mais ces trois

G iiij

en Dieu se nomment Soleil, Lune & Terre : en nous Masculin, Feminin, & Composé. DE P V I S Q V I L S F V R E N T D I V I S E Z , L A M O Y T I E F V T T I R E E A S A M O I T I E . Les ames ja diuisees & plongees és corps, quand elles paruiennent aux ans de l'aage de discretion par la lumiere naturelle qu'elles reseruent, comme par vne moitié de l'Ame, elles sont eueillees à reprendre avec estude de verité ceste lumiere sur-naturelle, qui fut iadis l'autre moitié de l'Ame: laquelle en tombât elles perdent. Et quand elles l'auront receuë, elles seront entieres & en la vision de Dieu Bien-heureuses. Ce sera le sommaire de l'exposition presente.

*QUE L'HOMME EST L'ÂME MESME,
& que l'Âme est immortelle.*

CHAP. III.

LE corps est composé de matiere & de quantité: & il appartient à la matiere de recevoir & à la quantité il appartient d'estre diuisee & dilatee . Or la reception & diuision sont passions . Et pourtant le corps par sa nature est seulement subiet à passion & corruption: de sorte que s'il semble qu'aucune operation cōuienne au corps, il n'œuure ny n'agit entant qu'il est corps : mais entant qu'en luy est vne certaine force & qualité presque incorporelle. Comme en la matiere du feu est la chaleur: en la matiere de l'Eau est la froideur: en nostre corps est la completion : desquelles qualitez naissent

les operations des corps . D'autant que le feu ne rechauffe pas pour-ce qu'il soit long , large , & profond: mais parce qu'il est chault . Et le feu qui est le plus espars ne rechauffe pas le plus , mais celuy qui est le plus chauld. Comme ainsi soit doncques que par le benefice de la qualité il agisse, & que les qualitez ne sōt point composées de matiere & de quantité: S'ensuit, que le souffrir appartient au corps, & le faire appartient à chose incorporelle . Ces qualitez sont instruments pour ouurer. Mais elles ne sont pas de soy mesme suffisantes à ouurer: d'autant qu'elles ne sont pas suffisantes à estre d'elles-mesmes: par-ce que ce qui gist en autrui , & de soy-mesme ne se peut soustenir , sans doubte il depend d'autrui. Et pourtant il a duient que les qualitez , lesquelles necessaire-

mēt sont soustenues du corps, soient mesmes faictes & regies de quelque substance superieure, laquelle n'est point corps, ny ne gist en corps. Ceste est l'Ame, laquelle estant presente au corps soustient soy-mesme & donne au corps qualité & complexion: & par icelles, comme par instruments, exerce au corps & par le corps diuerſes operations. C'est pourquoy l'on dit que l'homme engendre, nourrit, croist, court, se tiēt quoy, se sied, parle, fabrique les œures des arts, sent, entend: bien que l'Ame face toutes ces choses: donc l'ame est l'homme. Et quand nous disons l'homme engendrer, croistre, & nourrir: adonques l'ame comme pere & artisan du corps, engendre les parties corporelles, nourrist & augmente. Et quand nous disons l'homme estre stable, seoir, parler: a-

lors, l'ame soustiët, ploye, & retourne les membres du corps . Et quand nous disons l'homme fabriquer & courir : à l'heure, l'ame auance les mains, & agite les pieds ainsi qu'il luy plaist . Si nous disons l'homme sentir : l'ame par les organes & instruments des sens, comme par des fenestres ou verrieres, cōgnoist les corps de dehors : Si nous disons l'homme entendre : l'ame par soy mesme sans instrumēt du corps atteint la verité . Doncques l'ame fait toutes les choses qu'ō dit estre faites de l'homme . Le corps les souffre : & pourtant l'homme seul est l'ame, & le corps est œuvre & instrumēt de l'ame : spécialement parce que l'ame exerce sans instrument du corps son operation principale, qui est entendre . Comme ainsi soit qu'elle entende choses incorporelles : & que par le

corps on ne puisse cognoistre autres choses que corporelles . Pourtant l'ame mettât en œuvre quelque chose par soy-mesme , certainement est, & vit par soy-mesme . Donques sans le corps vit cela , que sans le corps elle fait quelque fois . Si l'ame est par soy-mesme : à bon droit il luy conuient vn certain estre non commun au corps : & pourtant elle peut bien obtenir nom d'homme qui luy est propre & peculier , & non commun au corps . Lequel nom d'autant qu'il se dit de chascun de nous par toute la vie , estant chascun en quelque age appellé homme , certainement il semble qu'il signifie quelque chose stable . Mais le corps n'est pas chose stable : parce qu'en croissant & diminuant , & par resolution & alteration continuelle il se chāge : & l'ame demeure vne mesme tousiours , selon que

nous enseigne la recherche assiduele de la verité, & la volonté du bien perpetuelle, & la ferme conseruatiō de la memoire. Qui sera donques si fol q̃ d'attribuer au corps qui court tousiours, plustost qu'à l'ame qui demeure tousiours stable, l'appellatiō de l'hōme laquelle est en nous tres-ferme? Parquoy d'icy pouuons nous manifestemēt recueillir que quād Aristofane nomme les hommes, il entend nos ames, selon l'vsance & coutume Platonique.

*QUE L'AME FUT CREEE AVEC
deux lumieres, & pourquoy elle vient au
corps avec deux lumieres.*

CHAP. 4.

L'A M E soudain qu'elle est
 creee de Dieu, par vn certain
 naturel instinct se conuertit
 à Dieu son Pere: non autrement que
 le feu par la force des superieurs en-
 gendré en terre, soudain par impe-
 tuosité de nature se dresse aux lieux
 superieurs. Si que l'ame retournée
 vers Dieu est des rayons de Dieu il-
 lustree. Mais quand ceste premiere
 splendeur est receuë en la substance
 de l'ame, qui de soy estoit sans forme,
 elle deuient obscure, & tirée à la ca-
 pacité de l'ame, luy est faicte propre
 & naturelle. Et pourtant par icelle
 splendeur, comme à elle egalle, elle
 void soy-mesme, & les choses qui
 sont au dessous d'elle, c'est à dire, les
 corps. Mais les choses qui sont au
 dessus d'elle, elle ne les void pas par
 ceste lueur. Vray est que l'ame par
 ceste premiere estincelle estât ja de-

uenue plus prochaine à Dieu, reçoit
 outre ceste lueur vne autre plus clai-
 re lumiere, par laquelle elle connoist
 les choses d'audeffus. Elle a donques
 deux lumieres, l'une naturelle, & l'au-
 tre sur-naturelle : par lesquelles en-
 semble coniointes, comme aueques
 deux ailles, elle peut voler par la re-
 gion sublime. Si tousiours l'ame v-
 soit de la lumiere diuine, auecques i-
 celle elle s'accosteroit tousiours à la
 Diuinité, de sorte que la Terre seroit
 vuide d'animaux raisonnables. Mais
 la diuine Prouidence a ordonné que
 l'homme soit seigneur de soy, & puisse
 quelquefois vser des deux lumieres,
 & quelquefois de l'une des deux seu-
 lement. Dont auient que par nature
 l'ame retournée à la propre lumiere,
 laissant la diuine, se ploie enuers soy,
 & enuers ses forces, qui appartiennent
 au gouuernement du corps. Et
 desire


desire de mettre en effect telles siennes forces à fabriquer les corps. Par ce desir, selon les Platoniques, l'ame estant aggrauee, descend es corps, où elle exerce les forces d'engendrer, de mouuoir, & de sentir, & par sa presence orne la Terre la plus basse region du Monde. Laquelle region ne doit pas estre degarnie ny destituee de raison, afin qu'aucune partie du Monde ne soit de la presence des viuants raisonnables abandonnee. Ainsi cōme l'Auther du Monde, à la semblance duquel le monde est faict, est toute raison. Nostre ame tombe au corps, lors que laissant la diuine lumiere, elle se retourne seulement à la lumiere sienne, & commence à vouloir estre contente de soy-mesme. Dieu seul, auquel rien ne deffault, sur lequel n'y a rien, reste content de soy-mesme, & est à soy suffisant. Par-

H

quoy l'ame se faiet pareille à Dieu ,
lors qu'elle veult de soy mesme estre
contente, comme si non moins que
Dieu elle suffisoit à soy mesme.

P A R C O M B I E N D E V O T E S
l'ame retourne à Dieu.

C H A P. 5.

 RISTOFANE veut que
cest orgueil ait esté cause
que l'ame qui nasquit en-
tiere, fust partie & tren-
chee, c'est à dire qu'elle vlast de deux
lumieres apres l'une, laissant l'autre.
Pourtant elle se plonge au profond
du corps comme au fleuve Lethé &
par traict de temps se mettant en ou-
bly soy mesme, est tiree des sens & de
l'appetit charnel, ainsi que d'outra-
geux sergents & d'un tyran insolent
& rebelle : mais depuis que le corps

est creu, & que par le moyen de la discipline les instruments des sens sont purgez, elle se redresse en quelque sorte. Et à tant commence à resplendir la lumiere naturelle, & l'ordre des choses naturelles recherche, & poursuit à la trace. En laquelle recherche elle s'auise qu'il y a vn sage Architecte de l'edifice Mondain, & desire à iouyr d'icelluy. Cest architecte peut estre seulement entendu avecques la lumiere sur-naturelle: & pourtant l'entendement est meu & alleché par la recherche de la lumiere propre à recouurer la lumiere diuine: & tel attrait & allechement est le vray amour, par lequel vne moitié de l'homme appetite & desire l'autre moitié de l'homme mesme par-ce que la lumiere naturelle, qui est vne moitié de l'ame, s'efforce d'allumer en nous ceste diuine lu-

H ij

miere, qui est l'autre moitié d'icelle, laquelle auoit esté au parauant par nous mesprisee. Et c'est ce que disoit Platon en l'epistre à Denis le Tyran: L'AME DE L'HOMME DESIRE ENTENDRE QVELLES SONT LES CHOSES DIVINES REGARDANT AUX CHOSES QVI LVY SONT PROCHAINES. mais quand Dieu infond sa lumiere en l'ame, sur tout il l'accommode à ce ce que les hommes soient par icelle conduits & guydez à la Beatitude, laquelle consiste en la possession de Dieu. Par quatre voyes nous y sommes conduits, qui sont la prudence, la force, la iustice, & la temperance. La prudēce est la premiere qui nous monstre la beatitude, les trois autres vertus, ainsi que trois sentiers à la beatitude nous conduisent. Doncques Dieu tempere diuersement en

diuerſes ames ſon eſtincelle, à celle fin que ſelon la regle de la Prudence autres par le deuoir de la force, autres par le deuoir de la iuſtice, autres par le deuoir de la temperance retournent à leur Createur. D'autant que les aucuns par le moyen de ce, don d'une ame forte, & conſtante ſupportent la mort pour la religiō, pour la patrie, pour les parents. Les autres ordonnent leur vie avecques telle iuſtice qu'ils ne font iniure ny tort à perſonne, ny entant qu'ils peuuent ne permettent qu'elle leur ſoit faiſte. Les autres avecques ieufnes, veilles, traiaux dontent les eguillons & appetits de la chair. Ceux-cy procedent par trois voyes : Mais, autant que la Prouidence leur monſtre, ils ſ'efforcent de paruenir à meſme fin de Beatitude. Ces trois Vertus ſont encor contenuës en la diuine Prouidence

H iij

pour le desir desquelles les ames des hommes embrasez par le moyen des offices d'icelles, desirēt d'y paruenir, s'approcher d'elles, & en iouir perpetuellement. Nous auons accoustumé d'appetter entre les hommes la Force masculine à cause de la puissance & de l'audace. La Temperance feminine à cause de sa nature debonnaire. La Iustice composee de l'vn & de l'autre sexe : masculine, d'autant qu'elle ne permet qu'iniure soit faite à aucun : feminine, par ce qu'elle mesme ne fait point d'iniure. Et d'autāt qu'il appartient au malle de donner, & à la femme de receuoir, nous appellōs le Soleil malle qui donne lumiere à autrui, & n'en reçoit point. La Lune composee de l'vn & de l'autre sexe : parce qu'elle reçoit la lumiere du Soleil, & la donne aux Elements : La Terre femme parce qu'elle reçoit de

tous, & ne donne à aucun. Et pour-
 tant le Soleil, la Lune, la Terre: la For-
 ce, la Iustice, la Temperance sont de
 nous à bon droit nommees Masle,
 Composé & Femelle; Et pour attri-
 buer à Dieu la plus excellente appel-
 lation, nous nommons ces vertus en
 luy Soleil, Lune & Terre: En nous se-
 xe Masculin, Composé & Feminin.
 Et disons que la lumiere masculine a
 esté concedee à ceux, auxquels a esté
 donnee la lumiere diuine du Soleil
 diuin avecques affection de force &
 constance. Et à ceux estre concedee
 la lumiere composee, auxquels de la
 Lune de Dieu a esté infuse lumiere
 avecques affection de iustice. Et à
 ceux-là la feminine, auxquels elle a e-
 sté infuse de la terre de Dieu avecques
 affection de temperance. Mais nous
 retournéz à la lumiere naturelle ja
 commençons à mespriser la diuine,

H iiij

& pourtant abandonnant l'une, nous reseruons l'autre, si que nous auons perdu la moitié de nous, & auons mis en reserue l'autre moitié: mais en certain temps de l'age conduits de la lumiere naturelle nous desirōs tous la diuine. Bien que par diuerses manieres diuers hommes procedent à l'acquerir. Et ceux-là viuent par la force, lesquels de la force de Dieu l'ont ja receu avecques affection de force & constance, aultres par iustice, autres par temperance en semblable sorte. Finalement chascun recherche sa moitié ainsi qu'il a receu du commencement. Et les aucuns par la masculine lumiere de Dieu, qu'ils auoient ja perdue, & qu'ils ont recouree, veullent iouir de la force masculine de Dieu. Les aultres par la lumiere composee cherchent pareillemēt à iouir de la lumiere com-

posée: aulcuns par la feminine semblablement. Tant est grand le don qu'acquierent ceux, lesquels depuis que l'estincelle naturelle en l'age deuë reluit, estiment qu'elle n'est pas suffisante à iuger les choses diuines: à ce que par indice de naturelle estincelle ils n'attribuent les affections des corps ou des ames à la diuine maiesté, & qu'ils n'estiment qu'elle n'est point plus noble que les corps & les ames. En quoy plusieurs sont dits auoir erré, lesquels recherchant Dieu comme à la trace par-ce qu'ils se confioient en leur propre engin & esprit naturel ont dit, ou bien que Dieu n'estoit point, comme Diogore, ou en ont doubté, comme Protagore: ou ont iugé qu'il estoit corps, comme les Epicuriens, les Stoïques, les Cyrenaïques, & plusieurs autres: ou bien ont dit que Dieu estoit l'Ame

du monde, comme Marc Varron, & Marc Manile: Ceux comme Atheés, non seulement ne r'aquesterent pas la lumiere diuine du commencement mesprisee: mais gasterent aussi la naturelle en mal en vsant . Ce qui est gasté à bon droict se nomme rompu & diuisé: & pourtant leurs ames, lesquelles cōme superbes se confioient en leurs propres forces, de rechef ont esté trenchées en deux parts, cōme dit Aristofane: ceux-cy encores par faulces opinions obscurcirent, & par coustumes peruerfes esteignirent la naturelle qui leur estoit restee. Et pourtāt ceux qui vsent droitement de la lumiere naturelle, lesquels congnoissans qu'icelle est pure, estiment bien que parauenture elle est suffisante à iuger des choses naturelles: mais pour iuger des choses qui sont au dessus de nature ils

pensent qu'il est besoin de lumiere plus sublime. C'est pourquoy repur-geant l'ame ils s'appareillent de sorte, que la diuine lumiere en eux de nouveau resplendit . Par les rayons de laquelle ils iugeront droictement de Dieu, & seront restituez & remis en leur entiereté antique.

*QUE L'AMOUR PORTE LES AMES
au ciel, distribue les degrez de la beatitude,
& de ioye sempiternelle.*

C H A P.

6.

DONQ VES, Ô vous très-excellents Conuiez, rendez vous propice & fauorable avecques toute sorte de sacrifice ce Dieu qu'Aristofane dit estre sur tous bening & debonnaire à la generation humaine. Reclamez-le avecques deuotieuses prieres. Em-

brassez-le avec tout le cœur. Cestuy par sa debonnaireté mene premièrement les ames à la Table celeste abondante d'ambrosie & de nectar, c'est à dire viande & liqueur eternelle. Apres il arrâge chascun aux chaires, bancs conuenables. Finalement il les y maintient à iamais avecques vne douce & agreable delectation. Parce qu'aucun ne retourne au Ciel sinõ celuy qui plaist au Roy du Ciel. Celuy plus que les autres luy plaist, lequel plus que les autres l'ayme. Cognoistre Dieu en ceste vie est vraiment impossible. Mais vraiment l'aymer en quelque sorte qu'il soit cognu, c'est chose possible & facile. Ceux qui cognoissēt Dieu, pour cela ne luy plaisent pas, si depuis ils ne l'ayment. Ceux qui le cognoissent & l'ayment, sont aymez de Dieu, nõ parce qu'ils le cognoissent; mais par-

ce qu'ils l'aymēt. Nous aussi ne voulōs pas biē à ceux qui nous cognoissent, mais à ceux qui nous aiment: parce que souuent nous terrons pour ennemis plusieurs qui nous cognoissent. Cela donques qui nous remeine au Ciel, n'est pas la cognoissance de Dieu simplement, mais son amour. En outre, les degrez de ceux qui sont assis au Banquet celeste suyuent les degrez des amants : parce que ceux qui ont aymé Dieu plus excellemment se repaissent là de plus excellentes viandes. Car ceux qui par l'œuvre de la force ont aymé la Force de Dieu, iouyssēt d'icelle mesme. Ceux qui ont aymé la Iustice de Dieu, iouyssent de la iustice. Ceux qui ont aymé & chery la Temperance, semblablement iouyssent de la tempérance diuine. Et ainsi diuerses ames iouyssent des diuerses Idees de la di-

uine Penſee, ſelon que diuerſement l'Amour les porte . Et tous iouiſſent de tout Dieu , parce que Dieu eſt tout en chacune Idee. Mais ceux plus excellemment poſſedent tout Dieu, leſquels le voyent en plus excellente Idee. Chaſcun perçoit l'vſufruit de celle vertu Diuine , laquelle en viuât il ayma. Et pourtât, comme dit Platon au Fedre, L'enuie eſt au loing bannie de la Diuine compagnie.

Parce qu'eſtant la plus ioyeuſe & agreable choſe qui ſoit que poſſeder la choſe aymee, chaſcun poſſedant ce qu'il ayme, vit content & aſſouuy: pourtant ſi deux amants ont l'vſufruit des choſes aymeſ, chaſcun ſe reſoſe en l'vſage de ſon obiect: & ne ſe ſouciera point ſi quelques autres perçoient l'vſufruit d'un plus bel obiect que luy. Si que par le benefice de l'Amour il auient qu'en diuers de-

grez de felicité chascun fans enuie
 vit content de sa condition . Il auie
 encor que par l'Amour les ames bié-
 heureuses fans ennuy ny degoust des
 mesmes viandes se repaissent eter-
 nellement , d'autant que pour dele-
 cter les Conuiez, ne fussent ny viā-
 des ny vins, si la faim & la soif ne les
 alleche: & dure autant la delectation
 comme l'appetit suffist . Or l'appetit
 est le susdit Amour . Parquoy l'A-
 mour eternal dont tousiours enuers
 Dieu l'ame est embrasée, fait que l'a-
 me ioüyffe tousiours de Dieu, com-
 me de chose nouuelle . Et cest A-
 mour est tousiours embrasé de la
 mesme Bonté de Dieu , par laquelle
 l'Amant deuie bien-heureux. Nous
 deuons donques breuemēt recueil-
 lir trois benefices de l'Amour . Pre-
 mierement qu'en nous restituant en
 la naturelle entiereté, laquelle nous


auons perdue en la diuision , il nous remeine au Ciel. Secondement qu'il arrange chascun en sieges conuenables, les rendant tous en ceste distribution contens & reposez. Tiercement que mettant au loing tout ennuy & degoust par son ardeur continuelle, tousiours il embrase en no⁹ nouvelle delectation. Et pourtant il rend nostre ame de doulce iouyssance bien-heureuse & contente.

ORAI SON

ORAI SON V.

*QUE L'AMOUR EST TRES-HEUREUX
par-ce qu'il est bon & beau.*

CHAP. I.

 H A R L E S Marsupin digne nourriçon des Muses, suiuit depuis Chrestofle Landin, interpretant la harangue d'Agathon en ceste maniere. Nostre Agathon estime l'Amour estre vn Dieu tresheureux, parce qu'il est tresbeau & tresbõ. Et met en cõte ce qui est requis à estre tresbeau, & ce qui est requis à estre tresbõ. Auquel demembrement il depeint l'Amour mesme. Et apres qu'il a raconté quel est l'Amour, il ennombre les benefices de luy concedez à la generatiõ humaine. Or voicy le sõmaire de sa dispute. A nous appartient premierement de rechercher pour quelle

occasion voulant monstrier l'Amour estre bienheureux, il dit qu'il est fort Beau, & fort Bon: & quelle difference il y a entre la Bonté & la Beauté. Platon au Filebe dit celuy estre bienheureux à qui rien ne défaut: & cela estre ce qui est parfaict & accompli en toute partie. L'une perfection est interieure, l'autre est exterieure. Nous appellons l'interieure Bonté, l'exterieure Beauté. Et pourtant celuy qui est en tout Bon & Beau, nous l'appellons tres-heureux, comme parfaict en toute partie. Et ceste difference voyons nous en toutes les choses. Parce que comme veulent les Fisiciens & Filosofes naturels, le temperament esgal des quatre Elements interieur es pierres precieuses enfante & produit dehors la politesse & splendeur agreable. Plus les herbes & les arbres par la fecondité

interieure sont par dehors vestues & ornees de tres-agreable varieté de fleurs & de fueilles. Et aux animaux le bon temperamēt & salutare complexion des humeurs engendre & produit ioyeuse & delectable apparence de couleurs & de lignes: & la vertu de l'Ame monstre par dehors vn certain ornement aux paroles, & vne bien-seance tres-honneste aux gestes & aux actions . Mesmes les Cieux & leur substance sublime sont reuestus de tres-claire lumiere . En toutes ces choses la perfectiō de dedans produit la perfection de dehors. Et celle là nommōs-nous Bonté, celle-cy Beauté . Pour laquelle chose nous voulons que la Beauté soit la fleur de la Bonté. Et par les attraits & allechemens de ceste fleur, quasi cōme parvne certaine amorce, la Bonté qui est dedans cachee at-

*La Beauté
est la fleur de
Bonté.*

trait & alleche les circonſtans . Mais parce que la cognoiſſance de noſtre entendement prend & emprūte ſon origine des ſens: nous n'entendrions ny n'appeteriōs iamaſ la bonté dedans les choſes cachee, ſi nous n'eſtions à icelle cōduits par les indices & marques de la Beauté exterieure. Et en cecy apparoiſt l'admirable vtilité de la Beauté, & de l'Amour, qui eſt ſon compagnon . Par les choſes ſuſdites ſ'eſtime qu'il a eſté aſſez declaré, qu'il y a auſſi grande difference entre la Bonté & la Beauté, qu'il y a entre la ſemence & les fleurs . Et cōme les fleurs eſtans nees des ſemences des arbres produiſent encores ſemences. Ainſi la Beauté qui eſt fleur de Bonté, ainſi qu'elle naiſt du bien, auſſi elle remene au bien les Amāts. Ce que noſtre Iean Caualcant a traité amplement en ſon diſcours.

COMME CUPIDON SE DEPEINT,
 & par quelles parties de l'Âme se cognoist la
 Beauté & s'engendre l'Amour.

CHAP. II.



PRES cecy Agathon raconte amplement quelles choses sont requises à la belle apparence du Dieu Cupidon, & dict ainsi : Cupidon est ieune, tendre, dextre, concordant, & tout plein de splendeur. Il nous appartient de dire ce q̃ rapportent ces parties à la Beauté : & puis declairer en quelle maniere elles appartiennent au Dieu Cupidon. Les hommes ont raison & sens : La raison par soy mesme comprend les raisons incorporelles de toutes les choses. Le sens par les cinq sentimens de son corps sent les images & qualité des corps : les couleurs par les yeux : par les oreilles les voix : les odeurs par le nais : par la

I iij

langue les faueurs : par les nerfs les
 qualitez simples des Elements, com-
 me est le chauld, le froid, & sembla-
 ble. Si qu'autant qu'il appartient à no-
 stre propos, six puissances & facultez
 de l'ame sont attribuees à la cognois-
 sance : raison, veuë, ouye, le flair, le
 goust, & le touchement. La raison a
 quelque ressemblance avec Dieu : la
 veuë avec le feu, l'ouye avec l'air, le
 flair ou l'odorat avec les vapeurs : le
 goust avec l'eau : & le touchement a-
 vec la terre. Par-ce que la raison va
 recherchant choses celestes, & n'a
 point de propre siege en aucun mem-
 bre du corps, ainsi que la Diuinité ne
 s'enferme en aucune partie du Mon-
 de. Et la veuë, c'est à dire, la vertu de
 voir, est logee en la supreme partie
 du corps, comme le feu en la supre-
 me partie du Monde : & par sa nature
 elle prend la lumiere qui est propre

*Proportion &
 conuenance du
 mode visible,
 & de l'hom-
 me.*

du feu. L'ouye ensuit la veuë non autrement que l'air pur suit le feu; & atteint les voix qui s'engédrent en l'air brisé, & par le moyen de l'air entrent dans les oreilles. Le flair ou l'odorat est assigné à l'air caligineux, & aux vapeurs meslees d'air & d'eau: par-ce qu'il est mis entre les oreilles & la langue, cōme entre l'air & l'eau: & comprend facilement, & aime assez les vapeurs qui naissent par la meslange de l'air & de l'eau. Comme sont les odeurs des herbes, des fleurs, & des pommes tres-douces & agreables au flair des narines. Qui fera doubte de cōparer le goust à l'eau? Lequel succede à l'odorat comme à vn air gros & espais, & nage tousiours en la liqueur de la salive, & se delecte beaucoup au boire, & aux saueurs humides: Qui doubtera encore d'assigner le touchement à la Terre? Comme

ainsi soit que par toutes les parties du Corps, qui est terrien, se repande le touchement: & aux nerfs qui sont fort terriens s'accomplit le toucher: & apprehende facilement les choses qui ont solidité & pois, ce qui procede de la Terre. Dont aduient que le touchemēt, le gouſt, & l'odorat ſentent ſeulement les choses qui leur ſont fort prochaines: & en les ſentāt ſouffrent beaucoup. Bien q̄ le ſlairement apprehende choses plus elongnees que le gouſt, ny le touchemēt. Mais l'ouïe apprehēde encor choses plus elōgnees, & n'est pas tant offenſee. La veuē agit & œuure encor plus au loing: & fait en vn momēt ce que l'ouïe fait en temps, d'autant qu'on void premierement l'eſclair qu'on oye le tōnerre. La raiſon cōprend les choses de tresloing: parce que non ſeulement elle apprehende les cho-

ses qui sont au monde, & presentes, comme faict le sens, mais aussi celles qui sont sur le ciel, & celles qui ont esté, ou seront. Par ces choses se decouure manifestement que des six puissances & facultez de l'ame trois en appartiennent au corps, & à la matiere: comme est le touchement, le goust & l'odorat. Et les trois autres appartiennent à l'esprit: & cellescy sont la raison, la veüe, & l'ouïe. Et pourtant les autres trois qui declinent plus au corps, conuiennent plus aueques le corps qu'avec l'ame. Et les choses qui sont d'eux comprises, comme ainsi soit qu'elles meuuent le corps à eux conuenable, à grand peine paruiennēt elles iusques à l'ame: & comme luy estās peu semblables, peu luy plaisent elles. Mais les autres trois, qui sont treselōgnees de la matiere, conuiennēt beaucoup plus aueques l'ame, & preignent les

choses qui emeuuēt biē peu le corps, & esmeuuent beaucoup l'ame. Certainement les odeurs, les faueurs, le chauld & semblables qualitez donnent aide ou grāde nuisance au corps. Mais elles sont peu à l'admiration & iugement de l'ame, & sont moyennement desirées d'elle. Mais la raison de la verité non corporelle, couleurs, figures, voix, bien peu & a grand' peine meuuent le corps : mais bien elles assubtilient l'ame à la rechercher, & rauissent à soy son desir. La viande de l'ame c'est la verité : pour la trouuer aident les yeux, & pour l'apprendre les oreilles. Et pourtant les choses qui appartiennent à la raison, veuë, & ouye, l'ame les desire, pour l'amour & fin de soy-mesme, comme propre nourrissement. Et les choses qui emeuuēt les autres sens sont plus tost necessaires pour le cōfort, nour-

riffement & generatiō du corps. L'ame doncques cherche celles-cy, non à cause de foy, mais d'autrui, c'est à dire du corps. Et nous disons les hōmes aymer les choses, lesquelles ils desirent pour leur but & fin: & n'aymer pas proprement celles qu'ils ayment pour la fin d'autrui. A bon droict doncques nous voulons que l'amour appartienne seulement aux sciences, figures, & voix. Et pourtāt la grace qui seulement se trouue en ces trois obiets, c'est à dire en la vertu de l'ame, figures, & voix, par-ce qu'elle prouoque beaucoup l'ame, elle se nomme καλός, Kalos, c'est à dire, inuitatoire, mot tiré du verbe grec καλέω, Kaléo, qui veult dire, i'inuite; & καλός, Kalos en Grec, signifie en françois Beauté. Aggreable nous est la vraye & bonne coustume de l'ame. Aggreable est l'elegante figure

du corps : Aggreable la consonance des voix. Et d'autant que l'ame aime beaucoup ces trois choses , & les tiét en assez plus grand pris , comme luy estans plus propres & mieux accommodees , & presque incorporelles , qu'il ne fait pas les trois autres : pourtant il est conuenable qu'elle les recherche avec plus grande auidité , qu'elle les embrasse avecques plus grand ardeur , & s'en esmerueille avecques plus de vehemence. Et ceste grace de vertu, figure, ou voix qui appelle à soy l'ame , & la rait par le moyen de la raison, la veuë, & l'oüye, se nôme à bon droit Beauté. Ce sont les trois Graces , desquelles Orfee parle en ceste maniere; La Splendeur, la Verdeur, & la Ioye abondante. Orfee appelle Splendeur ceste Grace & Beauté de l'ame laquelle resplendit en la clarté des sciences & des cou-

stumes, & apelle Verdeur la souëfue
douceur de la figure & de la couleur:
par-ce qu'elle florist principalement
en la verde ieunesse. Et appelle Ioye,
ceste syncere, vtile, & continuelle de-
lectation que nous presente la Mu-
sique.

*Q V E L A B E A U T E E S T C H O S E
spirituelle.*

C H A P. 3.

ESTANT ainsi, il est neces-
saire que la Beauté soit v-
ne nature commune à la
vertu, aux figures, & voix:
parce que nous n'appellerions pas
aucun de ces trois Beau, si en tous
les trois il n'y auoit commune diffi-
nitiō de la beauté. Et par cecy se voit
que la nature de la beauté ne peut e-
stre corps: d'autant que si elle estoit

corps, elle ne conuiendroit pas aux vertus de l'ame, qui sont incorporelles. Et est si loin d'estre corps, que nō seulement celle qui est es vertus de l'ame, mais aussi celle qui est es corps & es voix, ne peut estre corporelle. Par-ce que bien que nous appellions beaux aucuns corps, toutesfois ils ne sont pas beaux à cause de leur matiere. Encor qu'un mesme corps d'homme soit aujourd'huy beau, & demain par quelque aduenture laid & difforme, comme si c'estoit autre chose d'estre corps, & autre chose d'estre beau. Les corps aussi ne sont pas beaux pour leur quantité. Parce qu'aucuns corps grands, & aucuns petits apparoiſſent beaux & bien formez. Et souuentesfois les grands sont deformes, & les petits bien-formez: comme aussi au cōtraire les petits sont laids, & les grands tres-ag-

greables & de belle representation. Il auient encor souuēt qu'il y a vne semblable beauté en aucūns grāds corps, & en aucuns petits. S'il est donques ainsi que souuent demeurant la quantité mesme, la Beauté par quelque cas d'aventure se mue, & la quantité muee quelquefois, la Beauté demeure: & que souuent il y a semblable grace és grands & és petits: Certainement ces deux choses Beauté & Quantité doiuent en tout estre diuerfes. En outre, s'il estoit ainsi que la beauté de quelque corps fust en la grosseur du corps comme corporelle, si est ce qu'elle ne plairoit pas à qui la regarderoit, entant qu'elle seroit corporele: parce qu'à l'ame plaist l'espece de quelque personne, non entāt qu'elle gist en la matiere exterieure: mais entant que l'image d'icelle est prinse & recueillie de l'ame par le sēs

de la veuë. Et telle image à la veuë & à l'ame ne peut estre corporelle, icelles n'estans pas corporelles. En quelle maniere la petite prunelle de l'œil comprendroit elle vn si grand espace du Ciel, si elle la comprenoit en corporelle maniere? En nulle sorte. mais l'esprit en vn point reçoit toute l'amplitude du corps en mode spirituelle & image incorporelle. A l'ame plaist seulement l'espece qui est d'elle apprehendee. Et bien qu'elle soit similitude d'un corps extrinseque, neantmoins en l'ame elle est incorporelle. Donques, l'espece incorporelle est celle qui plaist, & ce qui plaist est agreable, & ce qui est agreable est beau, dont on peut tirer conclusion que l'Amour se raporte à chose incorporelle : & la Beauté est plustost vne certaine similitude spirituelle de la chose, qu'espece corporelle. Il y en a d'au-

a d'aucuns qui ont opinion, que la Beauté est vne certaine affiette de tous les membres, ou vrayemēt vne symmetrie & proportion aueques quelque gracieuse meſlange de couleurs. L'opinion de ceux-cy nous ne receuons pas : parce qu'estant ceste disposition des parties ſeulement es choses composees, il ſ'eſuyuroit que aucunes choses ſimples ne pourroiēt estre belles. Toutesfois nous voyōs que les pures couleurs, les lumieres, vne voix, vne lueur d'or, la blancheur de l'argent, la science, l'ame, la penſee, & Dieu, qui ſont choses ſimples, neantmoins ſont fort belles. Et telles choses nous delectent beaucoup comme doüees d'une grande beauté. Adiouſtez-y que telle proportion encloſt enſemblement tous les membres du corps compose, de ſorte que de par ſoy elle n'est en aucū

K

des membres, mais en tous ensemble:donques aucun des membres en soy ne fera beau. Or la proportion de tout le corps naist seulement des parties: dont resulte vne absurdité, qui est q̃ les choses, qui ne sont point belles de leur nature, produiroient la beauté. Il auient aussi souuentes-fois que demeurant la mesme proportion & mesure des membres, le corps ne plaist pas tant que du commencement. Certainement auourd'huy en vostre corps est la mesme figure qui estoit l'an passé, & non la mesme grace. Rien n'enuieillit plus tard que la figure, riē plustost n'enuieillit que la grace. Et pourtant il est manifeste que ce n'est pas tout vn que la figure & la Beauté. Et encores souuētes-fois nous voyons en quelcun estre plus droite la disposition, & mesure des parties, qu'en vn autre, toutes-

fois nous ne ſçauons pour quelle occasion l'autre ſe iuge eſtre plus beau, & qu'il eſt aymé plus ardemment. Ce qui nous admoneſte que nous deuons eſtimer la Beauté eſtre quelque autre choſe, outre la diſpoſition des mēbres. La meſme raiſon nous enſeigne que nous ne ſoupçonniōs que la Beauté ſoit vne gratieufe température de couleurs: parce que ſouuentefois la couleur en vn vieillard eſt plus claire, & en vn ieune homme y a plus grande grace. Et en ceux qui ſont eſgaux d'age il arriue quelquefois que celuy qui ſurmōte l'autre de couleur, eſt de l'autre ſurmōté de grace & de beauté. Pource que aucun ne ſ'enhardiſſe d'aſſermer que l'eſpece eſt vne meſlange de figure & de couleurs: parce qu'ainſi les ſciences & les voix qui n'ont ny couleur ny figure: voire meſme les couleurs

K ij

& les lumieres qui n'ont point de figure determinee, ne seroient dignes d'aymer. En outre, la conuoitise de chascun, depuis qu'on possede ce qu'on vouloit, sans doubte est accõplie: ainsi que la faim & la soif s'apaisent par le mager & le boire. Mais l'Amour ne s'assouuit par aucun aspect, ny touchement de corps. Donques il ne cherche aucune nature de corps, ains cherche seulement la Beauté: dont on conclud qu'elle ne peut estre chose corporelle. Par ces raisons il apparroist que ceux qui sont embrasés d'amour, ont soif de la Beauté: s'ils veulent avecques le breuage de ceste liqueur esteindre la soif tres-ardente, il est de besoing qu'ils cherchent la tresdoulce humeur de la Beauté pour estancher leur soif ailleurs qu'au fleuve de la matiere & aux ruisseaux de la quantité, figure,

& couleurs. O miserables Amants
 en quel lieu vous tournerez vous!
 Qui a esté celuy qui a embrasé les
 flammes tres-ardentes dedans voz
 cueurs? Qui esteindra si grád embra-
 sement? Qui est le grand ouurage,
 & qui est le trauail? Je le vous diray,
 mais soyez attentifs.

*QVE LA BEAUTE EST LA
 splendeur de la face de Dieu.*

CHAP. 4.

LA diuine Puissance sur-
 paroissante à l'Vniuers,
 aux Anges, & aux ames
 d'elle creez, benignement
 infond, ainsi qu'à ses enfans, ce sien
 rayon, dans lequel est la vertu secon-
 de à creer quelconque chose. Ce ray
 diuin en ceux-cy, comme plus pro-
 chains à Dieu, depeint l'ordre de

K iij

tout le mōde beaucoup plus expref-
 ſement qu'en la matiere mondaine.
 Pour laquelle choſe ceſte peinture
 du monde laquelle nous voyōs tou-
 te és Anges, & és Ames, eſt plus ex-
 preſſe, que non pas deuant les yeux.
 En iceux eſt la figure de quelconque
 Sfere du Soleil, de la Lune, des Eſtoil-
 les, des Elements, Pierres, Arbres, &
 Animaux. Ces Peintures ſe nom-
 mēt és Anges exemplaires & Idees;
 és ames, raiſons & notices : en la ma-
 tiere du monde, images & formes.
 Ces Peintures ſont claires au mon-
 de: plus claires en l'Ame, & ſont tres-
 claires en l'Ange. Donques vne meſ-
 me face de Dieu reluift en trois mi-
 roirs mis par ordre, en l'Ange, en
 l'Ame, & au corps mondain. Au pre-
 mier comme plus prochain d'une
 façon tresclaire : au ſecond comme
 plus eſſongné, moins claire: au tiers

comme tref-eslongné; fort obscure.
 Puis la Sainte Péesee de l'Ange, d'au-
 tant qu'elle n'est empeschée du mini-
 stère & organe du corps, elle se re-
 ploye en soy-mesme, où elle void
 ceste face de Dieu en son sein em-
 preinte. Et le voyant elle s'esmerueil-
 le, & s'esmerueillât avecques vn grād
 & ardent desir tousiours elle s'ynit
 avec elle. Or nous appellons Beauté
 ceste grace de la face diuine. Et ap-
 pellons Amour l'ardēt desir de l'An-
 ge, par lequel il se cole du tout à la fa-
 ce diuine. Pleust à Dieu mes amis, q̃
 cela no⁹ auint aussi. Mais nostre ame
 creee à ceste condition, qu'elle soit
 enuironnee du corps terrien, decline
 au ministere corporel, de laquelle in-
 clination estāt aggrauee, met en ou-
 bly le thresor qui est caché en sa poi-
 trine. Depuis qu'elle est enuelopee
 au corps terrien, long temps elle sert

K iijj

à l'usage du corps, & à cest œuvre accommodé tousiours le sens, & y accommodé encores la raison plus souvent qu'elle ne doit. Dont auient que l'ame ne regarde pas la lumière de la face diuine qui tousiours en elle resplendit, que premierement le corps ne soit parceu & la raison excitée: par laquelle elle considère la face de Dieu qui reluist manifestement aux yeux en la machine du monde. Par laquelle consideration elle se haulte à remirer ceste face de Dieu qui resplendist dedans l'ame. Et parce que la face du pere est agreable aux enfans: il est necessaire que la face de Dieu pere tres-bon soit aux ames tresagreable. La splendeur & la grace de ceste face soit en l'Ange, ou en l'ame, ou en la matiere mondaine, se doit nommer Beauté vniuerselle: & l'appetit qui se tourne de-

uers elle est l'Amour vniuersel. Or nous ne doubtons point que ceste beauté ne soit incorporelle: d'autant qu'il est manifeste qu'en l'Ange, & en l'ame elle n'est pas corps: & nous auons encores demonstté cy dessus qu'és corps mesmes elle est incorporelle: pour le present nous le pourrôs entendre de ce que l'œil ne void autre chose que la lumiere du Soleil: par-ce que les figures & les couleurs des corps ne se voyent iamais sinon qu'elles soyent illustrees de la lumiere: & ne paruiennent point avecques leur matiere à l'œil: & toutesfois il semble necessaire qu'elles doiuent estre és yeux, à ce que des yeux elles soiét veuës. D'ocques vne lumiere de Soleil depeinte des couleurs & figures de tous les corps auxquels elle bat & frappe, se represente aux yeux. Les yeux à l'ayde d'un certain ray natu-

rel qu'ils ont, preignent la lumiere du Soleil ainsi depeinte: & depuis qu'ils l'ont prinse, ils voyent icelle lumiere, & toutes les peintures qui sont en icelle. Parquoy tout cest ordre du Monde qui se void, est compris des yeux, non pas en la sorte qu'il est en la matiere des corps: mais en la sorte qu'il est en la lumiere, laquelle est aux yeux infuse. Et par-ce qu'il est en la lumiere ja separé de la matiere, necessairement il est sans corps. Ce qui se decouvre manifestement, d'autant que la lumiere ne peult estre corps: comme ainsi soit qu'en vn moment d'Orient en Occident elle remplit presque tout le Mõde, & penetre de toute part le corps de l'air, & de l'eau, sans aucune offense. Et se repandant sur choses pourries & relantes, elle ne se souille point. Ces conditions ne

conuiennent point à la nature du corps. Par-ce que le corps se meut en espace de tēps, & non en vn momēt : & vn corps ne penetre point l'autre, sans dissipation de l'vn ou de l'autre, ou de tous les deux. Et deux corps ensemble meslez se troublent de mutuelle & reciproque contagion. Ce que nous voyons en la confusion & meflange de l'eau & du vin, du feu & de la terre. Comme ainsi soit doncq que la lumiere du Soleil soit incorporelle, ce qu'elle reçoit, elle le reçoit selon sa propre maniere. Pourtant elle reçoit les couleurs & les figures des corps en maniere spirituelle. Et en la mesme sorte elle se void estre receuë des yeux. Dont aduient que tout l'ornement de ce mōde, qui est la tierce face de Dieu, par la lumiere incorporelle du Soleil s'offre incorporel à noz yeux.

CHAP. 5.

DE toutes ces choses s'ensuit que toute la grace de la face diuine qui se nomme vniuerselle Beauté, non seulement en l'Ange, & en l'Ame est incorporelle, mais aussi en l'aspect des yeux. Non seulement ceste face toute ensemble : mais aussi ses parties nous aimons esmeus d'admiration. D'où naist l'amour particulier, il y a particuliere beauté. Ainsi nous mettons affection en quelque homme, comme membre de l'ordre mōdain, mesmement quand en iceluy reluist manifestement l'estincelle de l'ornement diuin. Ceste affection depend de deux causes, tant parce que l'image de la face paternelle nous plaist :

que mesmes pource que l'espece & la figure de l'homme proprement & cointement composee s'appropri& agence moult aptement avecque le feu ou raison de la generation humaine, laquelle nostre ame a prinse de l'Autheur de tout, & la retient en foy. C'est pourquoy l'image de l'homme exterieure prinse par les sens, passant en l'ame, s'elle discorde de la figure de l'homme, laquelle l'ame de son origine possede, soudain elle se desplaist: & comme laide & deforme engendre haine. Si elle s'y concorde, elle plaist en effect, & comme belle s'aime. Pource il aduient qu'aucuns rencontrez de nous, soudain nous plaisent ou nous desplaisent; encores que nous ne scachions point la cause de tel effect. Parce que l'ame empeschee au ministere du corps, ne regarde point les formes qui par nature

font dedans elle. Mais par la naturelle & cachee disconuenance ou conuenance, s'ensuit que la forme de la chose exterieure avec s^{on} image poussant la forme de la chose mesme qui est depeinte en l'ame, est dissonante ou bien consonante: & de ceste offense cachee ou bien allechemēt, l'ame estāt esmeuë hait ou aime la chose susdite. Ce ray diuin duquel nous auōs parlé cy dessus, infond en l'Ange & en l'Ame la vraye figure de l'hōme qui se doibt engendrer entiere: mais la composition de l'homme en la matiere du Monde, laquelle est fort eslongnee de l'artifice diuin, degenerate de ceste sienne figure entiere. En la matiere mieux disposee elle resulte plus semblable, en l'autre moins. Celle qui resulte plus semblable comme elle s'approprie avecques la force de Dieu, & avec l'i-

dee de l'Ange : ainsi encor elle s'approprie à la raison & seau qui est en l'ame: l'ame approuue ceste cōuenance de s'approprier, & en ceste conuenance consiste la beauté : & en l'approbation consiste l'affection d'amour. Et par-ce que l'idee & la raison ou vrayement le seau sont estranges de la matiere du corps: pourtant la composition de l'homme se iuge semblable à iceux : non par la matiere, ou par la quantité, mais par quelque autre partie incorporelle. Et selon qu'elle est semblable : elle conuient avec iceux, & selon qu'elle y conuient elle est belle. Et pourtant le Corps & la Beauté sont diuers. Si quelqu'un demande en quelle maniere la forme du corps peult estre semblable à la forme & raison de l'ame, & de l'Ange : Je prie tel personnage qu'il considere l'edifice de l'Archite-

Belle comparaison.

cte. Du commencement l'Architecte conçoit en son ame la raison, & comme l'idée de l'edifice, apres il fabrique la maison (autant qu'il peult) telle qu'il la disposee en sa péece. Qui denira la maison estre corps? Et icelle estre fort semblable à l'incorporelle idee de l'artisan, à la semblance de laquelle elle a esté faite? Certainement elle se doibt iuger semblable plustost par vn certain ordre corporel, que par la matiere. Efforce toy vn peu d'en tirer la matiere si tu peux. Tu l'en peux tirer avecques la péece. Or sus tire à l'edifice la matiere, & & laisse l'ordre suspendu, il ne te restera du corps materiel aucune chose: ainçois sera tout vn l'ordre qui vient de l'artisan, & l'ordre qui en l'artisan demeure: Dea! fay cela mesme au corps de quelque homme que tu voudras, & ainsi tu trouueras
la for-

la forme d'iceluy qui s'approprie avecques le seau de l'ame, estre simple & sans matiere.

COMBIEN DE PARTIES SONT
requisēs à faire la chose belle: & que la
beauté est don spirituel.

C H A P. 6.

FINALEMENT quelle chose est la Beauté du corps? Certainement c'est vn certain acte, vigueur, & grace qui resplēdit au corps par l'influs de son idee. Ceste splendeur ne descend point en la matiere, si premierement elle n'est fort cointement preparee.

Or la preparatiō du corps viuant s'accomplit en trois choses, en ordre, en mode, & en espee. L'ordre signifie les distances des parties: la mode signifie la quantité: l'espee signifie les lineamens & couleurs. Par-ce qu'en

*Preparation
du corps con-
siste en trois
choses.*

L

premier lieu il est ben chascuns des mēbres du corps ayent l'assiette naturelle, c'est à dire que, les oreilles, les yeux, le nais, & les autres membres soient en leurs lieux propres. Et que les deux yeux soient également prochains du nais : & que les deux oreilles soient également distantes des yeux. Or ceste egallité de distances qui appartient à l'ordre ne suffit pas encores, si la mode des parties n'y est aioustee. Laquelle attribue à chaque membre sa deuë grandeur ayant egard à la proportion de tout le corps. Qui est que la longueur de trois nais accōplissent l'entiere longueur du visage: & encores les deux demy-cercles des oreilles ensemble conioints facent le cercle de la bouche ouuerte: ce que facent aussi les sourcils, s'ils se conioignent ensemble: la longueur du nais egalle

*Symmetrie et
commensura-
tion du corps
humain.*

la longueur de la leure, & semblablement de l'oreille : & les deux ronds des yeux egallent l'ouuerture de la bouche. Huiët fois la mesure de la teste face la lógueur de tout le corps. Pareillement les bras estendus des deux costez, & les iambes estendues facent la hauteur du corps. Outre ce-cy nous estimons que l'espece est necessaire, à ce que les traits artificiels des lignes, & les crespes, & la splendeur des yeux donnent ornement à l'ordre, & à la mode des parties. Ces trois choses bien qu'elles soient en la matiere, neantmoins elles ne peuuët estre aucune partie du corps. L'ordre des membres n'est aucun membre: par-ce que l'ordre est en tous les membres, & nul membre ne se re-trouue en tous les membres. Adiou-stez-y que l'ordre n'est autre chose que la conuenante distance des par-

L ij

tics. Or la distance est ou le rien, ou le vuide, ou vn trait de lignes. Mais qui dira les lignes estre corps ? Comme ainsi soit qu'elles n'ayent longueur ny profondeur, qui sont au corps necessaires. Outre cecy, la mode n'est point quãtité, mais est terme de quãtité. Les termes sont sur-face, lignes, & points. Lesquelles choses n'ayans point de profondeur ne se doiuent pas nommer corps. Plaçons encores l'especenõ en la matiere, ains en la plaisante cõcorde des lumieres, ombres, & lignes. Par ceste raison se demonstre la Beauté estre tant elongnee de la matiere corporelle, qu'elle ne se communique à icelle matiere : si elle n'est disposee avecques ces trois preparations incorporelles, lesquelles nous auons recitees. Le fondement de ces trois preparations est la complexiõ temperee des quatre Eleméts :

de mode que nostre corps est fort semblable au Ciel. Duquel la substance est temperee, & ne se rebelle point contre la forme de l'ame pour le deglement d'aucune humeur. Ainsi la celeste splendeur apparoitra facilement au corps semblable au Ciel. Et ceste parfaite forme de l'homme, que possede l'ame, resultera plus propre en la matiere pacifique & obeissante. Presque en la meisme sorte les voix se disposēt à receuoir leur beauté. Leur ordre est de mōter de la voix graue à l'huitiesme, & descendre de l'huitiesme à la graue. La mode est de discourir deuēmēt par les tierces, *Des voix de la Musique.* quartes, quintes, & sixiesmes voix, les tons, & demy-tons. L'espece est la resonance de la voix claire. Par ces trois choses, comme par trois Elements les corps de plusieurs membres composez, comme sont arbres,

& animaux, & encores l'assemblement & meſſange de pluſieurs voix, ſe diſpoſent à recevoir la beauté: & les corps plus ſimples, comme ſont les quatre Elements, les Pierres, & les Metaulx. Et les ſimples voix ſe preparēt à icelle beauté ſuffiſammēt par vne certaine ſecondité temperee & clarté de leur nature. Mais l'ame luy eſt de ſa nature bien accommodée. Meſmement en ce qu'elle eſt eſprit, & comme miroir fort prochain à Dieu. Auquel, comme nous diſiōs cy deſſus, reluift l'image de la face divine. Donques comme il n'eſt point de beſoin d'adiouſter rien à l'or pour le faire paroître beau, mais ſuffiſt d'en ſeparer les parties de la terre, ſil eſt d'icelles offuſqué: Ainſi l'ame n'a beſoin qu'on luy adiouſte aucune choſe pour faire qu'elle apparoiſſe belle, mais eſt beſoing de depoſer la

cure & sollicitude du corps tant ennuyeuse, & la perturbation de la cōnoissance & de la crainte, & soudain la naturelle beauté de l'Ame se montrera. Mais afin que nostre discours n'outrepasse de beaucoup le but proposé, nous cōclurons bréuement par les choses susdites, la Beauté estre vne certaine grace vigoureuse & spirituelle. Laquelle par le ray diuin premieremēt est infusée es Anges, puis es ames des hōmes, & par apres es figures & voix corporelles. Et ceste grace par le moyen de la raison, de la veüe, & de l'ouïe meut & delecte nostre ame : & en la delectation la rait, & au rauissement d'ardente amour l'enflamme.

L iiij



APRES Agathon le Poëte,
 selon l'usage des anciens
 Poëtes, vest ce Dieu A-
 mour d'image humaine: il
 le depeint à la semblâce d'un bel hō-
 me & bien-formé: Et dit l'Amour e-
 stre, LEVNE, TENDRE, PLOYA-
 BLE OV BIEN AGILE, PRO-
 PREMENT COMPOSÉ ET NET
 Ces parties icy recitees sont plustost
 preparations à la Beauté, que la Beau-
 té mesme. Par ce que de ces cinq par-
 ties les trois premieres signifient la
 complexion temperee, laquelle est le
 premier fondement: les autres desi-
 gnent la mode, & l'espece. Les Filo-
 sophes naturels ont demonstté l'in-
 dice de la complexiō temperee estre
 la delicate & ferme egalité de la ten-
 dre chair: car où le chauld surmonte


*Marques de
 la complexiō
 temperee du
 corps.*

de beaucoup, le corps est sec & velu : où abõde le froid, il est dur: où la siccité, il est aspre : où l'humidité, il est labile, inegal, & tors. Doncq l'egalle & ferme tédresse du corps demõstre que la dispositiõ d'iceluy es quatre humeurs est temperée. Pour ceste occasion Agathon appelle l'AMOURMOL, DELICAT ET TENDRE. Mais pourquoy l'appelle-il IEVNE? parce que non seulement par benefice de la nature: mais aussi de l'age on possède la sus-dicte temperance. D'autant que par la longueur du temps sont dissoutes les parties subtiles du corps, dont restēt les parties plus grosses: parce que le Feu & l'Air s'exhalant demeure la sur-abondance de l'Eau & de la Terre. Et pourquoy le nomme il AGILE ET PLOYABLE? A celle fin q̃ vous entendiez qu'il est apte, idoy-

ne, & prompt à tous mouuemens . Or ne pensez pas quand il l'appelle mol, que par cela il vueille entédre la mollesse feminine inepte & paresseuse: car icelle est diuerse de la complexiõ temperée. Apres il adioust, **COINTEMENT COMPOSÉ**. C'est à dire, d'ordre & de mode des parties tres-honnestemēt figuré. Il y adioust encor, **ET NET**, c'est à dire reluisant d'une douce & plaisante espece de couleurs. Ces preparations estans premises, Agathon ne decouure point ce qui d'icy s'ensuit. Mais à nous il appartient d'entédre que depuis ces preparations vient celle grace & bien-seance qui est Beauté. Et s'exposent ces cinq parties en la figure de l'homme, en la sorte que nous auons recitee. Mais en la puissance d'Amour elles se doiuent autrement entendre, parce qu'elles demonstrent

sa force & qualité. L'Amour est de-
 peint I E V N E: parce que commune-
 ment les ieunes deuiennent amou-
 reux, & les enamourez appetent l'a-
 ge de la ieunesse. M O L, parce que les
 esprits & cueurs debõnaires sõt plus
 facilement épris de l'Amour: & ceux
 qui en sont épris, bien qu'au parauãt
 ils fussent fiers & haultains, deuien-
 nent neantmoins humbles & debõ-
 naires. A G I L E E T P L O Y A B L E:
 parce qu'il viët en cachette, & en ca-
 chette se part. A P T E E T C O M -
 P O S É: parce qu'il desire choses bel-
 les & bien ordonnees, & fuit les cõ-
 traies. N E T, c'est à dire, splendide,
 parce qu'en l'age florie & luisante il
 inspire le cueur de l'homme, & desi-
 re choses florissantes. Et d'autât que
 au texte Agathon traicte ces choses
 copieusement, il nous suffist de les a-
 uoir breuement touchees.

CHAP. 8.

 R les choses qu'Agathon traite des quatre vertus sont mises pour signifier la bonté d'amour: & premierement il l'appelle IUSTE: parce que où il y a entier & vray Amour, là est mutuelle & reciproque bienueillance: laquelle ne permet point qu'on se face iniure de faits, ou vileine de paroles. Et est si grande la force de ceste charité, qu'elle seule peut conseruer la generation humaine en paix tranquille. Ce que ne peut faire la prudence, la magnanimité, la force des armes, ou des loix, ou de l'eloquence, si la bien-vueillance ne luy aide. Il l'appelle depuis TEMPERÉ: parce qu'il domte les cōuoitises deshonestes. Et c'est que l'amour cher-

chant la Beauté laquelle consiste en vn certain ordre & temperance, il a en hayne les viles & immoderees concupiscences, & fuit tousiours les gestes qui ne sont point honnestes. Ce que Iean Caualcant a traité assez du commencement. D'auantage où c'est que l'Amour regne, toutes les autres conuoitises sont meprisees. Il y adioust qu'il est T R È S-F O R T, parce qu'il n'y a chose quelconque plus forte que la hardiesse, & nul ne combat aueques plus grãde hardiesse que fait l'Amant pour l'Aymé.

AVX AVTRES DIEUX. C'est à dire, aux autres Planetes. Mais est superieur de force, parce qu'il faict les hommes plus forts. Côme ainsi soit que quand Mars est posé és angles, ou en la seconde, ou bien en l'huitieme maison des Genitures, il menace de cas malheureux les enfans nez en

tel horoscope. Venus luy venāt sou-
 uentesfois coniointe ou opposee, ou
 le receuant, ou l'œilladant d'un Sex-
 til, ou Trine aspect, tue (pour dire
 ainsi) & amolit la malignité d'iceluy.
 Mars quand il obtient la seigneurie
 en la natiuité de l'homme, il donne
 grandeur de courage, & courroux.
 Et si Venus s'y conioint de fort pres,
 bien qu'elle n'empesche point la ma-
 gnanimité de Mars concedee, neant-
 moins elle bride & retient le vice du
 courroux. En quoy il semble que rē-
 dant Mars plus clement elle le dom-
 te. Mais **MARS NE DOMTE IA-**
MAIS VENUS, parcé que si Venus
 obtient la seigneurie de la natiuité
 de l'hóme elle octroye affection d'a-
 mour. Et si Mars s'y ioint de bié pres
 avecques sa chaleur il rēd l'impetuo-
 sité de Venus plus ardēte, de sorte q̃
 si quelcun naissant Mars se trouue en

la maison de Venus, comme est la Balāce & le Thoreau, celuy qui naist sera pour la presence de Mars beaucoup soumis aux flammes d'Amour.

MARS ENCOR SVIT VENVS:
 VENVS NE SVIT POINT MARS,


parce que la hardiesse suit l'Amour, & l'Amour ne suit point la hardiesse: d'autant que les hommes ne s'enamourent pas proprement pour estre hardis: mais souuēt pour estre ferus d'amour deuiennent tres-hardis à se commettre à tout peril pour la chose aymee. Finalement le signe tres-manifeste de la singuliere force d'Amour est cestuy, q̃ toutes choses luy obeissent, & à nulle il n'obeist: parce que les habitateurs du Ciel aiment, & aiment les animaux, & aiment tous les corps. Les hommes riches & les puissants Roys soumettent le col à l'empire d'Amour. Mais l'Amour

ne se soumet à nul de ceux-cy . Par-
 ce que les dōs des riches n'acquierēt
 point l'amour: les menaces & violē-
 ces des Puissans ne nous peuuent cō-
 treindre à aymer , où faire que nous
 nous departions d'amour . L'amour
 est libre & naist de gré en la libre vo-
 lonté, laquelle Dieu mesme ne con-
 treindra point: par-ce que du com-
 mencement il ordonna que la vo-
 lonté deust estre libre . Si que l'A-
 mour faict force à chascun, & ne
 reçoit violence d'aucun . Et est si
 grande sa liberté, que les autres af-
 fections, arts, & operations de l'ame
 desirent le plus souuent prix diuers
 d'elles mesmes . Mais l'amour de foy
 mesme est cōtent, comme si luy seul
 estoit son prix & loyer . Comme s'il
 n'y auoit point autre prix outre l'A-
 mour , qui de l'Amour soit digne
 prix: parce que celuy qui ayme , spe-
 cialement

cialement il ayme l'Amour: d'autant que sur tout il recherche que l'aymé l'ayme. IL EST AVSSI TRES-SAGE . Par quelle raison Amour est createur & conseruateur de tout, & maistre & seigneur de tous les arts, il a esté assez amplement traité en l'Oraison d'Erisimaque: parce que en ces choses la sapience d'Amour se demonstre . Par la disputation supérieure est conclu que pour ceste cause l'Amour est tres-heureux, pour ce qu'il est tresbeau & tresbon. Qu'il soit tresbeau, il apparoit parce qu'il se delecte de choses belles, comme à luy semblables. Et qu'il soit tresbon, il se void en ce qu'il fait les amants tresbons. Or est il necessaire que celui soit tresbon, lequel faict tresbon autrui.

M

CHAP. 9.

 V E c'est qu'Amour, il a esté déclaré en nostre discours, & quel il est, il est apparu cy dessus par les paroles d'Agathon. Et quels dons il cōcede aux hommes facilement il se manifeste par les choses predites. L'un Amour est simple, l'autre est reciproque. Le simple fait tout homme qu'il esprend, prudent à preuoir, agu à disputer, abondant à raisonner, magnanime aux choses qu'il fault executer, gaillard aux choses ioyeuses, prompt és jeux, & tres-fort aux choses graues. L'Amour reciproque ostât les perils, apporte seureté: ostât la dissension, engendre la concorde: & chassant la misere, introduit la felicité. Où il y a charité reciproque, il

n'y a point d'embusches ny de trahisons: mais les choses y sont communes: & en sont bannis les discords, les larcins, les homicides, & les guerres. Agathon declare en ceste Oraison telle tranquillité naistre de l'amour reciproque non seulement és animaux: mais aussi és Cieux, & és Elements. Ce qui est encores cy dessus amplement demonstré en l'Oraison d'Erisimaque. En la fin de l'Oraison presente il est dit, que l'Amour aueques sa chaleur adoulcist les pensees des Dieux & des hommes. Ce qu'entendra quiconque se recordera que cy dessus il est demonstré l'Amour estre en toutes choses, & à toutes se repandre.

*QUE L'AMOUR EST PLUS AN-
tique & plus ieune que les autres Dieux.*

C H A P.

IO

M ij


MA I s auât que ie face fin,
 ô tres-vertueux amys, ie
 resoudray trois questiõs
 qui naissent en la dispute
 d'Agathon. Premièrement on de-
 mande pour quelle occasion Fedre
 dit qu'Amour est plus antique que
 Saturne & Iuppiter: & Agathon dit
 qu'il est plus ieune. Secondemêt que
 signifie chez Platon le regne de la
 necessité, & l'empire d'Amour. Tier-
 cement qui ont esté les Dieux, &
 quels arts ils ont trouuez durant le
 regne d'Amour. Dieu pere de tout
 par amour de prouigner sa semence
 & par benignité de pourvoir, a en-
 gendré les Pensées, les ministres, les-
 quelles meuuent les Planetes de Sa-
 turne, de Iuppiter, & des autres. Ces
 Pensées ou intelligéces soudain que
 de Dieu elles sont nees recognois-
 sant leur Pere, l'aymêt. Cest Amour

dont les intelligences sont engendrees, nous disons qu'il est plus antique qu'elles. Et l'amour duquel les intelligences creees aiment leur Createur, nous disons qu'il est plus ieune que les intelligences. En outre la Pensée Angelique ne reçoit point du Pere les Idees de la Planete de Saturne, & des autres, si premierement elle ne se retourne vers la face de Dieu par naturel Amour. Puis la mesme intelligence ayant receu les Idees, ayme le don de Dieu avecques plus grand ardeur. Ainsi donques la delectatiō de l'Ange enuers Dieu, est en vne sorte plus antique que les Idees qui se nomment Dieux, & en vne autre sorte est plus ieune. Si que l'Amour est le commencement & la fin: & est le premier & le dernier des Dieux.

M iij.

*QUE L'AMOUR REGNE DE-
vant la necessité.*

CHAP. II.

 R afin que nous resoluiõs la seconde question, il dit que l'Amour regne deuãt la necessité: parce que l'Amour diuin a donné origine à toutes choses de luy nees. En laquelle origine ne se met aucune violence de necessité. Parce que n'ayant aucune chose au dessus de soy, il opere chaque chose, non contreint, mais de libre & franche volonté. L'intelligence Angelique qui le suit, germe necessairemẽt par la semẽce d'Amour: & ainsi par Amour il produit, & par necessité elle procede. Icy commence la seigneurie d'Amour: & icy la seigneurie de la necessité. Ceste intelligence biẽ que naissant de la sou-

ueraine Bonté de Dieu elle soit bonne: neantmoins parce qu'elle procede hors de Dieu, necessairement elle degenerẽ de l'infinie perfection du Pere: parce que l'effect ne reçoit iamais toute la bonté de sa cause. En ceste necessaire emanation, & degenerement d'affection consiste l'empire de la necessité. Mais l'intelligence soudain qu'elle est née (comme nous auons dit) elle ayme son auteur: & en cest acte resourd le regne d'Amour, d'autant que par Amour elle s'esleue enuers Dieu: & Dieu par amour illumine celle qui s'est deuers Dieu retournée. Icy de rechef entre comme par sous main la puissance de la necessité. Comme ainsi soit que la lumiere qui descend de Dieu, n'est pas receuë par l'intelligence en si grande clarté, comme elle est de Dieu donnée. D'autant que

M iiii

l'intelligēce de sa nature est comme tenebreuse , & ne reçoit sinon selon sa capacité naturelle . Et pourtāt par la violēce de la nature receuante ceste lumiere deuient plus obscure . A ceste necessité succede de nouveau la principauté d'Amour: d'autāt que icelle intelligence embrasée par ceste premiere splendeur de Dieu , se retourne en luy ardemment. Et estāt inuitee de ceste estincelle de lumiere, elle en desire toute la possession. C'est pourquoy Dieu par sa benignité & prouidēce, outre ceste premiere lumiere naturelle, donne encor la lumiere diuine . Et ainsi les puissances de l'Amour & de la necessité s'entresuiuent mutuellement l'une l'autre, Laquelle entresuite és choses diuines s'entend selon l'ordre de nature: & és choses naturelles selon l'interualle du temps : de sorte que l'A-

mour est le premier & le dernier de
 tous. Et comme nous auons dit de
 l'Ange, ainsi deuons nous entendre
 de l'Ame, & des autres œuures de
 Dieu, quât à ces deux Empires. Par-
 quoy si nous parlons absolument,
 l'empire d'Amour est plus antique
 que celuy de la necessité: parce qu'i-
 celuy commence en Dieu, & cestuy
 és choses creees. Mais si nous parliõs
 des choses creees, la puissance de la
 necessité est premiere que le regne
 d'Amour. Comme ainsi soit que les
 choses premierement procedent par
 necessité, & en procedant degenerēt
 auant qu'elles se retournent par A-
 mour enuers Dieu. Orfee a chanté
 ces deux Empires en deux hymnes:
 l'Empire de la necessité en l'Hymne
 de la nuit,

*La necessité forte
 Sur tout son regne porte.*

Il a chanté le regne d'Amour en
l'Hymne de Venus en ceste maniere, •


Tu commandes tout seul aux trois Parques nō tēdres.

Et toute chose seul tu produis & engendres.

Diuinemēt le diuin Orfee met deux
Regnes : & faiēt comparaiſon entre
iceux. Et prefere l'Amour à la neceſ-
ſité, quand il dit qu'il commāde aux
trois Parques ou Fees, eſquelles con-
ſiſte la neceſſité.

EN QUELLE MANIERE AV RE-
gne de la neceſſité Saturne chaſtra Celim,
& Iuppiter lia Saturne.

CHAP. 12.

 A I s en quelle maniere
pendant que la neceſſité
obtenoit la ſeigneurie, les
Dieux ſuyuants ont eſté
dicts d'Agathō chaſtrer & lier leurs
Peres, nous l'entendrons facilement
par les choſes ſuſdites. Il ne fault pas

estimer que l'intelligence de l'Ange diuise en soy mesme Dieu. Mais bien en icelle se diuise le don qui luy est donné de Dieu. Peu auparauāt nous auōs mōstré que les dōs de Dieu par necessité defaillēt de leur souueraine perfectiō en l'esprit qui les reçoit. De là vient q̄ ceste fecondité de nature qui est en Dieu entiere, mais en l'Ange est diminuee, à bon droit est dire estre chastree . Et cela se dit auenir pendant que regne la necessité, d'autant que cela n'auient pas par volōté de qui donne, ou de qui reçoit. Mais bien par ceste necessité par laquelle l'effect ne se peut egaller à la cause . Et ainsi Saturne, c'est à dire l'Ange semble en chastrer Celius, c'est à dire le souuerain Dieu. Et encores Iuppiter, c'est à dire l'Ame du monde, semble lier Saturne : c'est à dire la puissance de l'Ange receuë re-

streint en soy par deffault de sa nature, & la reduit à plus estroits confins: parce que la puissance de Saturne est plus ample que celle de Iuppiter. Si que la puissance qui pour son amplitude semble en Saturne libre & fraîche, en Iuppiter pour l'estroite estendue de sa nature elle se dit estre liee. Et de cecy iusques à present suffise ce que nous auons discouru. Venons à la tierce question,

*QVELS DIEVS EST QVELS ARTS
ils donnent aux hommes.*

CHAP. 13.

Douze Dieux entre les Antiques à l'imitation de la cōbination en 12. du nō diuin.



GATHON estime que par Amour les arts ont esté donnez des Dieux à la generation humaine. Le regne, de Iuppiter: l'art de tirer sagettes, de deuiuer, & de medeciner d'Apollon:

La fabrique des metauls de Vulcan: l'Industrie de tistre & ourdir, de Minerve: La Musique, des Muses. Il y a douze Deitez sur les douze Signes du Zodiaque, Pallas sur le Mouton: Venus au Thoreau: Apollon aux Gemeaux: Mercure au Cancre: Iuppiter au Lion: Ceres à la Vierge: Vulcan à la Liure: Mars au Scorpiõ: Diane à l'Archer: Vesta au Cheurecorne: Junon au Verseau: Neptune aux Poissons. De ceux-cy tous les arts ont esté concedez à nostre generation: par-ce que tels signes mettent en noz corps de chascun art leurs forces: & ces Deitez les mettēt en l'ame. Ainsi Iuppiter par le moyen du Lion fait l'homme bien propre au gouvernement diuin & humain, c'est à dire, à dispenser dignemēt les choses spirituelles & temporelles. Apollõ par les Gemeaux nous donne l'industrie

de medeciner & tirer de l'arc. Pallas par le Mouton l'art de tistre. Vulcan par la Liure la fabrique des metaulx, ainsi les autres, les autres arts. Et d'autant qu'ils nous donnent leurs dons par benignité de leur prouidence, on dit qu'ils font cela estans meuz d'Amour. En outre par la tref-legere & bien ordonnee conuersion des cieux nous estimons naistre la consonance Musicale. Et par huiët mouuemens des huiët cieux huiët tons:& de tous ensemble se produire vne harmonie. Doncques nous appellons les neuf sons des Cieux les neuf Muses, à cause de la concorde Musicale. Nostre ame du commencement a esté douée de la raison de ceste Musique. Et à bon droiët, attendu que son origine est du Ciel. Dedans luy est nee l'harmonie Celeste, laquelle depuis elle imite & met en œuvre avecques di-

uers chants & instrumets. Or ce don
comme les autres nous a esté conce-
dé par amour de la Prouidence di-
uine. Doncques, ô tref-nobles amis,
aimons ce Dieu Amour, par-ce qu'il
est tref-beau : suyons le, par-ce qu'il
est tref-bon : portons luy reuerence,
parce qu'il est tref-heureux. Afin que
par sa clemence & largesse il nous
concede la possession de sa Beauté,
Bonté & Beatitude.

ORAISON VI.

*INTRODUCTION AV DISCOVRS
d'Amour.*

CHAP. I.

LC Y mist fin à son parler
Charles Marsupin : apres
Thomas Bency diligent
imitateur de Socrate avec
vn cueur allaigre & vne face gaye se

print à commenter les paroles Socratiques, disant ainsi: Nostre Socrate par l'oracle d'Apollon iugé le plus sage de tous les Grecs, auoit accoustumé de dire qu'il faisoit profession de l'art amatoire plus que d'aucune autre: Comme s'il vouloit dire que par la congnoissance de cest art, & Socrate, & quelconque autre deuoit estre iugé tref-sage. Cest art n'apprint il point d'Anaxagore, ny d'Ammon, ny d'Archelas Fisiciens, ny de Prodicus Chius, & Aspasie Rhetoriciens, ny de Conon Musicien, desquels il auoit apprins beaucoup de choses: Mais il disoit le tenir de Diotime deuineresse lors qu'elle estoit touchée de l'esprit diuin. Or selon mon iugement il vouloit monstrier que seulement par inspiration diuine les hommes pouuoient entendre quelle chose c'estoit que la vraye beauté, & quel
estoit

estoit l'amour legitime, & en quelle maniere on deuoit aimer. Tant est grande la puissance & sublimité de la faculté amatoire. Doncque de ces viandes celestes retirez-vous, retirez-vous profanes, qui estâs enuelppez en la fange terrienne, & du tout deuouiez à Bacchus & à Priape abbaïsez en terre l'amour qui est vn don celeste, & vous veautre en la fange ainsi que les pourceaux: Mais vous, ô tres-chastes Conuiez, & tous les autres consacrez à Pallas & à Diane: qui pour la liberté de cueur tres-pur, & de la perpetuelle ioye de la Penſee estes en allegresse & chât de triomfe, ecoutez avec diligēce les diuins myſteres, reuelez de Diotime à Socrate. Mais auant que vous oyez Diotime, il fault ſouldre vne certaine question, laquelle naiſt entre ceux, qui cy deſſus ont traité d'Amour, & ceux

N

qui par cy apres en doiuent traiter :
 Par-ce que les precedentes ont nom-
 mé Amour beau, bon, bien-heureux,
 & Dieu : ce qui ne plaist point à So-
 crate & à Diotime, ainçois ils le met-
 tét au milieu entre le Beau & le Laid,
 le Bon & le Malin, le Bien-heureux
 & le Miserable, Dieu & l'Homme.
 Nous approuuôs l'vne & l'autre sen-
 tence, bien que l'vne pour vne raison
 & l'autre pour vn autre.

*QUE L'AMOUR EST AU MILIEU
 entre la Beauté & son contraire: & qu'il est Dieu
 & Demon.*

CHAP. 2.

LA pierre Calamite met au
 fer vne certaine siëne qua-
 lité par laquelle estant le
 fer fait moult semblable à
 la Calamite, il fincline vers icelle pier-
 re: Ceste telle inclinatio entant qu'el-

le est nee de la Pierre susdite, & qu'elle se retourne vers elle, sans doubte se nomme inclination pierreuse. Mais entant qu'elle est au fer, elle se nomme pareillemēt ferree & empierree : par-ce que telle inclination n'est pas en la pure matiere du fer, ains en la matiere ja formee par la qualite de la Pierre. Et pourtāt elle retient les proprietiez de toutes les deux. Le feu aussi par sa qualite, c'est à dire, par le chauld, embrase le lin : & le lin embrasé & suspendu par la qualite du chauld, s'eleue vers la supernelle region du feu. Ceste eleuation que fait le lin, entant que poussé du feu il se tourne vers le feu, se nōme Ignee, c'est à dire de nature de feu. Mais entant qu'il est au Lin (ie dy au Lin non simple, mais ja enflammé) il se nomme de la nature de chascun, aussi bié au Lin comme au Feu. également de

N ij

Lin & de Feu. La figure de l'homme laquelle souuentesfois par la bonté interieure heureusement concedee de Dieu, est en apparence tres-belle, par les yeux de ceux qui la regardēt, transfond en leur cuer le ray de sa splendeur. Par ceste estincelle l'ame estant tiree comme par vn certain hameçon, se dresse vers l'attrayant. Cest attraiēt, qui est Amour, parce qu'il depend du bon, du beau, & de l'heureux, & qu'il se tourne en iceluy, sans point de doubte no^r le pouuons nommer Beau, Bon, Bien-heureux, & Dieu, selon le iugement d'Agathon & des autres, qui ont parlé cy dessus : & parce qu'en l'ame il est ja embrasé par la presence de ce beau rayon, nous sommes contreins de le nōmer vne certaine affectiō moyenne entre le Beau & non Beau. Parce que l'ame tandis qu'elle ne reçoit l'image d'aucune belle chose, elle ne

l'ayme point encores , comme chose non connue d'elle. Et celuy qui possede l'étiere Beauté, n'est point eguillonné des eguillons d'Amour . Car qui est celuy qui desire cela dont il iouïst ? S'ensuit dōques qu'en ce tēps l'ame s'embrase d'Amour ardente, lors qu'ayant trouué quelque spectable image de chose belle , & d'icelle gousté quelque faueur en son iugement par tel goust est incitee à l'entiere possessiō d'icelle. Comme ainsi soit dōques que l'ame en partie possede icelle chose belle , & en partie en est defectueuse : raisonnablement en partie elle est belle , & en partie non belle . Et en telle maniere nous voulons q̄ par telle meslāge Amour soit vne certaine affection moyenne entre beau & laid, participant de l'un & de l'autre . Et certainement pour ceste raison Diotime , afin que quelquefois nous retournions à elle , ap-

pelle l'Amour Demon . Parce que comme les Demons sont esprits moyens entre les celestes & terriens esprits, ainsi l'Amour tient le milieu entre la Beauté & la priuation d'icelle . Que son esgard soit entre la Belle nature & la non-belle, assez Iean Causalcant l'a déclaré en sa premiere & seconde Oraison.

DES AMES DES SPHERES

& des Demons.

CHAP. 3.

MAIS ie veux que vous cognoissiez en quelle maniere les Demons habitent la region moyenne entre le Ciel & la Terre, par les paroles de Diotime en ce banquet & par celles de Socrate au Filebe & au Fedre, & par celles du voyager Athenien au liure des Loix, & de l'Epinomide,

Platon estime que toute la machine de ce monde, est meuë & gouuernee d'une ame. Parce que le corps du monde est composé de tous les quatre Elemēts, & les parcelles du monde sōt les corps de tous les animaux. Le petit corps de quelcōque animal est parcelle du corps du monde. Et n'est point dit petit corps, composé de l'entier Element du Feu, Air, Eau ou Terre : mais de certaines parties de ces Elements. Doncques d'autant *Preuve de l'ame du monde,* que le tout est plus parfait que la partie, d'autant est plus parfait le corps du monde que le corps de quelconque animal. Certainement ce seroit vne chose mal-conuenable que le corps imparfait eust ame, & le parfait fust sans ame. Qui est l'homme si simple qui die la partie viure, & le tout ne viure point? Doncques tout le corps du monde vit, puis que les

N iij

corps des animaux vivent qui sont parties d'iceluy tout. Il est besoin que l'ame de l'Vniuers soit vnique, ainsi comme est vnique la matiere, & vnique l'edifice. Comme ainsi soit donques selon l'auis de Platon, qu'il y aye douze Sferes du monde, huit Cieux, & quatre Elements: & que ces douze Sferes soyent entre elles separees & diuerses d'especes, de mouuements & de propriété: Il est necessaire qu'elles ayent douze ames diuerses de vertu, & d'especes. Donques l'ame de la premiere matiere sera vnique, & douze seront les Ames des douze Cercles. Qui niera que la Terre, & l'Eau ne vivent, lesquelz donnent vie aux animaux d'eulx engendrez? Que si ces grossieres matieres du monde vivent, & sont pleines de viuants, pour quelle occasion l'air & le feu estans plus excellés, ne doy-

uēt-ils viure ? & auoir par semblable leurs animaulx ? Et ainsi des Cieulx en semblable maniere . Il est bié certain que nous voyons les animaux du ciel, qui sont les Estoilles, & les animaux de la Terre & de l'Eau: mais ceux du Feu & de l'Air ne se voyent pas: d'autant qu'on ne void pas le pur Element du Feu & de l'Air . Mais voicy la difference, qu'il y a en la terre deux generations d'animaux, raisonnables, & brutaulx. Et semblablement en l'Eau . Consideré que l'Eau estant corps plus digne que la Terre, ne doibt pas estre moins abundant d'animaux raisonnables que la Terre. Mais les dix Cercles d'audeffous par leur excellence sont seulement ornez d'animaux raisonnables . L'ame du Monde, c'est à dire de la premiere matiere, & les ames des dou-

ze Sferes, & des Estoilles , parce que elles suyuent souuerainement Dieu, & les diuins Anges , sont par les Platoniques nommez Dieux mōdains. Et les animaux qui sous le Cercle de la Lune habitent la region du Feu Etheré, se nomment Demons : & pareillement ceux de l'Air pur : & ainsi de ceux de l'air nuageux qui est pres de l'Eau. Et les animaux raisonnables qui habitent la terre, sont nommez hommes. Les Dieux sont immortels & impassibles: les hommes sont passibles & mortels: les Demons certainement sont immortels, mais ils sont passibles. Ils n'attribuent pas pourtant aux Demons les passions corporelles: mais bien certaines affections de l'ame, par lesquelles ils ayment les hommes bons, & ont en hayne les meschants. Et s'entremessent amiablement & ardemment à gouuerner

les choses inferieures, & mesmemēt les humaines . Tous ceux-cy entant qu'à cest office & deuoir apparoissent bons . Et encores partie des Platoniques ensemble avecques les Theologiens Chrestiens veulent qu'il y aye quelque nombre de malins Demons, mais icy ne se dispute point pour le present des malins, & les bons qui ont de nous la garde sont d'un nom propre & conuenable nommez par S. Denis Areopagite Anges gouuerneurs du monde inferieur, ce qui ne discorde point de la sentence de Platon. Nous pouons encores selon l'vsage de S. Denis appeller Anges ministres de dieu les esprits que Platon nomme Dieux, & les ames des Sfreres, & des Estoilles . Ce qui n'est point discordant de Platon . Parce qu'il est manifeste en son x. liure des Loix, qu'il n'enferme

pas ces ames es corps des Sferes, ain-
 si que sont enfermees en leurs corps
 les ames des animaux terriens . Mais
 il afferme qu'ils ont esté de Dieu
 douëz d'une si grãde vertu qu'ils peu-
 uent ensemble & ioüir de Dieu , &
 sans aucun trauail ou ennuy, selon la
 volôté de leur pere regir & mouuoir
 les cercles du monde : & les mouuât
 facilement gouverner les choses in-
 ferieures. Si qu'entre Platon & saint
 Denis y a difference de paroles plu-
 stost que de sentence.

*DES SEPT DONS QVI DESCEN-
 dent de Dieu aux hommes par le moyen des
 Ministres de Dieu.*

CHAP. 4.

DES idees de toutes choses
 sont en la Pensée diuine, &
 à icelles seruent les Dieux
 mondains : & aux dons des Dieux.

seruent les Demons. Par-cè que du
 supreme au plus bas degré de la na-
 ture, toutes choses passent par moyës
 conuenables, en telle sorte que les i-
 dees qui sont conceuës en la Pensée
 diuine, communiquēt aux hommes
 leurs dons par le moyen des Dieux
 & des Demōs. Et sont ces dons prin-
 cipalement sept en nombre : Subtili-
 té de contempler, Puissance de gou-
 uerner, animosité, Clarté de sens, Ar-
 deur d'amour, Pointe ague d'enten-
 dement pour interpreter, & fecondi-
 té d'engendrer. Dieu contient en soy
 principalement la force de ces dons :
 apres il concede ceste puissance aux
 sept Dieux qui meuuent les sept Pla-
 nettes : lesquels sont par nous nom-
 mez les sept Anges qui tournent à
 l'entour du throne de Dieu: de mode
 que chascuns reçoieuēt d'vn don plus
 que d'vn autre selon la propriété de

leur nature. Et ces Dieux distribuent les dons aux ordres des Demons à eux soumis selon la mesme proportion. Certainement Dieu infond ces dons aux ames dés le cōmencement quand de luy elles naissent : & les ames descendent és corps du Cercle Laité par le Cancre , & se contournent * en vn voile celeste & luissant , auquel estans enuelopees elles s'enfermēt dans les corps terriens. Par-ce que l'ordre naturel requiert q̄ l'ame trespure ne se conjoigne à ce corps impur , sinon par le moyen d'un pur voile , lequel estāt moins pur que l'ame , & plus pur que ce corps grossier est estimé des Platoniques estre vn fort commode accouplement de l'ame avec le corps terrien. Dōt auient que les ames des Planettes à noz ames , & leurs corps à noz corps conferment & fortifient ces sept dons ,

* Il entend
le corps *Æ-*
there, que les
secrets *As-*
diseurs de
Moyse ap-
pellent *Gufa*
kadiffa c'est
le corps saint.

qui du commencement nous ont esté donnez de Dieu. Au mesme office & deuoir sont attentiues & embesongnees autre-tant de natures de Demons , qui se tiennent au milieu entre les celestes & les hommes. Saturne fortifie le don de la contemplation par le moyen des Demons Saturnins. Iuppiter la puissance du gouvernement & de l'empire par le ministère de ses Demons Iouiaux . Et semblablement Mars par les Martiaux fauorise la grandeur de courage . Le Soleil à l'ayde des Demons Solaires illustre la clarté des sens & des cōceptions, dont s'ensuit la puissance de deuiner. Venus par les Veneriés Demons incite à l'Amour. Mercure par les Mercuriaux dresse l'esprit à interpreter & prononcer . Finalement la Lune par le moyen de ses Lunaires Demons augmente l'office de la ge-


neration. Et bien qu'à tous les hommes ils concedēt faculté de ces choses, si est-ce qu'ils les conferent plus speciallement à ceux, en la conception & natiuité desquels selon la disposition du Ciel ils ont plus de seigneurie. Lesquelles choses combien qu'en verité venans de disposition diuine elles soyent honnestes, neantmoins elles peuuēt quelquefois sembler deshonestes, quand nous n'en vsons pas droitement. Ce qui est manifeste en l'vsance du gouuernemēt, grandeur de courage, Amour, & generatiō. Dōques l'instinct d'Amour (pour abreger) est concedé du souverain Dieu, & de Venus qui se nomme Deesse, & de ses Veneriens Demons. Et parce qu'il descēd de Dieu, il se peult nommer Dieu ou Diuin: & d'autāt qu'il est confermé des Demons, il se peult appeller Demonial.

Pour

Pour laquelle cause, raisonnablemēt
il est nommé par Agathon Dieu, &
par Diotime Demon, ie dy, Demon
Venerien.

*DES ORDRES DES DEMONS VE-
neriens, & en quelle maniere ils
dardent l'Amour.*

CHAP. 5.

 N dit que le Demon Ve-
nerien est de trois sortes.
Les Platoniques mettent
le premier en la Venus
Celeste, c'est à dire en l'intelligence
de la Pensée Angelique. Le second
en la Venus Vulgaire, qui signifie
celle puissance d'engendrer, qui est
en l'ame du mode. Lesquels se nom-
mēt deux Demons: parce qu'ils sont
au milieu entre la beauté & priuatiō
d'icelle, comme nous auons touché



cy dessus, & le demonstrerons encor plus clairement par cy apres. Le tiers Amour est l'ordre des Demons, qui accompagne la Planette de Venus. Cestuy cy encor se diuise en trois ordres : Aucuns sont assignez à l'element du Feu, aucuns autres à l'element de l'Air tres pur, aucuns à l'Air plus grossier & nuageux : & tous se nōment Heroës, qui signifie Amoureux, lequel vocable Heroës vient d'un mot Grec, qui est *Ἔρως*, Eros, qui signifie Amour. Les premiers Demons dardent leurs fleches és hommes, dans lesquels domine la chole-re, qui est vne humeur embrasée. Les seconds sur ceux esquels domine le sang, qui est humeur aëree. Les tiers en ceux esquels domine le flegme, & la melancholie, qui sont humeurs aqueuses & terrestres. Et combien que tous les hommes soyent ferus

*Le nom de
Heroës se
peut deduire
de l'Hebreu
Horin, cōme
ils disent
Bene Horin
les fils des
Nobles, les
Heroïques,
ou Heroins.*

des sagettes de Cupidon, neãtmoins quatre gères d'hommes en sont plus blesez que les autres: Car Platon demontre au Fedre que celles ames sont fort dardees des sagettes d'Amour, lesquelles suyuent Iuppiter, Febus, Mars, ou Iunon: & icy Iunon signifie Venus. Et elles estans enclignes à l'Amour dès le commencement de leur generation, il dit qu'elles ayment souuerainemēt les hommes qui sont nez sous les Estoilles mēsmes. De là vient que les Iouiaux aux Iouiaux, les Martiaux aux Martiaux, & ainsi aucuns autres à d'autres portēt vne affection tres-grāde:

DE LA MANIERE DE
s'enamourer.

CHAP. 6.

O ij



E que ie diray en l'exemple d'un, entendez-le des autres. Chascune ame qui sous la feigneurie de Iuppiter descend au corps terrien conçoit en descendant vne certaine figure de fabriquer vn homme conuenant à l'estoille de Iuppiter : laquelle figure elle engraue fort proprement en son corps Etheré, qui est tres-bien agencé & accommodé à la recevoir. Et si pareillement elle trouue en terre vne semence temperee, en icelle aussi elle depeint la tierce figure fort semblable à la secóde & à la premiere. S'elle trouue le contraire, elle ne fera pas semblable. Il auient souuent que deux ames seront descendues, Iuppiter regnant, combien qu'en diuers temps, & l'une d'icelles estant echueë en terre à semence accommodée aura son corps parfaitement figu

ré selon les Idees de la premiere.

Mais l'autre ayant trouué matiere inepte , aura bien encomencé le mesme ouurage , mais ne l'aura pas accomply avecques si grande similitude à l'exemple de soy mesme. Ce corps là est plus beau que cestuy-cy. Mais tous les deux par vne certaine ressemblance de nature se plaisent mutuellement. Il est vray que celuy plaist d'auantage qui est entr'eux iugé le plus beau. Dont il auient que chacun aime principalement , non quiconque est tres-beau , mais aime les siens , ie dy ceux qui ont eu natiuité semblable , encores qu'ils ne fussent pas si beaux que plusieurs autres. Et pourtant ainsi cōme nous auons dit , ceux qui sont nez sous vne mesme estoille sont disposés en telle maniere : que l'image du plus-beau d'entr'eux entrant par les yeux en l'ame de cest

O iij

autre sy conforme entieremēt aue-
 ques vne certaine image formee dès
 le commencement de la generation
 tāt au voile celeste de l'ame, comme
 au sein de l'ame. L'ame de cestuy ain-
 si frappee, recognoist comme chose
 sienne l'image de celuy qu'elle r'en-
 contre : laquelle est presque entiere-
 ment telle qu'elle la contient en soy-
 mesme dès le commencement, &
 qu'elle auoit ja voulu l'engrauer
 en son corps, mais elle n'auoit peu.
 Laquelle soudain elle fiche en son i-
 mage interieure. Et si quelque partie
 luy manque & default, reformant el-
 le la rend meilleure à la parfaite for-
 me du corps Iouial. Et depuis ayme
 cest image ainsi reformee, cōme son
 ouurage propre: delà vient que les a-
 māt̃s sont tant engānez & trompez,
 qu'ils iugēt la personne aymee estre
 plus belle qu'elle n'est. Par-ce qu'à-

trait de temps ils ne voyent point la chose aymee en la propre image perceuë par les sens, mais ils la voyēt en l'image ja formee de leur ame à la semblance de leur Idee. Ils desirēt aussi continuellement veoir ce corps duquel ils ont prinse telle image. Car bien que l'ame (encor qu'elle soit priuee de la presence du corps) en soy neantmoins conserue l'image d'vn tel : & bien que quant à elle, elle luy soit à suffisance : toutes-fois les esprits & les yeux qui sont instruments de l'ame, ne conseruēt pas telle image. Sans doubte il y a trois choses en nous, Ame, Esprit, & Corps. L'ame & le corps sont de nature moult diuerse, & se conioignēt ensemble par le moyen de l'esprit. Lequel est vne certaine vapeur tres-subtile & luisāte engédree par la chaleur du cuer de la plus subtile par-

O iij

tie du sang. Et de là estât repãdue par
 tous les mēbres elle préd la vertu de
 l'ame, & la cōmunique au corps. Elle
 perçoit aussi par les instruments des
 sens les images des corps de dehors,
 lesquelles images ne se peuuēt ficher
 en l'ame: parce que la substāce incor-
 poree, qui est plus excellente que les
 corps, ne peut estre formee d'iceux
 par la reception des images. Mais
 l'ame estât presente à l'esprit en tou-
 te partie, void legeremēt les images
 des corps reluisants en l'esprit ainsi
 qu'en vn miroir, & par icelles iuge
 des corps. Et telle cognoissance est
 nommee Sens par les Platoniques.
 Et pendant qu'elle y regarde, par sa
 vertu elle cōçoit en soy images sem-
 blables à icelles, & encor plus pures.
 Et telle conception se nomme ima-
 gination & fantasie. La memoire cō-
 serue les images conceües en ce lieu,

Et pourtant l'œil de l'entendement est souuēt incité à regarder les Idees vniuerselles de toutes les choses, lesquelles il contiēt en soy. A ceste cause l'ame tandis qu'elle regarde avec le sens vn certain homme, & qu'elle le conçoit avec l'imagination, communement par son Idee & notion ennee elle contemple avec l'entéde-
ment la nature & diffinition commune à tous les hommes. Donques à l'ame conseruāt l'image de l'homme beau (ie dy l'image en elle vne seule fois conceüe) & l'ayant reformee, suffiroit bien d'auoir veu quelquefois la personne aymee. Neantmoins à l'œil & à l'esprit est requise la perpetuelle presence du corps extérieur: afin que par l'illustration d'iceluy continuellement ils s'illuminent, se confortent & se delectent. Lesquels comme miroirs prennent

l'image par la presence du corps, & par l'absence la delaissent. Ceux-cy donques par leur poureté cherchent la presence du corps: & l'ame le plus souuent leur voulant servir est contrainte desirer icelle mesme.

DE LA NAISSANCE D'AMOUR,

C H A P. 7.

MAIS il est maintenāt tēps de retourner à Diotime.. Comme ainsi soit doncq que ceste-cy disoit pour les causes que nous auons amenees, Amour estre au nōbre des Demons, en ceste maniere elle demonstra son origine à Socrate. Le iour de la naissance de Venus s'estāt trouué au Bāquet Porus fils du Conseil yure pour auoir beu du Nectar, il se conioignit avecques Penie au verger de Iuppi-

ter. De laquelle conionction naquit Amour le iour de la natiuité de Venus. C'est à dire, quand la penſee de l'Ange, & l'ame du Monde, leſquelles pour la raiſon fuſdite nous nommons Venus, naiſſoient de la ſouueraine maiesté de Dieu, les Dieux eſtoient au Banquet : C'eſt aſçauoir, Celiuſ, Saturne & Iuppiter ja ſe repaiſſoiēt de leurs propres biens. Car quand l'intelligence en l'Ange, & la vertu d'engendrer en l'ame du Monde, leſquelles proprement nous appellons deux Venus, venoient en lumiere, ja eſtoit le Dieu ſupreme que nous appellōs Celiuſ: eſtoit auſſi l'eſſence & la vie en l'Ange, leſquelles nous appellons Saturne & Iuppiter; & pareillemēt eſtoit en l'ame du Monde la cognoiſſance des choſes ſupernelles, & l'agitation des corps celeſtes : leſquels auſſi nous nommons

*Mystere du
Paradis des
delices, ou
Gan Eden,
voilé par Pla
ton.*

Saturne & Iuppiter. Porus & Penie signifient abondance & pauvreté: Porus fils de Conseil est l'estincelle du souverain Dieu. Certainement Dieu se nomme Conseil, & fontaine de Conseil: par-ce que c'est la verité & la bonté de toutes choses, par la splendeur duquel tout conseil deuiét vray: pour duquel obtenir la bonté tout conseil se dresse. Le verger de Iuppiter s'entend la fecondité de la vie Angelique, auquel quand Porus y descend, c'est à dire, le ray de Dieu, cōioint avecques Penie, qui est avec la pauvreté laquelle estoit premierement en l'Ange, il cree l'amour. L'Ange premierement par iceluy Dieu est & vit. Entant que ces deux choses essence & vie, il se nomme Saturne & Iuppiter. Il a encor la puissance d'entendre: laquelle selon nostre iugement se nôme Venus. Ceste puissance si el-

le n'est illuminee de Dieu est de sa nature informe & obscure : ainsi cōme est la vertu de l'œil auāt qu'à luy paruienne la lumiere du Soleil. Nous estimons que ceste obscurité soit Penie quasi poureté & defaillāce de lumiere. Mais ceste vertu d'entendre par vn sien certain instinct naturel festāt tournee vers le Pere, reçoit de luy le ray diuin, qui est Porus & l'abōdance, dans lequel non autremēt qu'en vne certaine semence se renferment les causes de toutes choses. Par les flammes de ce ray s'embrase le naturel instinct. Cest embrasemēt & ceste ardeur qui naist de l'obscurité de la premiere, & de l'estincelle qui sy ioinct de sur-croist, est l'Amour né de poureté & de richesse. Il est engendré au verger de Ioue, c'est à dire, sous l'ombre de la vie. Comme ainsi soit que soudain depuis la

vigueur de la vie luy naiffe tref-ardēt
 defir d'entendre . Mais pourquoy
 est-ce qu'ils induisent Porus estre
 yure de Nectar ? Parce qu'il bronche
 & passe par la rousée de la viuacité
 diuine . Mais pourquoy est-ce que
 l'Amour est en partie riche, & en par
 tie poure : Par-ce que nous n'auons
 pas accoustumé de desirer les choses
 lesquelles sont entieremēt en nostre
 possession, ny celles aussi, lesquelles
 nous manquent du tout . Et veu que
 chascun cherche la chose qui luy
 deffault , celuy qui entierement la
 possede , à quel propos chercheroit
 il plus outre ? Et posé qu'aucun ne
 desire les choses desquelles il n'a
 point de cognoissāce, il est neces-
 saire qu'en quelque sorte nous ayons
 notice de la chose que nous ay-
 mons. Et ne suffist pas encores d'en
 auoir quelque notice , par-ce que

souuent nous auons en hayne plusieurs choses qui nous sont cognues. Mais il est besoin aussi que nous estimions qu'elle nous doye estre vtile & plaisante. Et ne semble pas encor que cela nous induise à vne grande bienueillâce, si premierement nous ne iugeons qu'aisement nous pouuons obtenir ce que nous pensons estre plaisant & agreable. Quiconques donc ayme quelque chose, certes il ne la possede pas entierement. Neantmoins il la cognoist avecques la cogitatio de l'ame, & la iuge plaisante & a espoir de la pouuoir obtenir. Ceste cognoissance, iugement & esperance est comme vne anticipation du bien absent. Car il ne desireroit point, si ceste chose ne luy plaisoit : ny ne luy plairoit point si d'elle il n'auoit eu prenotion & auant-cognoissance. Consideré donques que

les Amants ont en partie ce qu'ils desirēt & en partie non, nō sans propos on dit l'amour estre mēlé d'une certaine poureté & richesse. A ceste cause la supernelle Venus embrasée par ce premier gouſt du ray diuin, & trāſportee par amour à l'entiere plenitude de toute la lumiere, par ceſt effort ſ'approchant de ſon pere aueques plus grāde efficace ſoudain reſplendit ſouuerainement par la trefpleine ſplendeur d'iceluy. Et ces raiſons de toutes les choſes, leſquelles eſtoient premieremēt en ce rayon (q̄ nous nōmōs Porus) cōfuses & enuelopees: ja ſ'approchās de la puissance de Venus, reluiſent plus claires & pl⁹ diſtinctes. Et preſque telle proportiō qu'à l'Ange à Dieu, l'a auſſi l'Ame du Monde à l'Ange & à Dieu: Par-ce qu'icelle ſe reployant aux choſes ſuperieures, pareillement d'icelles receuant

ceuant le rayon, s'embrase : & s'embrasant engendre l'amour mellé d'abondance & de cherté. Estant doncq ornee de la forme de toutes choses à l'exēple & patron d'icelles elle meut les Cieux. Et auecques sa puissance d'engendrer, engendre semblables formes à elles en la matiere des Elements. Icy derechef nous voyons encores deux Venus. L'vne est la force de ceste ame de congnoistre les choses superieures : l'autre est sa force de procreer les choses inferieures. La premiere n'est pas propre de l'Ame, ains est vne imitation de la contemplation angelique. La secōde est propre de l'Ame. Et pourtant chascque fois que nous mettons Venus en l'Ame, nous entendons sa force naturelle, laquelle est sa propre Venus : & quand nous en mettons deux, nous entendons que l'Ame soit aussi com-


P

mune à l'Ange, & l'autre soit propre de l'ame : Soient doncques deux Venus en l'Ame, la premiere Celeste : la seconde Vulgaire. Que toutes deux ayent l'amour : la Celeste aye l'amour à pourpésér la diuine Beauté : la Vulgaire aye l'amour à engēdrer la Beauté mesme en la matiere du Monde. Car tel ornement qu'elle void, tel le veult-elle dōner (autāt que son pouuoir s'estend) à la machine du Monde. Ainçois l'une & l'autre est transportee à engendrer la Beauté. Mais chascune à sa mode. La celeste Venus s'efforce de depeindre en soy mesme avecques son intelligence l'expresse similitude des choses superieures. La Vulgaire s'efforce en la matiere mōdaine enfanter & produire la beauté des choses diuines, qui est en elle conceüe par l'abondance des semences diuines. Nous appellons le premier

amour quelquefois Dieu, parce qu'il se dresse aux substances diuines. Mais le plus souuēt nous le nôms Demō, d'autant qu'il est au milieu entre la poureté & l'abondance. Le second Amour nommons-nous tousiours Demon, par-ce qu'il semble qu'il aye vne certaine affectiō enuers le corps avecques laquelle il est inclinable vers la prouince inferieure du monde. Et ceste affection est estrange de Dieu, & conuenable à la nature des Demons.

*COMME EN TOUTES LES AMES
il y a deux Amours : & aux nostres
y en a cinq.*

CHAP. 8.

 Es deux Venus & ces deux Amours non seulemēt sont en l'ame du mōde, mais aussi aux ames des Sferes, Estoilles, De-

P ij

mons, & Hommes. Et cōme ainsi ainsi soit que toutes les ames avecques ordre naturel se r'apportent à l'ame premiere: Il est necessaire que les ames de toutes se r'apportent pareillement à l'amour d'icelle, si qu'en quelque sorte elles dependent d'iceluy. Pour laquelle cause nous nōmons ces amours simplement Demons. Et celuy appellons-nous le grand Demon selon l'vsage de Diotime lequel par tout le monde Vniuers pouruoit à chascun, & ne laisse point appareffer les cœurs: ains en toute partie les adresse à l'aymer. Et en nous ne sont pas seulement deux amours mais cinq. Les deux amours extremes sont nommez Demōs. Les trois amours du milieu sont appelez non seulement Demons, mais aussi affections. Certainemēt en la Pensée de l'homme est vn certain amour de veoir la Beauté diuine: & par les e-

guillōs de cestuy nous suiuiōs les estu-
des de philosophie, & les offices de la iu-
stice & de pieté. Il y a d'auantage en la
puissance d'égédrrer vn eguillō caché à
engédrrer enfās & est cest amour per-
petuel duquel no^r sōmes cōtinuelle-
mēt incitez à engrauer en l'effigie des
enfās quelque similitude de la beauté
supernelle. Ces deux amours sont en
nous perpetuels. Ces deux Demons
lesquels Platō dit estre tousiours pre-
sents à noz ames (desquels l'un nous
tire en hault, & l'autre en bas) l'un se
nomme Calodemō, qui signifie bon
Demon, l'autre Cacademō qui s'en-
tend malin Demon. Veritablement
tous deux sont bons : Par-ce que la
procreation des enfans est necessaire
& honneste, comme la recherche de
la verité. Mais l'occasion pourquoy
le second Amour se nomme maling
Demon, c'est d'autant que nostre v-

*Les Hebreux
les nomment
Iezzer Lob,
& Iezzer
Raâ.*

sage desordonné bien souvent nous trouble, & diuertit l'ame à ministres auilis la retirant de son bien principal, lequel consiste en la speculatiō de la verité. Au milieu de ces deux il y a trois autres amours en nous. Lesquels d'autant qu'ils ne sont pas tresfermes en l'Ame, comme ces deux : ains cōmencent, croissent, diminuēt, defaillent, se nomment plus droitement mouuemens & affectiōns, que Demons. De ces trois amours l'un est proprement au milieu entre les deux extremes susdits : les autres deux penchent plus à l'une extremité, qu'à l'autre. Certainement quand la figure de quelque corps, pour estre la matiere bien preparee, est principalement telle que la diuine Pensée la contient en son idee, se representant deuant les yeux, par les yeux elle penetre en l'esprit, & soudain plaist à

l'ame. Car elle est consonante aux raisons, lesquelles cōme exemplaires de la mesme chose se cōtiennent en nostre entendement, & en la puissance d'engendrer: Et sont du commencement de Dieu en nous infuses. D'icy naissent ces trois Amours. Parce que nous sommes engendrez & eleuez avec inclination à l'une des trois vies: c'est à dire, ou à la vie cōtéplatiue, ou actiue, ou voluptueuse. Si nous sommes faits enclins à la cōtemplatiue, soudain par l'aspect de la forme corporelle nous nous esleuons à la cōsideration de la spirituelle & diuine. Si à la voluptueuse, soudain par la veüe nous tombons en la concupiscence du touchement. Si à l'actiue & morale, nous perseuerons seulement en la delectation de voir & de conuerfer. Les premiers sont tant ingénieux qu'ils s'esleuent tres hault. Les

P iij

derniers sont tant grossiers qu'ils tre-
 buschét en l'abisme. Ceux du milieu
 demeurent en la moyenne region.
 Donques tout Amour commence
 par la veuë, comme chante le Poëte,
 Si ne le sçais, l'œil est guide en A-
 mour. Mais l'Amour du cōtempla-
 tif de la veuë s'esleue à l'entendemēt.
 L'Amour du voluptueux de la veüe
 descend au touchement: l'Amour de
 l'actif demeure en la veüe: l'Amour
 du contemplatif approche plus du
 Demon supreme, que de l'infime.
 Celuy du voluptueux approche de
 l'infime d'avantage: celuy de l'actif
 approche egallement autant de l'un
 q de l'autre. Ces trois Amours prē-
 nent trois noms: L'Amour du con-
 templatif se nomme diuin: celuy de
 l'actif humain: & celuy du volu-
 ptueux, Bestial,

*QUELLES PASSIONS SONT ES
Amants par occasion de la mere d'Amour.*

CHAP. 9.

DES QUES icy nous auons
déclaré l'Amour estre De-
mon, engendré de poureté
& d'abondâce : & estre di-
uisé en cinq especes . Pour l'aduenir
nous declarerons selõ les paroles de
Diotime quelles affectiõs & passiõs
naissent és Amants de ceste telle na-
ture d'Amour . Voicy les paroles de
Diotime . Parce que l'Amour est né
au iour Natal de Venus , pourtant il
ensuit Venus , & appetite les choses
belles , d'autant que Venus est tres-
belle : & parce qu'il est fils de la po-
ureté , pourtant il est aride , maigre , &
deffait : il a les pieds nuds , il est hum-
ble , sans maison , sans liêt , & sans cou-
verture aucune . Il dort aux huis , en

la voye, au ciel serein, & est tousiours necessiteux. Et parce qu'il est fils de l'abondance, pourtant il tend les lacs aux personnes belles & bonnes. Il est masculin, hardy, fier, vehement, fin, accort, apipeur, & tousiours va tissant & ourdissant nouvelles toiles. Il est studieux en la prudence, facõd au parler: & par tout le cours de sa vie il va philosophant. Il est enchanteur, il enforcele par les yeux: il est puissant, malicieux, & Sofiste. Il n'est pas du tout immortel selon sa nature, ny du tout mortel. Ains souuentefois en vn mesme iour il germe & vit: ce qu'il fait chasque fois que la matiere luy abonde. Quelque fois il manque, & de nouueau se rauigoure par la nature de son Pere. Et ce qu'il a conquis, mesmes s'enfuit de luy. Parquoy l'Amour n'est ne mendiant ny riche: & est mis au milieu entre

la Sapience & l'Ignorance. Iusques icy parle Diotime. Nous exposerons ses paroles avec telle briéueté qu'il nous sera possible. Les susdictes conditions encor qu'elles soyent en toutes les generations d'Amour : neantmoins elles se trouuent clairement és trois du milieu , comme plus manifestes. Estant engendré au iour natal de Venus, il suit Venus: c'est à dire estant l'Amour engendré ensemble avecques les supernels esprits, lesquels nous appellons Veneriens, remene conuenablement noz ames aux choses supernelles. Il desire les choses belles , parce que Venus est tresbelle. C'est à dire, il embrase les ames du desir de la souverainé & diuine Beauté. Estât iceluy né en ces esprits, lesquels pour estre plus prochains de Dieu, sont illustrez de l'ornement de Dieu, & nous releuent aux mesmes

rayons. En outre, d'autant que la vie de tous les animaux, & arbres, & la fertilité de la terre cōsiste au chauld, & en l'humide: voulant Diotime demonstrier la pourceur d'Amour : elle designe que l'humour & la chaleur luy manque, disant en ces termes : L'Amour est aride, maigre, & defait. Qui est celuy qui ne sçache les choses estre arides & seiches, ausquelles default l'humour ? Et qui denira que le teint passe & crasseux & la iaunisse ne prouienne du default de chaleur sanguine ? Encores par le lōg Amour les hōmes deuient pasles & maigres, d'autant que la force de nature ne peut bien faire deux choses diverses ensemblement. L'intētion de l'Amant se retourne toute en la cogitatiō assidue de la personne aymee : & là toute la force & complexion naturelle est attentīue : & pourtant la

viãde se cuit mal en l'estomach . D'or
 entreuient que la plus grande partie
 se consume en superfluité. La moindre
 est enuoyee au foye, laquelle y
 va crue : & là encores par la mesme
 raison est mal cuite & digeree . Et
 pourtant bien peu de sang & creu est
 enuoyé par les veines : à cause de
 quoy tous les mēbres amaigrissent
 & deuiennent passes, pour y auoir
 peu de nourriture, & crue . Adiou-
 stez y que là où l'assiduele intention
 de l'ame se transporte, là mesmes vo-
 lent les esprits qui sont le chariot &
 instrument de l'ame. Ces esprits sont
 engendrez de la chaleur du cueur de
 la plus subtile partie du sang . L'ame
 de l'aymant est rauie vers l'image de
 l'aymé, qui est engrauce en la fanta-
 sie, & vers la personne aymee . Vers
 ceste-cy sont aussi tirez les autres es-
 prits, & volant là s'y consomment cō-

tinuellement. Parquoy il est de be-
 soing de matiere de sang pur à re-
 creer souuent les esprits qui conti-
 nuellement se resoulent. Là où les
 plus subtiles & plus luisantes parties
 du sang se logent tout le iour pour
 refaire les esprits qui continuellemēt
 s'enuolent dehors. Pourtant il auient
 qu'estant resolu le sang pur & clair,
 reste sans plus le sang maculé, gros-
 sier, & noir. De là le corps se seiche
 & deuient blesme : de là les amants
 deuiennent melancholiques, d'autāt
 que l'humeur melancholique se mul-
 tiplie par le sang sec, grossier & noir.
 Et telle humeur avecques ses vapeurs
 remplit la teste, deseché le cerueau,
 & ne resiste iour ny nuict d'affliger
 l'ame d'images noires & espouuen-
 tables. Ce qui auint à Lucrece Phi-
 losophe Epicuriē par l'ōg amour. Le-
 quel d'Amour premieremēt, puis de

la fureur de folie angoiffé se tua foy-mefme. Ce fçandale aduient à ceulx lefquels vſent mal de l'Amour : & transportent ce qui eſt de la contemplation à la concupiſſcence du touchement. Car plus facilement eſt ſupporté le deſir de voir, que la conuoitiſe de voir & de toucher. Ce qu'obſeruans les antiques Medecins diſent que l'Amour eſt vne eſpece d'humour melancholique, & de folie. Et Rasis Medecin commande qu'il ſe guariffe par accouplement mutuel, ieune, yurõgnerie & exercice. Et non ſeulement l'Amour fait deuenir les hommes tels que nous auons dit : mais auſſi ceux qui ſont tels par nature, ſont enclins à l'Amour. Et tels ſont ceux-là eſquels ſeigneurie l'humour cholerique ou melācholique. La cholere eſt chaulde & ſeiche : la melācholie eſt ſeiche & froide. Celle

là tient au corps le lieu du feu, & celle cy le lieu de la terre . Et pourtant quand Diotime dit aride & sec , elle entend l'homme melancholique à la semblance de la terre . Et quand elle dit, haue & iaunastre, elle entend l'homme cholerique à la semblance du feu. Les choleriques par impetuosité de l'amour enflammé se fourrent en aymer comme en vn precipice. Les melancholiques par la paresse de l'amour terrestre sont à aymer plus tardifs. Mais par la stabilité de l'humeur susdicte, puis apres qu'ils ont donné dans les rets ils s'y enueloppēt vn fort lōg temps . A bon droit doncques l'Amour est depeint aride & iaunastre, cōme ainssioit que ceux qui sont tels ayent accoustumé de s'addonner à l'amour plus que les autres. Et croy que cela procede de ce que les choleriques ardent par l'embrasemēt de
la cho-

la cholere : & les melancholiques se rongent pour l'aspreté de la melancholie. Ce que l'Aristote afferme au septiesme liure des Ethiques: de sorte que l'humeur moleste afflige tousiours l'vn & l'autre : & les contraint à chercher quelque confort & soulas tresgrád & cōtinuel, cōme vn remede contre la continuelle fascherie & ennuy de l'humeur. Ce soulas se trouue principalement aux plaisirs de la Musique & de l'art amatoire. Par-ce que nous ne pouuons continuellement entendre à quelconque delectation tant comme aux consonances Musicales, & considerations de beauté. Les autres sens se soulent bien tost, mais la veüe, & l'ouye s'egayët plus long-temps de voix & de peinture vaine. Et les plaisirs de ces deux sens non seulement sont plus longs, mais aussi plus conuenables à

Q

la complexion humaine : car il n'y a rien plus conuenable aux esprits du corps humain que les voix & les figures des hommes, spécialement de ceux qui non seulement par ressemblance de nature, mais aussi plaisent par grace de beauté. Et pourtant les choleriques & les melancholiques ensuyuent bien fort les delectations du chant & de la forme cōme l'vni-que remede & cōfort de leur complexion tres-ennuyeuse. Et pourtant ils sont enclins aux attraits de l'Amour. Cōme Socrate lequel fut iugé par Aristote estre de complexion melancholique, & fut cestuy adonné à l'Amour plus qu'aucū homme, ainsi que luy mesme confessoit. Le mesme pouuons nous iuger de Safon Poëtesse, laquelle se depeint soy-mesme melancholique & enamouree. Et nostre Vergile aussi, qui

par son effigie fut cholerique, bien qu'il vescuſt trefchaſte, iuſques à en r'emporter le nom de Parthenias, qui ſignifie le Virginal, ſi eſt-ce que touſiours il vescuſt en Amour. L'A-

MOVR A LES PIEDS NVDS.

Diotime depeint l'Amour avecques les piedz nuds: parce que les Amants ſont tant occupez aux choſes amatoires, qu'en toutes leurs autres affaires priuees & publiques ils n'vſent d'aucune prudence ny preuoyance.

Ains ſans preuoir aucun danger ſe laiſſent transporter temerairement.

Et pourtant en leur maniere de proceder, ils ſe rencontrét en beaucoup de perils, non autrement que celui lequel allant ſans eſcarpes eſt ſouuét offenſé des pierres, & des eſtocs ou eſpines. H V M B L E, le vocable Grec Camepeptij, ſignifie volant à bas: & ainſi Diotime figure l'Amour: parce

Q ij

qu'elle void les Amoureux n'vfans pas bien de l'Amour viure sans sentimēt, & par foudis & cures fort auidis, perir les plus grands biens. Ceulx cy s'adonnent aux personnes aymeēs de telle sorte qu'ils s'efforcēt se transférer en elles, & les contrefaire toujours en paroles & en gestes. Or qui est celuy qui contrefaisant chascun iour les fillettes & les petits garçons, ne deuienne feminil & enfançon? & qui faisant ainsi ne deuendroit enfant & fillette? S A N S M A I S O N. La maison du Penſer humain est l'ame: la maison de l'ame est l'esprit: la maison de l'esprit est le corps. Trois sont les habitateurs, trois les maisons. Chascun de ceux-cy pour l'Amour sort de sa maison. Parce que tout pēser de l'amant se retourne pluſtoſt au ſeruiſſe de l'aymé, qu'à ſon bien propre. Et l'ame laiſſe en arriere le mini-

stere de son corps, & s'efforce d'ou-
 trepasser au corps de l'aymé. L'esprit
 qui est chariot de l'ame, pendant que
 l'ame est ententive ailleurs, luymes-
 me aussi s'enuolle ailleurs: de sorte q̃
 le penser sort de sa maison, l'ame en
 sort, & en sort l'esprit. De la premie-
 re sortie s'ensuit folie & ennuy: de la
 seconde s'ensuit debilité & creinte
 de mort. De la tierce s'ensuit batte-
 ment de cueur & souspirs. Et pour-
 tāt l'Amour est priué de propre mai-
 son, de siege naturel, de repos desiré.
 SANS LIT ET AUCUNE COV-
 VERTURE. Cela veut dire qu'A-
 mour n'a où se reposer, ny de quoy se
 couvrir. Car comme ainsi soit que
 toute chose recoure à son origine, le
 feu d'Amour qui est embrasé en l'ap-
 petit de l'aymé, s'efforce de renouer
 au corps mesme dont il est embrasé:
 par laquelle impetuosité volāt il em-

Q iij

porte avec soy l'appetit & l'appetant.
 O fort cruel des amants ! O vie plus
 miserable que toute mort ! Si ja vo-
 stre ame estant rauie par la violence
 d'Amour hors de son corps, ne de-
 prise encor la figure de l'aymé, & s'en
 va au Temple de la splendeur diuine,
 où finalement elle se reposera, & se-
 ra rassasiee & assouuie. SANS COV-
 VERTURE. Qui deniera que l'A-
 mour ne soit nud? car nul ne le peult
 celer, comme ainsi soit que plusieurs
 signes decouurent les Amoureux,
 c'est à dire le regard semblable à ce-
 luy du Thoreau & fiché, le parler en-
 tre-rompu, la couleur du visage or
 iaunastre, ores rouge, les souspirs &
 s'aglots coup sur coup repetez: ietter
 çà & là les membres, les continuelles
 amertumes, le louer sans mesure &
 hors propos, la soudaine indignatiõ,
 se vanter beaucoup, la promptitude,

la legereté lasciuë , les soupçons vains, les ministeres auilis & seruiles. Finalement comme au Soleil & au Feu la lumiere du ray accompagne le chaud : ainsi de l'intime embrasement de l'Amour, s'ensuiuent les indices de dehors. Il dort à la porte. Les portes de l'ame sont les yeux & les oreilles: d'autant que par icelles plusieurs choses entrent en l'ame : & les affects & coustumes de l'ame se manifestent claiement par les yeux. Les Amoureux consomment la plus-part du temps à bayer des yeux & des oreilles enuiron l'aymé: & peu souuēt leur Pensée se recueille en soy, diuagant souuent par les yeux & par les oreilles: & pourtāt on dit qu'ils dorment aux portes. On dit aussi qu'ils

G I S E N T E N L A V O Y E. La Beauté du corps doibt estre en vne certaine voye par laquelle nous cō-

Q_iiij

mençons à monter à la plus-haute Beauté. Et pourtāt ceux qui se veautrēt en la fange des plaisirs charnels, ou bien consument au guet plus de temps qu'il ne conuient, il semble qu'ils demeurent en la voye, & qu'ils ne paruiennēt point au but proposé. On dit encor que l'Amour dort au ferein, & à bon droit. Parce que les Amoureux s'occupent en vne chose seule, de sorte qu'ils ne considerent point leurs affaires. Et d'autant qu'ils vivent à l'aventure ils sont soumis à tous les dangers de la fortune: non autrement que ceux qui vont nuds au ciel ferein, sont offensez de toute intemperance de l'Air: Par la nature de la Mere, il est tousiours necessiteux: estant la premiere origine de l'amour de la poureté. Et ne pouuāt entieremēt chasser de foy & depouiller ce qui est naturel, s'ensuit que l'a-

mour est tousiours necèssiteux & alteré. Parce que pédant qu'il luy māque quelque chose à obtenir , l'Amour boult bien fort , & quand il a tout obtenu , la chaleur s'esteint de l'Amour immodéré.

*QUELS DONS ONT LES AMANTS
du Pere de l'Amour.*

C H A P. I O.

QUES choses s'ensuyuent de la poureté qui est mere de l'Amour : mais de l'abondance qui est pere d'Amour s'ensuyuent choses cōtraires aux susdites. Or quelles sont les choses contraires , chacun l'entendra ayant entendu les choses superieures : d'autāt que cy dessus il est descrit ainsi, Simple, fait-neant, vil, & sans armes. Et icy se mettent les antitheses & con-

trarietez de ces qualitez disant en ceste maniere: Fin, appipeur, accort, machinateur, inuenteur d'aguets & embuches, studieux de prudēce, philosofe, viril, hardy, vehement, facond, magicien, sofiste. Car le mesme Amour, lequel en autres affaires fait l'Amant paresseux & fait-neant, aux choses amatoires le rend fin & industrieux. De sorte que par merueilleuses façons il s'en va allechant & amadoüant la grace de l'aimé l'enuelopāt avecques tromperies, l'amorçant par seruices, l'appaisant avec eloquence, & par chant l'addoucissant. Et la mesme fureur qui rend l'Amoureux flatteur & officieux en seruices, luy ministre & met en main par-apres les armes: & fil se dedaigne cōtre l'aimé, il deuiēt cruel: & fil combat pour l'aimé, il ne peut estre vaincu. L'Amour, comme nous disions, préd origine de la veüe.

La veüe est mise moyenne entre la Pensée & le Touchement. De là viét que tousiours l'ame de l'Amant est distraite, & ores hault, ores bas se iette alternatiuement : ores s'ourd la conuoytise de toucher, ores le desir de la Celeste beauté, & ores ceste-cy, ores cellelà surmonte, de maniere qu'en ceux qui ont l'esprit subtil, & ont esté honnestemēt nourris & eleuez vainq le desir de la Celeste beauté: aux autres le plus-souuēt surmonte la conuoytise du touchement. Les hommes qui se fourrent en la lie grossiere du corps, à bon droit se nomment Arides, nuds, vils, desarmez, & faitneants. Arides, parce qu'ils ont tousiours fain & iamais ne se remplissent. Nuds, parce que comme temerairés ils sont subiets à tous perilz & dangers, & comme hommes impudens tombēt en publique

infamie: Vilz, par-ce qu'ils ne pésent
 aucune chose haulte & magnifique.
 Desarmez, par-ce qu'ils sont vaincus
 de la mechante cōuoitise. Faitneāts,
 par ce qu'ils sont tellement assotez &
 accagnardez qu'ils ne s'auisent point
 à quel terme Amour les tire. Ils de-
 meurent en chemin ne paruenants
 iamais au but desiré : Mais les hom-
 mes contraires à ceux-cy ont les con-
 ditions contraires: d'autant qu'iceux
 se repaissant des vrayes viādes de l'a-
 me, s'emplissent plus, & aiment aue-
 ques plus-grande trāquillité. Ils crai-
 gnent la vergongne, ils meprisent
 l'espece ombrageuse du corps, ils s'e-
 leuēt en haut, & cōme Armez chas-
 sēt de soy les vains plaisirs de la chair
 soumettāt les sens à la raison. Ceux-
 cy cōme les plus industrieux & pru-
 dents de tous filosofent de telle sor-
 te, que par les figures des corps, cō-

me par certaines traces ou odeurs, ils procedent avecques prouidence, & accortement recherchent par icelles l'ornement de l'ame & des choses diuines. Et ainsi chassant prudemmēt, ils prennent heureusemēt le gibbier & la proye qu'ils cherchent. Ce don si grand naist de l'abondance, qui est pere de l'amour, par-ce que le ray de la beauté, qui est abondance, & pere de l'amour a telle force, qu'il se reploye là d'où il viēt, & se reployāt tire avec foy l'amant. Certainement ce ray premierement descendu de Dieu, & puis passant en l'Ange, & en l'ame, comme par vne verriere ou crystal, & de l'ame passant facilemēt au corps preparé à receuoir tel rayō d'iceluy corps beau, treluist dehors principalement par les yeux, comme par fenestres transparētes, & soudain vole par l'air, & penetrāt les yeux de

l'hōme qui baye ferit l'ame, embrase l'appetit: l'ame ferue, & l'appetit embrasé induit à la medecine, & à son rafreschissement tandis qu'elle le tire avec soy à son mesme lieu: duquel il descend par certains degrez, premierement au corps de l'aimé, secondement à l'ame, tiercement à l'Ange, quartement à Dieu, qui est premiere origine de la splendeur susdite. C'est vne chasse.vtile. C'est vn heureux appipement des amants. Et pourtant au Protagore de Platon vn familier de Socrate nōme Socrate appipeur, disant ainsi: D'où viens tu mon Socrate? Le croy que tu viens de cest appipement, auquel l'honneste apparence, d'Alcibiade a de coustume de te conuier. En outre l'Amour s'appelle Sofiste & Magicien. Platon au Dialogue intitulé le Sofiste diffinit le Sofiste estre vn disputateur captieux

& malicieux, lequel avecques réplis d'arguments monstre le faux pour le vray, & conduit ceux qui disputent avecques luy, à contredire à soy-mesme. Cela mesmes auient quelquefois aux amants & aux aimez : parce que les amants aveuglez de la nue d'Amour, souuêtesfois prennent les choses faulses pour les vrayes, pendant qu'ils estiment les aimez estre plus beaux, plus subtils, & meilleurs qu'ils ne sont. Ils contredisent aussi à soy-mesme par la violence d'amour. Car autre chose conseille la raison, autre chose suit la cōcupiscence. Et souuêt ils changent leurs cōseils par le commandement de la personne aymee, & repugnent à soy-mesme pour consentir à autruy. Encor les personnes belles par l'astuce & finesse des Amants donnent dans les rets, & celles deuiennent humaines, & traita-

bles qui au precedent estoient pertinaces & obstinees . Mais pourquoy se nomme l'amour Magicien? Parce que toute la force de la Magie consiste en l'amour. L'œuvre de Magie

*Des attrait
& liaisons
Magiques.*

est vn certain attrait de l'vne chose à l'autre par ressemblance de nature. Les parties de ce monde comme membres d'un animal deppendent toutes d'un amour , s'ennoient & liēt ensemblement par communion de nature . Et pourtant tout ainsi qu'en nous le Cerueau, le Poulmon, le Cœur, le Foye, & autres membres tirent quelque chose l'un de l'autre, & se portēt mutuelle faueur, de sorte qu'à la passion de l'un l'autre compartist. Ainsi les membres de ce grand animal, c'est à dire, tous les corps du mōde entre eux encheinez, s'emboïstent & fauorisent entre eux, & s'entre-prestent leurs natures. Par ceste
commune

commune parentele naist l'amour commun: de tel amour naist le commun attrait. Et ceste est la vraye magie. Ainsi de la concauité de la Sphere de la Lune se tire le feu en hault par conformité de nature. De la concauité du feu, l'air semblablement est attiré, du Centre du monde la terre: Et encores de son lieu l'eau. De là la calamite attire le fer, l'ambre la paille, le soulfre le feu. Le Soleil tourne vers soy les fleurs, & les fueilles. La Lune meut l'eau, & Mars les vents: & diuerses herbes tirent à soy diuerses especes d'animaux. Ainsi aux choses humaines chascun est attiré de son plaisir. Donques les œuvres de Magie sont œuvres de nature, & l'art en est le ministre. Par-ce que quand l'art fauise qu'en quelque partie il n'y a pas entiere conuenance entre les natures, il supplée à ce default en

R

temps deuz, par certaines vapeurs, qualitez, nombres, & figures. Ainsî cōme en l'agriculture la Nature enfante & produit les blez, & l'art aide à preparer la matiere. Les antiques attribuerent cest art Magique aux Demons. Par-ce que les Demons entendent quelle est la parentele & affinité des choses naturelles entre elles, & quelle chose avec quelle autre chose est consonante: & comme la Concorde des choses se peult restaurer là où elle mǎque. On dit qu'aucuns Filosofes eurent amitié avecques ces Demons, ou par quelque proportiō de nature, comme Zoroastre, & Socrate: ou par adoration cōme Apolloine Thianee, & Porfire. Et pourtāt on dit qu'iceux Demons presentoiēt à ceux-cy en veille signes, voix, & choses monstrueuses, & en sommeil reuelations & visions. De sorte qu'il

semble que ceux-cy soient deuenuz Magiciens pour l'amitié & alliance qu'ils ont euë aueques les esprits fufdits : ainsi que ces esprits font Magiciens, par-ce qu'ils congnoissent l'amitié & sympathie des choses naturelles. Et toute la nature pour l'Amour mutuel se nomme Magicienne. D'auantage les beaux corps enforcellent par les yeux à qui beaucoup les aguigne. Et les Amoureux prennent aueques force d'eloquence, & de chansons les personnes aimées quasi comme par certains enchantements. Et par seruices & dons les engluent & enueloppent quasi cōme auec certains gluaux & fillets. Parquoy nul ne peut doubter que Cupidon ne soit Magicien : Comme ainsi soit que toutes les forces de la Magie cōsistent en l'Amour : & l'œuvre d'Amour s'accomplit en vne cer-

R. ij

taine maniere avecques enforcelle-
 ment d'yeux , enchantemens , &
 entrelas . Il n'est entierement mor-
 tel , ny encores immortel . L'Amour
 n'est point mortel , par-ce que les
 deux Amours que nous appellons
 Demons , sont en nous perpetuels.
 Il n'est point immortel , par-ce que
 les trois Amours , lesquels nous
 mettons au milieu de ces deux , se
 changent chascun iour croissant &
 diminuant . Adioustez y qu'en l'ap-
 petit de l'homme des le commence-
 ment vne ferueur est embrasee , qui
 ne s'esteint iamais . Celle-cy ne laisse
 iamais reposer l'ame en soy , ains l'e-
 guillonne tousiours à s'appliquer a-
 ueques vehemence à quelque chose .
 Diuerfes sont les natures des hom-
 mes . A ceste cause celle continuelle
 ferueur de l'appetit , lequel est amour
 naturel , induit aucuns aux lettres , au-

cūs à la Musique, ou aux figures : aucuns à honnesteté de coustumes, ou à vie religieuse: aucūs aux honneurs, aucuns à faire amas d'argēt, plusieurs à luxure de gueule & du vêtre, & autres à autres choses. Voire induit vn hōme mesme en diuers tēps de l'age à diuerses choses. Dōques la mesme ferueur se nomme immortelle & mortelle: immortelle, parce qu'elle ne s'esteint iamais, & change plustost de matiere qu'elle s'esteigne: mortelle, parce qu'elle n'est pas tousiours attentive à vne mesme chose: ains cherche nouvelles delectations ou par mutation de nature, ou pour estre faulle par trop longue vñance d'une chose mesme. Si biē que la ferueur qui meurt en vne chose, resuscite en l'autre. Il est aussi dit immortel pour ceste occasion, pource que la figure qui vne fois est aymee, l'ay-

R iij

me tousiours . Car autant de temps qu'une mesme figure perseuere en vn mesme homme, autant elle s'ayme en iceluy mesme . Et quand elle est de luy separee, en luy n'est plus telle la figure, laquelle tu aymois premierement . Mais il y en arriue vne neuue , laquelle neuue tu n'aymes point, parce qu'aussi au commencement tu ne l'aymois point: & toutes-fois tu ne cesses d'aymer la premiere. Mais il y a ceste difference, que premieremēt tu voyois ceste figure antique en autrui, & ores tu la vois en toy-mesme . Et aymes icelle mesme tousiours fichee en la memoire . Et tout autant de fois qu'elle se represente à l'œil de l'ame, autant de fois elle t'embrace à l'aymer. De là vient que chascune fois que nous nous rencontrons en la personne antiequemēt aymee, soudain nous nous es-

mouuons sentans ou vn tremblemēt de cueur, ou liquefaction au foye. Et quelquefois battent les yeux, & le visage seuest de diuerſes couleurs nō autrement que fait l'air nuageux, quād pour auoir le Soleil oppoſite il cree l'arc en ciel. Car la preſence de la perſonne aymee excite la figure qui premierement dormoit en l'ame de l'amant, & la preſente aux yeux de l'ame. Et ſoufflant rembraſe le feu qui giſoit ſous la cendre. A ceſte occaſiō l'Amour ſ'appelle immortel. Il ſe dit auſſi mortel, parce que bien que les ayez nous reuiennent tousiours fi chez au cueur, egallement toutesfois ne ſ'offrent-ils pas aux yeux de l'entendemēt. Et pourtant il ſemble que la bienuueillance mutuellement bouille & ſ'attiediffe. Adiouſtez y que l'Amour beſtial, voire meſme l'humain, ne peut iamais eſtre ſans

R iij

indignation. Qui est-ce qui ne s'indigne contre celuy, qui luy a emblé l'ame? autant qu'est agreable la liberté, autant la seruitude est ennuyeuse. Et pourtant ensemblement tu as en hayne les belles personnes, & les aymes. Tu les as en hayne, comme larçons & homicides. Tu les aymes & honores comme miroirs, dans lesquels resplendist la celeste lumiere. O toy miserable tu ne sçais que c'est que tu dois faire! Tu ne sçais pour homme perdu où tu te dois retourner. Tu ne voudrois pas estre avecques ton homicide: & ne voudrois pas viure sans l'heureuse presence. Tu ne peux estre avecques celuy qui te tue: & ne peux viure sans celuy, qui avecques si grandes blandices te derobe à toy-mesme, & t'vsurpe tout à soy! Tu ne desires fuir celuy qui avecques ses flammes te brusle, & de-

fîres t'approcher de luy, afin que t'ap-
 prochant de qui te possède, tu t'ap-
 proches de toy-mesmes. O toy mi-
 sérable, tu te cherches dehors de toy,
 & t'accostes de qui te derobe, pour te
 recouvrer quelquefois toy qui es pri-
 sonnier! O fol, tu ne voudrois point
 aimer, parce q tu ne voudrois point
 mourir : & encores tu ne voudrois
 que tu n'aymasses, parce que tu iu-
 ges de servir aux images des choses
 celestes. Par telle alteration il auient
 que presque à chascun moment l'A-
 mour se passe & reuerdoye. En outre
 Diotime met l'Amour au milieu en-
 tre la Sapience & l'Ignorance, d'au-
 tant que l'Amour pour son objet
 enfuit les choses-belles, & des choses
 belles la Sapience est la plus belle : &
 pourtant il appetite la Sapience. Or
 celuy qui appetite la Sapience ne la
 possède pas du tout : car qui est celuy

qui cherche ce qu'il possède? Et aussi elle ne luy default pas entièrement. Mais il est pour le moins sage en un poict, c'est qu'il recognoist son ignorance. Celuy qui ne sçait point ne rië sçauoir, sans doute ne sçait pas les choses, & ne sçait pas son sçauoir: & ne desire pas la science de laquelle il ne s'auise pas qu'il est priué. Dóques l'Amour de la Sapience, parce qu'en partie il est de sapience priué, & en partie est sage: pource il est mis au milieu entre la Sapience & l'Ignorance. Telle Diotime dit estre la condition d'Amour: mais la condition de la Beauté supernelle est ceste-cy: à sçauoir qu'elle est delicate, parfaite, & bien heureuse. Delicate, en ce que par sa soefue douceur elle alleche à soy l'appetit de toutes choses. Parfaicte, en ce que les choses qu'elle alleche, les attrayant elle les illustre

aqueques ses rayons , & les fait parfaites. Biẽ-heureuse, en ce qu'elle remplit les choses illustrees des biẽs eternelz.

*QUELLE EST L'VTILITE D'AMOUR
par sa diffinition.*

CHAP. II.



PRES que Diotime a raconté quel est l'origine de l'Amour, & sa qualité: maintenant elle declare quelle est sa fin, & l'vtilité, en ceste maniere. Tous nous desirons d'auoir des biens, & non seulement les auoir, mais les auoir tousiours. Mais tous biens des mortels se changent & de-faillent: & bien tost tous se perdroiẽt si au lieu de ceux qui s'en vont continuellement, nouueaux biens ne re-naissoient. Donques afin q̃ les biens

nous durēt, nous desirōs refaire les biens peris. Les biens perdus ne se refont point sinon par la generation. De là en chascun est né l'eguillon de engendrer. La generatiō parce qu'au continuer elle faict les choses mortelles semblables aux diuines, certainement est vn don diuin. Aux choses diuines, par-ce qu'elles sont belles, les choses laides sont contraires: & les choses belles sont semblables & amies. Et pourtant la generatiō qui est œuvre diuine, s'accōplit au beau subiect parfaitement & facilement: & au rebours au subiect contraire. A ceste cause l'eguillō d'engēdrer cherche les choses belles, & fuit les laides. Demandez vous quelle chose c'est que l'Amour des hommes, & que c'est qu'il profite? C'est vn appetit d'engendrer en vn beau subiect pour cōseruet la vie perpetuelle aux

choses mortelles . Tel est l'Amour des hommes viuants en terre . Telle est la fin de nostre amour . Certainement au temps que chacun des mortels se dit viure, & estre celuymesme, comme est de l'enfance à la vielleſſe, encor qu'il se nomme celuymesme, neantmoins il ne reſerue iamais en ſoy leschoſes meſmes, ains touſiours de nouueau ſe reueſt, (cōme dit Platon) & ſe deſpouille des choſes vieilles ſelon le poil, la chair, les os, le ſang & tout le corps . Ce qui n'auient pas ſeulement au corps, mais auſſi en l'ame . Continuellement ſe changent couſtumes, façons de faire, opinions, appetits , plaiſirs , douleurs & creintes : & nulle de ces choſes ne perſeuerer meſme , & ſemblablement les choſes antiques ſ'en vont, & les nouuelles ſuccedent . Et ce qui eſt plus eſmerueillable , c'eſt que les ſcien-

ces souffrent la mesme condition : & non seulement vne science s'en va, & l'autre vient, & ne s'omes pas tousiours les mesmes selon les sciences: mais aussi presque chascune science souffre ce changement: par-ce que la meditation & la resouenance est comme vne reprise de la science qui perissoit : car l'oubliance est comme vne departie de la sciēce: mais la meditation restitue en la memoire nouvelle disposition de sçauoir au lieu de celle qui se partoît: de sorte qu'elle semble la science mesme. En ceste maniere se conseruent les choses qui en l'ame & au corps sont muables. Non par-ce qu'elles soient tousiours à point nommé celles mesmes (car tel don & perfection est propre aux diuines) mais d'autant que ce qui se part , laisse nouveau successeur semblable à soy . Par ce remede les

choses mortelles se rendent semblables aux immortelles. Doncq en l'une & l'autre part de l'ame (soit en celle qui est pour cognoistre, soit en celle qui est pour gouuerner le corps) est enné & enté l'amour d'engendrer pour conseruer la vie perpetuelle. L'Amour qui est en la partie qui gouuerne le corps soudain dès le commencement se contreint à chercher le manger & le boire, à fin que par ces nourrissemens s'engendrent les humeurs, desquelles se restaure ce qui de nous se perd cōtinuellement. Par ceste generatiō le corps se nourrit & croist. Le corps estant creu l'amour epoinde la semence, & l'eguilonne au plaisir de procreer enfans, à fin que ce qui ne peut tousiours consister en soy-mesme se reseruant en l'enfant semblable à soy, se maintienne ainsi sempiternellement. Aussi l'a-

*La verité
nourriffement
de l'ame.*


amour d'engendrer qui est en celle partie de l'ame qui cognoist, fait que l'ame cherche la verité, comme propre nourriffement : par lequel à sa mode elle se nourrit & croist . Et si quelque chose par oubliãce est chassée de l'ame, ou dort dedans par negligence, par la diligence de mediter quasi se r'engédre, reuoquant en l'entendement ce qui par l'oubliance estoit pery, ou bien assopy par nonchalance. Et apres que l'ame est cruë, cest amour l'eguillonne d'un tres ardent desir d'enseigner & d'escrire: afin que restant la science engendree és escripts, ou és esprits des disciples, l'intelligence de l'autheur demeure eternelle entre les hommes . Et ainsi par le benefice d'Amour il semble que le corps & l'ame de l'homme restēt entre les hommes à tout iamaïs. L'un & l'autre Amour recherche choses

choses belles . Certainement celuy
 qui gouuerne le corps desire de
 nourrir le propre corps de nourrisse-
 ments tres-delicats , tres-sauoureux,
 & beaux : & desire engendrer beaux
 enfans, & de belle fême . Et l'Amour
 qui appartient à l'ame, se trauaille de
 la réplir de tres-ornees & tres-agrea-
 bles doctrines . Et escriuant en beau
 stile, elegant, & orné, publier science
 semblable à la sienne : & enseignant
 engendrer la mesme sciēce par simi-
 litude en quelque ame belle . Belle
 est, dy-ie, celle ame qui est ague &
 tresbonne . Nous ne voyons point
 l'ame, & pourtant nous ne voyons
 point sa beauté : mais nous voyons
 le corps qui est image & ombre de
 l'ame, de sorte que tirant coniecture
 de cest image, nous estimons qu'en
 vn beau corps soit vne ame belle :
 & de là vient que nous enseignons

plus volontiers aux plus beaux.

*DES DEUX AMOURS, ET QUE
l'ame naît formée de vérité.*

CHAP. 12.

 S S E Z nous avons parlé de la diffinition d'Amour: declarons maintenāt quelle est sa distinction, laquelle à l'endroit de Platon se fait par la fecondité de l'ame & du corps . Les paroles de Platon sont telles. En tous les hommes le corps est pregnant, & l'ame pregnante. Au corps par nature sont infuses les semēces de toutes choses corporelles . De là par traits de temps ordonnez viennent dehors les dēts, sortent les cheueux, s'es pand la barbe, se multiplie la semence spermatique. Et si le corps est fecond & engrossi de semēces, beaucoup plus l'ame qui est plus noble

que le corps, doit estre abondante,
 & posseder dès le commencement
 les seméces de toutes les choses sien-
 nes. Donques dès le commencement
 l'ame possede les raisons des coust-
 mes, arts, & disciplines. Et quant si
 elle est bien elaborée, elle met de-
 hors ses fructs en son temps & fai-
 son. Or que l'ame contienne en soy
 les raisons de toutes les choses sien-
 nes ennees & ingenerees, nous le cō-
 prenons par son appetit, recherche,
 inuention, iugement, & comparai-
 son. Qui denira que l'ame soudain
 dès l'age plus tendre ne desire choses
 vrayes, bonnes, honnestes, & vtils?
 Nul ne desire les choses non co-
 gnues. Donques en l'ame y a quel-
 que notes imprimees de ces choses
 auant quelle les appette: par lesquel-
 les, quasi comme par formes exem-
 plaires de toutes choses, elle iuge

qu'elles sont dignes d'estre appetees.
 Cela mesme se prouue par la recherche & inuention, en ceste maniere.
 Si Socrate cherche Alcibiade en vne
 tourbe d'hōmes, & il le doibt quel-
 quefois recouuer, il est necessaire
 qu'en l'entendement de Socrate soit
 quelque figure d'Alcibiade, afin que
 il sçache quel homme auant les au-
 tres il cherche, & puis qu'en la tour-
 be de plusieurs il puisse discerner Al-
 cibiade des autres. Ainsi l'ame ne
 chercheroit point ces quatre choses,
 c'est à sçauoir Verité, Bonté, Honne-
 steté, Vtilité, & ne les trouueroit ia-
 mais, si elle n'auoit en soy quelque
 marque & notion, par laquelle elle
 cherchast ces choses, de sorte qu'elle
 les peust trouuer: afin que quand elle
 les rencontre, elle les reconnoisse, &
 les discerne bien d'aueques leurs cō-
 traires. Ce que non seulement nous

manifestons par l'appetit, recherche & inuention : mais aussi par le iugement . Quiconque iuge quelcun son amy ou ennemy, il cognoist que cest que d'amytié ou inimitié. Comment est-ce donques que nous iugerons tout le iour droitement (ainsi q̃ nous auons de coustume) plusieurs choses vrayes ou faulses, bones ou mauuaises, si la verité & la bonté n'estoit en quelque maniere de nous au parauāt cogneüe ? Comment est-ce que plusieurs rudes & non polis en l'Architecture, Musique, & Peinture, & autres semblables arts, & en la Philosophie, approuueroient souuent & reprouueroient droitement les ouurages des susdites facultez, sil ne leur auoit esté donné de la nature quelque forme & raison d'icelles choses ? En outre, la comparaison nous demontre cela mesme . Car quicōque

S iij

comparant le miel aueques le vin,iuge l'vn estre plus doux que l'autre, certainement il cognoist quelle est la faueur doulce. Et celuy qui parangonnant Speusippe & Xenocrate à Platon, estime Xenocrate estre à Platon plus semblable que Speusippe, sans doubte il cognoist la figure de Platon. Pareillement parce que nous estimous droitement de plusieurs choses bonnes l'vne estre meilleure que l'autre. Et parce que selon plus grande ou plus petite participation de bonté, l'vne chose apparoist meilleure que l'autre, il est necessaire que nous ne soyons point ignorants d'icelle bonté. D'auantage, parce q̄ souuēt nous iugeons fort bien entre les diuerfes opinions des Philosophes, laquelle est la plus vray-semblable & plus probable. Il est besoing qu'en no⁹ y ait quelque clarté de verité, afin

que nous puissions cognoistre quelles sont les choses qui luy sont plus semblables . Parquoy quelques vns en l'enfance, quelques vns sans maistre, quelques vns avecques peu de principes prins d'autrui, sont deuenus tref-doctes . Ce qui ne pourroit auenir, si la nature ne nous aydoit beaucoup à cela. Ce que Socrate demonstra copieusement aux trois ieunes hommes Fedon, Theetete, & Mennon : & leur eclarcit que les petits enfans (filz sont prudemment interrogez) peuuent en chascun art respondre droitement . Comme ainsi soit, qu'ils soyent par nature ornez des marques & raisons de tous les arts & disciplines.

§ iiij

EN QUELLE MANIERE LA
lumiere de verité est en l'ame.

CHAP. 13.

MAIS en quelle maniere ces raisons & marques sont en l'ame, en Platon cela semble ambigu. Qui lit les liures que Platon escriuit en sa ieunesse, comme le Fedre, le Fédon, & Ménon : estimera paruenture qu'elles soyent depeintes en la substance de l'ame des le commencement, comme figures en vn tableau. Ainsi que cy dessus plusieurs fois il a esté touché de vous & de moy. Car ainsi semble-il que Platon assigne les lieux susdits. Depuis cest homme diuin, cest à dire Platō, au sixiesme liure de la Republique declare ouuertement son auis, disant que la lumiere de la Pensee pour entendre toutes les choses

est le mesme Dieu qui fait toutes choses . Et compare ensemblement le Soleil & Dieu en ceste maniere, que tel egard qu'a le Soleil aux yeux, tel l'a Dieu aux entendeméts. Le Soleil engendre les yeux, & leur donne la vertu de voir: laquelle vertu seroit en vain, & en sempiternelles tenebres, si elle ne luy representoit la lumiere du Soleil depeinte des couleurs & figures de tous les corps, En laquelle lumiere l'œil void les couleurs & les figures des corps. Et en verité il ne void autre chose que la lumiere, combien qu'il semble qu'il voye choses diuerfes. Car la lumiere qui à luy s'infond est ornee de diuerses formes de corps. L'œil void ceste lumiere, entant qu'elle se reploye és corps : Mais il ne peult pas comprendre la mesme splendeur en sa fontaine , Semblablement Dieu cree

l'ame, & luy donne l'entendement, lequel est vertu d'entendre. Et icelle feroit vuyde & tenebreuse, si la lumiere de Dieu ne luy estoit presente, en laquelle elle void les raisons de toutes les choses. De sorte qu'elle entend par la lumiere de Dieu, & entend seulement ceste lumiere, bien qu'il semble qu'elle congnoisse choses diuerfes, parce qu'elle entend la lumiere susdite sous diuerfes ideas & raisons des choses. Quand l'homme void l'homme avec les yeux, il fabrique en la fantasie l'image de l'homme & se retourne à iuger d'icelle image. Par cest exercice de l'ame il dispose l'œil de la Pensée à voir la raison & l'idee de l'homme qui est en la lumiere diuine. Dont soudain vne certaine estincelle resplendit en la Pensée. Et de là vraiment s'entend la nature de l'homme, & ainsi auient

aux autres choses. Doncques nous entendons toute chose par la lumiere de Dieu. Mais nous ne pouuons pas comprendre en ceste vie icelle pure lumiere en sa propre fontaine. En cecy certainement consiste toute la fecondité de l'ame, car au sein secret d'icelle resplendit l'eternelle lumiere de Dieu abondamment pleine des raisons & idees de toutes choses. A laquelle lumiere l'Ame toutesfois & quantes qu'elle veult, se peult conuertir par purité de vie, & attention d'estude & d'affection, & conuertie à icelle, elle resplendit des estincelles des idees.

*D'O VIENT L'AMOUR ENVERS LES
Masles, & l'amour enuers les Femelles.*

CHAP. 14.



INSI est pregnât le corps
 des hommes (côme veult
 Platon) ainsi est pregnante
 l'ame. Et tous les deux par
 les eguillons d'Amour sont incitez à
 enfanter & produire. Mais les aucũs
 ou par nature, ou par vsâce sont plus
 propres & idoinés à l'enfantement
 de l'ame que du corps. Les autres, &
 ceux-cy sont en plus grand nombre,
 sont plus aptes à l'enfantement &
 production du corps que de l'ame.
 Les premiers ensuyuent l'Amour ce-
 leste : les secóds ensuyuent le vulgai-
 re. Les premiers aiment les masles
 plustost que les femelles, & les ado-
 lescens plustost que les enfans, parce
 qu'en ceux-là est beaucoup plus vi-
 goureuse la pointe de l'entédement,
 lequel est vn suiet tres-propre pour
 son excellente Beauté à receuoir la
 discipline, laquelle par nature ceux-là

desirent d'engendrer. Les seconds au contraire meuz de la volupté de l'acte Venerien, entendent à l'effect de la generation corporelle. Mais d'autant que la puissance d'engêdrer, qui est en l'ame, manque de cognoissance, pourtant elle ne fait point de difference entre le sexe & le sexe. Et neâtmoins par sa nature nous inuite à engendrer autant de fois q nous voyôs vn bel obiet. Dont souuent il auient que ceux qui hantent avecques les masles pour vouloir mettre en arriere les eguillons de la partie generatiue, se messent impudemment & mechamment avecques eux. Et ceux principalement en la natiuité desquels Venus s'est trouuee en signe masculin coniointe avec Saturne, ou es termes d'iceluy, ou bien luy estant opposee. Non pourtant estoit-il conuenable de faire ainsi. Ains falloit

considerer que les eguillōs de la partie generatiue ne requierent pas naturellement de ietter ainsi la semence en vain. Mais que l'office & deuoir d'engēdrer est pour naistre. Et pourtant il estoit de besoing de conuertir l'vsage deladite partie, des masles aux femelles. De telle erreur nous estimons estre nec ceste abhominable & detestable mechanceté, laquelle Platon en ses Loix deteste aigrement, comme vne espece d'homicide. Et certainement celuy n'est pas moins homicide qui entrerompt & empesche l'homme qui doibt naistre, que celuy qui oste de la terre celuy qui est ja né. Plus audacieux est celuy qui occit la vie presente. Mais celuy est plus cruel qui porte enuie à celuy qui est encores à naistre, & occit ses propres enfans premierement qu'ils soient nez.

*PAR QUELLE VOYE SE MON-
stre que sur le corps est l'ame: sur l'ame
est l'Ange & Dieu.*

CHAP. 15.

D V S Q V E S icy on a parlé
des deux abondances de
l'Ame, & des deux A-
mours. Pour l'auenir nous
parlerons par quels degrez Diotime
eleue Socrate de l'infime degré par
les moyens au supreme, le tirant du
corps à l'ame: de l'ame à l'Ange: de
l'Ange à Dieu. Qu'il soit necessaire
que ces quatre degrez soyent en na-
ture nous le demonstrerons en ce-
ste maniere . Tout corps est meu
d'autrui, & ne se peut mouuoir soy-
mesme par sa nature, comme ainsi
soit qu'il ne puisse faire aucune
chose de par soy . Mais il semble
qu'il se meue de luy mesme tan-
dis qu'il a l'ame dedans soy, & que

par elle il vit , & elle presente se meut soy-mesme en quelque maniere. Estant l'ame separee, il est besoing qu'il soit meu d'autrui: comme celui qui ne possede pas de soy-mesme telle faculté de se mouuoir. Mais l'ame est celle en laquelle regne la faculté de mouuoir soy-mesme. Car à quelconque qu'elle soit presente, elle luy preste la force de mouuoir soy-mesme: or la force qu'elle preste à autrui elle la doibt premierement & beaucoup plus auoir en elle. L'Amme est doncques sur le corps , comme celle qui se peut mouuoir soy-mesme selon son essence, & pourtāt elle doibt estre audessus des choses, qui empruntent la faculté d'estre mues non de soy-mesme, mais par presence d'autrui. Et quand nous disons l'ame par soy-mesme se mouuoir, nous ne l'entendós pas en la fa-
çon

çon corporelle , laquelle Aristote ingratement cauillant impose & veult mettre-sus au grand Platon. Mais nous l'entendons spirituellement, & en façon absolue plustost que trāsitiue: en la mesme sorte que nous entendons, quand nous disons Dieu par soy subsister, & le Soleil par soy eclairer, le feu estre par soy chauld . On n'entend pas que l'une partie de l'ame meue l'autre : ains que toute l'ame de soy , c'est à dire par sa nature se meut. C'est ce qui discourt par la raison d'une chose en autre : & transcouert les œuures de nourrir, augmenter, engendrer par distance de temps. Ce discours temporel conuient à l'ame par sa nature. Car ce qui est audessus d'elle n'entéd pas en diuers mométs choses diuerſes: ains toutes ensemble en vn seul point. A ceste cause Platō a mis droi-

T

tement en l'ame l'interualle & distāce de mouuement & de tēps. Dōt le mouuement & le temps passent aux corps. Et d'autant qu'il est necessaire qu'auāt le mouuemēt soit la stabilité estant la stabilité plus parfaite que le mouuemēt : Pourtāt sur la raison de l'ame qui est mobile, il est besoing qu'il se trouue quelque intelligence, laquelle soit intelligence toute selon soy, & soit tousiours intelligence en acte. Car l'ame n'entēd pas selon soy toute & tousiours, ains selō vne partie de soy, & quelquefois. Et n'a pas la vertu d'entēdre sans doubtes. Dōques afin que le plus parfait soit au dessus du moins parfait sur l'entendement de l'ame qui est mobile, & en partie interrompu & douteux, se doibt mettre l'entendement angelique tout stable, continuel, & trescertain. Afin que comme le corps qui

est meu d'autrui est precedé de l'ame, qui se meut par soy-mesme: Ainsi à l'ame qui se meut de soy, precede l'Ange lequel demeure stable. Certainement comme le corps acquiert de l'ame qu'il se meuue par soy (& pourtant non tous les corps , mais ceux qui sont animez semblent se mouuoir de soy) Ainsi l'ame aquiert de la Pensée ou Entendement qu'elle entende tousiours. Car si par la nature l'entendement estoit en l'ame, l'entendement seroit en toutes les ames, voire-mesmes aux ames des bestes, ainsi cōme la puissance de mouuoir soy-mesme. Doncques à l'ame ne conuient l'entendement par soy & principalement. Et pourtant il est de besoing que sur l'ame soit l'Ange, lequel soit par soy intellectuel. Finalement sur la pensée Angelique est ce principe de l'vniuers & souuerain

T ij

Bien, lequel Platō au Parmenide appelle l'Vn. Car sur toute multitude des choses composees doit estre l'Vn simple par sa nature. Par-ce que de l'Vn le nombre, & des simples toute composition depend. Et la Pensée Angelique bien qu'elle soit immobile, toutesfois n'est pas l'Vnité simple & pure. Elle entend soy mesme: En quoy il semble que ces trois choses soient diuerses entre elles. Ce qui entend, Ce qui est entendu, & l'Entendement. Autre respect est en elle, entant qu'elle entend: Autre, entant qu'elle est entendue: & autre, entant que l'Entendement. En outre elle a la puissance de congnoistre, laquelle auant l'acte de la cognoissance est par sa nature sans forme. Et cognoissant, s'informe. Et ceste puissance entendant desirer la lumière de la verité, & la prend quasi comme celle-là qui de

ceste lumiere manquoit avant qu'elle entendist : elle a aussi en soy multitude de toutes les idées. Tu vois combien grande & diuerse multitude & composition est en l'Ange. Parquoy nous sommes contrains de preposer à l'Ange l'Vnité simple & pure. Et à ceste Vnité qui est Dieu mesme nous ne pouuons preposer aucune chose : Par-ce que la vraye vnté est hors de toute multitude & composition, & si elle auoit quelque chose au dessus de soy, elle depédroit d'icelle chose, & seroit moins parfaite qu'elle. Cōme tout effect a de coustume d'estre moins digne que sa cause. Pourtant elle ne seroit pas vnté du tout simple. Mais pour le moins elle seroit composee de deux choses, c'est asçauoir du don de sa cause, & du propre default. Donques comme veult Platon, & S. Denis Areopagite le con-

T iij

ferme, l'Vn deuance & precede toutes choses, & tous deux estiment que l'Vn soit l'excellent nom de Dieu. Duquel la sublimité est encóres demonstree par ceste raison, asçauoir, que le don de la cause tref-surparoissante doibt estre tref-ample, & par la presence de sa vertu s'estétre par l'Vniuers. Le don de l'Vn se diffond par l'vniuers. Par-ce que non seulement la Péesee est vne & chascune ame vne, & tout corps vn : mais aussi la matiere des choses qui est de soy sans forme. Et la Priuation des formes s'appelle vne en quelque maniere. Car nous disons vne matiere de l'vniuers : & disons souuentes fois, Icy est vn silence, vne obscurité, vne mort. Neámoins les dós de la Pensée & de l'Áme ne s'estendent point iusques à la matiere vuyde & à la priuation des formes. L'office & le deuoir de la pée-

see est de donner espece artificieuse & ordre. L'office de l'Ame est de prester vie & mouuement. Mais l'informe & premiere matiere du Monde par sa nature, & la priuation des choses est sans vie & espece. Ainsi l'Vn precede la Pensée & l'Ame : comme ainsi soit que son don s'epande plus largement. Par la mesme raison la Pensée est sur l'ame. Par-ce que la vie qui est don de l'ame, ne se donne pas à tous les corps : neantmoins la Pensée concede à tous les corps espece & ordre.

QUELLE COMPARAISON EST ENTRE Dieu, l'Ange, l'Ame, & le Corps.

CHAP. 16.

T iij

DONQ VES nous deuons monter du corps à l'Ame, de l'Ame à l'Ange, de l'Ange à Dieu. Dieu est sur l'éternité : l'Ange est tout en l'éternité : par-ce que son essence & operation est stable. Et la stabilité est propre de l'éternité. L'Ame est partie en l'éternité, & partie en temps. Par-ce que sa substance est tousiours la mesme sans aucune mutation de croistre, ou diminuer. Mais son operation (comme nous auons monsté cy dessus) dis-court par interualles de temps. Le corps est du tout soumis au temps. Par-ce que sa substance se mue, & toute sienne operation requiert es-pa-ce temporel, Doncques l'Vn est sur le mouuement & la stabilité: L'Ange est en la stabilité, l'Ame est en la stabilité, & au mouuement tout ensemble. Le Corps est seul en mouuemēt.

Dauantage l'Vn est stable sur le nombre, le mouuement, & le lieu. L'Ange est stable en nombre sur le mouuement & le lieu. L'Ame est en nombre, & en mouuement, mais sur le lieu. Le Corps est soumis au nombre, mouuement, & lieu. Car l'Vn n'a nombre aucun, ny composition de parties : il ne se mue point de ce qu'il est en aucune maniere, & ne s'enferme en aucun lieu. L'Ange a nombre de parties, ou bien de formes, mais est libre de mouuement & de lieu. L'ame a multitude de parties & d'affections, & se mue au discourir de la raison, & aux perturbations des sens, mais elle est libre & franche des termes du lieu. Le corps est soumis à toutes ces choses.

*QUELLE COMPARAISON IL Y A
entre la Beauté de Dieu, l'Ange, l'ame & le corps.*

C H A P. 17.

LA mesme comparaison qui est entre ceux-cy, est aussi entre leurs formes. La forme du corps consiste en la cōposition de plusieurs parties: elle est estroite de lieu: elle tombe par le temps. L'espece de l'ame souffre diuersité de temps, & contiēt multitude de parties. Mais elle n'est poīt reserree des termes du lieu. L'espece de l'Ange a seulement le nombre sans les deux autres passions. Mais l'espece de Dieu ne souffre aucune desdites choses. Vous voyez la forme du corps: dites moy, desirez vous en outre de voir l'espece de l'ame? Elleuez aueques vostre pésar de la forme corporelle le poix de la ma-

tiere qui vous gist deffous. Ostez les termes du lieu, & laissez le reste, & ja vous aurez trouué l'espece de l'ame. Voulez vous encores trouuer l'espece de l'Ange? Ostez en outre cecy d'icelle forme non seulement les espaces locaux, mais aussi le progres du temps. Retenez la composition multiple, soudain vous l'aurez trouuee. Voulez vous voir la Beauté de Dieu? ostez en outre ceste multiple composition de formes. Laissez la forme du tout simple, & soudain l'espece de Dieu vous sera presente. Mais vous me direz, & que me reste il maintenât ayant osté les trois choses susdites? Je vous respondray que vous estes ignorant si vous croyez que la Beauté soit autre chose que lumiere. La Beauté de tous les corps est ceste lumiere du Soleil que vous voyez souillée des trois choses susdi-



tes : à sçauoir de multitude de formes , parce que vo⁹ le voyez depeint de plusieurs couleurs & figures , d'espace local, de temporelle mutation. Ostez le siege que ceste lumiere a en la matiere , de sorte que hors de lieu elle retienne les autres deux parties: telle proprement est la Beauté de l'ame. Ostez encor d'icy la mutatiõ du temps, & laissez le reste, & il vous demeurera vne lumiere tres_ claire sans lieu, & sans mouuemēt. Mais elle sera depeinte & engrauee des raisons de toutes les choses. C'est l'Ange, ceste est sa Beauté. Ostez finalement le nombre des diuerses Idees : laissez vne pure & simple lumiere à la semblance de celle lumiere qui est en la rouë du Soleil , & qui ne s'espard point dehors. Icy vous comprendrez comme la Beauté de Dieu, laquelle du moins surmonte d'autant les au-

tres beautez, comme la splendeur du Soleil, qui demeure en soy-mesme pure, vnique, inuiolee, surmonte la splendeur du Soleil, laquelle par l'air nuageux est eparse, diuisee, souillee, & obscurcie. Donques Dieu est la fontaine de toute Beauté. Dieu est la fontaine de tout l'Amour. Considérez que la lumiere du Soleil en l'Eau est comme ombre au regard de la plus claire lumiere du Soleil en l'air. La splendeur qui est en l'Air est vne ombre au respect de celle qui est au Feu. La lueur qui est au Feu est vne ombre cōparee à la lumiere du Soleil qui reluist en sa rouë. La mesme cōparaison est entre les quatre beautez du Corps, de l'Ame, de l'Ange, & Dieu. Dieu n'est point trōpé, de maniere qu'il ayme l'ombre de sa beauté en l'Ange, & qu'il oublie sa Beauté propre & veritable, & l'Ange aus-

si n'est i jamais épris de la Beauté de
 l'ame, laquelle est ombre de luy, de
 sorte qu'abandonnant ceste ombre
 sienne, il abandonne sa propre figu-
 re. Ce que fait bien nostre ame. De-
 quoy nous nous devons beaucoup
 douloir, car c'est l'origine de toute
 nostre misere. La seule ame dy-ie est
 tant flattee & amadoüee de la for-
 me corporelle, qu'elle met en oubly
 sa propre espee: & s'oubliant soy-
 mesme suit ardemment la forme du
 corps, laquelle est ombre de l'espee
 de l'ame. De là s'ensuit ce fait tres-
 cruel de Narcisse, qu'a chanté Orfee.
 De là s'ensuit la miserable calamité
 des hommes. Narcisse adolescent,
 c'est à dire l'ame de l'homme teme-
 raire & ignorante, ne regarde point
 son visage, ce qui se doit entendre,
 qu'elle ne considere point sa propre
 substãce & vertu. Mais bien en l'eau

remire son ombre, l'ensuit, & s'efforce de l'embrasser, c'est à dire baye à l'entour de la Beauté qu'elle void au corps fragile courant comme l'Eau, laquelle est ombre de l'ame: laisse sa propre figure, & iamais l'ombre ne prend ny n'estreint. Parce que l'ame suyuant le corps, se deprise soy mesme, & par l'usage corporel ne se remplit point, car en verité elle n'appete point le corps: ains desire (comme Narcisse) son espece propre allechee de la forme corporelle, laquelle est image de son espece. Et d'autant que elle ne s'auise point de cest erreur, desirât vne chose, & suyuant l'autre, elle ne peut iamais assouuir son desir. Et pourtant elle se distille en larmes, c'est à dire, l'ame depuis qu'elle est tombee hors de soy & sommergee au corps, elle est tourmée de mortelles perturbations, & souillée des

taches & ordures du corps, presque elle festouffe, & meurt, parce que lors elle apparroist plustost vn corps qu'une ame. C'est pourquoy Diotime voulant que Socrate euitast ceste mort, elle le ramene du corps à l'ame, de l'ame à l'Ange, & de l'Ange à Dieu.

*COMME L'AME S'ESLEVE DE LA
Beauté du corps à celle de Dieu.*

CHAP. 18.



Rus, treschers Conuiez, feignez en vostre ame que Diotime de nouveau admonnest Socrate en ceste maniere. Considere, ô mō Socrate, qu'aucun corps n'est entierement beau. Parce qu'ou bien il est beau en vne partie, & laid en l'autre: ou bien il est aujourd'huy beau, & vne autre fois laid: ou vrayemēt il paroist beau
aux

aux yeux de l'un, & semble laid aux yeux de l'autre. Adoncq la beauté du corps estant souillée par la contagiō de la laideur, ne peut estre pure, vraye & premiere Beauté. En oultre nul ne peut pēser la Beauté estre laide, ainsi que nul ne peut penser la sapience estre folle. Mais nous estimons la dispositiō des corps quelquefois belle, & laide quelquefois. Et en vn mesme tēps, diuerses personnes nous iugeōs diuersemēt d'icelle. Donc aux corps n'est pas la Beauté vraye & souueraine. Aioustez à cecy q̄ plusieurs corps se nomment sous vn mesme nom de beauté. La nature de la Beauté commune est doncques vne en plusieurs corps, par laquelle plusieurs corps semblablement s'appellent beaux. Ceste vnique nature parce qu'elle est en autrui, c'est à dire en la matiere,

V

pourtant on estime qu'elle deppende d'autrui . Car ce qui ne se peut enfermer , beaucoup moins peut-il deppendre de soy . Croyez vous pourtant qu'elle deppende de la matiere? Deah, ne le croyez pas. Nulle chose laide & imparfaite ne se peut orner soymesme, & se faire parfaite. Et toutesfois cela qui est vn, doibt n'aistre d'un. A ceste cause vne beauté de plusieurs corps deppend d'un Artisan & ouurier incorporel.

L'Vnique artisan de tout est Dieu. Lequel par le moyen des Anges & des ames faiçt continuellement belle la matiere du monde . Et pourtant il faut estimer que ceste vraye raisõ de la beauté se trouue en Dieu, & en ses ministres plustost qu'ès corps du monde . Eleue toy là sus, ô Socrate, & par ces degrez que ie te monstreray monte de rechef à icel-

le. Si la nature t'auoit donné, ô mon Socrate, les yeux plus agus qu'au loup ceruier, de sorte que les corps que tu rencōtrerois tu les veisses nō seulement dehors, mais aussi dedās, le corps de ton Alcibiade, lequel par dehors apparoiſt tres-beau, certainement t'apparoistroit tres-ord & falle. Mon amy, combien toutesfois est grand ce que tu aymes? C'est vne surface par dehors, ainçois ce qui te rauit n'est qu'un peu de couleur. Ou pluſtoſt c'est vne treslegere reflectiō de lumieres & d'ombres. Et parauenture c'est pluſtoſt vne vaine imagination qui t'eblouit, de sorte que tu aymes ce que tu ſonges, pluſtoſt que ce que tu vois. Et pourquoy ne ſemble-il que ie m'accorde du tout à toy? Toutesfois ſ'il te ſemble ainſi, que ceſt Alcibiade ſoit beau: Mais dy-moy en cōbien de parties est il beau?

V ij

Certainement en tous les membres fors au nais & aux sourfils, qui se dressent vn peu trop en hault. Neantmoins ces parties sont belles en Fédre, mais les iambes grosses te déplaisent en luy. A la verité elles sont belles en Carmide: mais le col subtil t'offense. Ainsi si tu consideres bien chascune personne tu n'en louëras aucune entierement. Tu assembleras donques ce qui est droit & bien-seât en chascune d'elles, & fabriqueras en toy-mesme par la consideration de toutes vne figure entiere. De sorte que l'entiere beauté de la generation humaine, qui se trouue eparse en plusieurs corps soit recueillie en ton ame par le dessein & pour penser d'une image. O Socrate, tu mepriseras la figure de chascun hôme, si tu viens à la parangonner avecques celle-cy. Tu scais-bien que tu ne possedes pas

ceste-cy par bonté des corps extérieurs, mais de ton ame. Donques ayme celle que ton ame à fabriquee, & ayme l'ame son artisan, plustost que celle de dehors, qui est tronquee, disperse, & debile. Or qu'est-ce que ie commande que tu aymes en l'ame? Je cōmande que tu aymes sa beauté. La beauté des corps est lumiere visible. La beauté de l'ame est inuisible lumiere. La lumiere de l'ame est verité: & ceste seule souloit de Dieu requerir Platon en ses oraisons, disant: Ainsi Dieu me cōcede que mon ame deuienne belle, & que les choses qui appartiennent au corps n'empeschēt point la beauté de l'ame, & que i'estime celuy seul estre riche, lequel est sage. Platon en ceste priere declare la beauté de l'ame consister en la verité & en la sapience: & qu'icelle est de Dieu aux hommes cōcedee. Vne

verité meſme à nous donnée de Dieu
 par ſes diuers effets acquiert diuers
 noms de vertu. Entant qu'elle mon-
 ſtre les choſes diuines, elle ſe nomme
 ſapience, laquelle Platon requeroit à
 Dieu ſur toute autre choſe. Entant
 qu'elle mōſtre les choſes naturelles,
 elle ſe nomme Science : entant que
 les humaines, elle ſ'appelle Pruden-
 ce : entant qu'elle nous fait avecques
 les autres raisonnables, elle eſt dite
 Juſtice; entant qu'elle nous fait infur-
 montables, force; entant qu'elle nous
 rend tranquilles, elle ſ'appelle Tem-
 perāce. C'eſt pourquoy l'on nombre
 deux genres de vertus, c'eſt aſçauoir,
 vertus morales & vertus intellectuel-
 les, leſquelles ſont plus nobles que
 les morales. Les Intellectuelles ſont
 Sapience, Science, & Prudence : Les
 Morales Juſtice, Force, & Tempe-
 race. Les Morales par leurs opérations

& ciuils offices sont plus congñues,
 Les Intellectuelles à cause de la vertu
 absconse sont plus cachees. En outre
 celuy qui est eleué avecques honne-
 stes coustumes, comme celuy qui est
 plus pur que les autres, s'eleue faci-
 lement aux vertus intellectuelles. Et
 pourtant ie te commande qu'en pre-
 mier lieu tu consideres la Beauté de
 l'ame laquelle se retrouue es honne-
 stes coustumes. D'où tu entendras
 que c'est vne raison de toutes ces cou-
 stumes, par laquelle semblablement
 elles se nomment belles. Et icelle est
 vne verité de tref-pure vie. Laquelle
 par l'operation de iustice, force, tem-
 perance, nous meine à la vraye felici-
 té. Doncques mets peine, qu'en pre-
 mier lieu tu aimes ceste vñique veri-
 té de coustumes, & tref-belle lumie-
 re de l'Amé. Et sçaches que tu dois
 monter sur les coustumes & meurs

à la tres-luifante verité de Sapience, Science, & Prudence. Consideré que ces choses se cōcedent à l'ame nourrie & eleuee en tres-bonnes meurs & coustumes: Et que la reigle tresdroite de la vie Morale se cōtient en icelle. Et bien que tu voyes diuerfes doctrines de Sapience, Science & Prudence: estime neantmoins qu'en toutes est vne lumiere de verité, par laquelle semblablement elles se nomment toutes belles. Je te commandes que tu aimes ardemmet ceste lumiere, comme supreme Beauté de l'ame. Mais ceste vnique verité, laquelle se trouue en plusieurs doctrines, ne peult estre la verité souueraine: parce qu'elle est en autrui estant en plusieurs doctrines distribuee. Or ce qui gist en autrui, certainemet d'autrui depend. Toutesfois ceste verité, laquelle est vne, ne naist pas de la mul-

titude des doctrines. Car ce qui est
 vn, doit naistre d'un. Et pourtant il
 est de besoin que sur nostre ame soit
 vne sapience, laquelle ne soit point
 espendue par diuerses doctrines, ains
 soit vnique: & que de son vnique verité
 naisse la verité multiple des hommes.
 Resouuiène toy, Socrate, q̃ ceste vni-
 que lumiere de l'vnique sapiēce est la
 beauté de l'Ange, laquelle tu dois ho-
 norer sur la beauté de l'ame. Celle-là,
 comme nous auons monstrecy des-
 sus, en ce deuāce la forme des corps,
 qu'elle n'est enclose en aucun lieu: &
 ne se diuise selon les parties de ma-
 tiere, ny ne se corrompt. Elle deuan-
 ce encores la beauté de l'ame, par-ce
 qu'elle est en tout eternelle, & ne se
 meut poit par naturel discours. Mais
 d'autant que la lumiere Angelique
 resplendit en l'ordre de plusieurs I-
 dees qui sont en l'Ange: pourtant il

est de besoing que dehors & sur toute multitude soit icelle vnité, laquelle est origine de tout nombre: à ceste cause il est necessaire que la susdite lumiere Angelique sorte & emane de l'vnique principe de l'vniuers, lequel se nôme la mesme Vnité. Doncques la lumiere d'icelle Vnité en tout tres-simple, est la Beauté infinie. Parce qu'elle n'est point souillee des ordures de la matiere, comme la forme du corps. Et ne se change point par progres temporel, comme celle de l'Ame. Ny n'est esparse en multitude de formes, cōme celle de l'Ange. Et toute qualité qui est despouillee de conditions extrinseques, entre les Filosofes naturels se nomme infinie. Si le chaud estoit en soy mesme non empesché du froid & humide, ny aggraué du poids de la matiere, il se nommeroit chaud infiny,

Parce que sa force seroit libre : & ne seroit pas reserré des termes de condition exterieure. Semblablement la lumiere de tout corps libre, est infinie. Car cela reluit sans mode & sans terme, qui reluit par sa nature, quand il n'est point borné d'autrui. Donques la lumiere & Beauté de Dieu, laquelle est entierement pure, & fraîche de toute condition, sans doute est beauté infinie. L'infinie Beauté requiert Amour infiny. Parquoy ie te prie, ô mō Socrate, que tu aymes les creatures avecques certaine mode & terme. Mais ayme le Createur d'un amour infiny : & te donne garde autant que tu pourras qu'à aymer Dieu tu n'ayes ny mode, ny mesure aucune.

E sont les aduertissements
 lesquels nous auons figu-
 rez auoir esté dōnez à So-
 crate par Diotime tref-
 chaste. Prestresse. Mais nous, ô tref-
 vertueux amis, non seulement nous
 aymerōs Dieu sans mesure, comme
 nous auōs feint que disoit Diotime:
 mais nous aymerōs Dieu seul. L'en-
 tendement a tel respect à Dieu, com-
 me a l'œil à la lumière du Soleil.
 L'œil non seulement cherche la lu-
 mière sur les autres choses: mais aus-
 si cherche la lumière seule. Si les
 corps, les ames, les Anges nous plai-
 soient, nous n'aymerions pas ceux-
 cy propres: Mais Dieu en iceux. Es
 corps nous aymerions l'ombre de
 Dieu: és ames la similitudē de Dieu:
 és Anges l'image de Dieu. Ainsi au

temps present nous aymerons Dieu
 en toutes choses , à ce que finale-
 ment nous aymions toutes choses
 en luy: parce qu'ainsi viuāt nous par-
 uiendrōs à tel degré que nous verrōs
 Dieu, & toutes choses en luy, & l'ai-
 merōs en soy, & toutes choses en luy.
 Quiconque au temps present se dō-
 ne du tout à Dieu aueques Charité,
 finalement se regaigne en iceluy.
 D'autant qu'il retournera à son Idec,
 par laquelle il fut créé. Et là de nou-
 uveau sera reformé, si quelque partie
 de soy luy manque. Et ainsi reformé
 demeurera vn aueques son Idee à ia-
 mais. Je veux que vous sçachiez que
 le vray homme, & l'Idee de l'hom-
 me est tout vn. Et pourtant aucun de
 nous en terre n'est vray homme ce
 pendant que de Dieu nous sommes
 separez, parce que nous sommes de-
 ioincts de nostre Idee, laquelle est

nostre forme . A icelle nous reduira
 l'Amour diuin avecques vie pieteuſe.
 Certainement nous ſommes icy di-
 uiſez & trompez : mais alors con-
 ioincts par Amour , nous retourne-
 rons à nostre Idee tous entiers : de
 forte qu'il apparoiſtra que nous auõs
 premierement aymé Dieu és cho-
 ſes , pour puis apres aymer les cho-
 ſes en luy . Et que nous honorons
 les choſes en Dieu pour nous regai-
 gner ſur tout. Et aymant Dieu nous
 auons aymé nous-mesmes.

ORAIŒON VII.

CONCLVSION DE TOUTES LES
choses susdictes avecques l'opinion de Gui-
den Cavalcant Filoſofe.

CHAP. I.

FINALEMENT Christo-
 fle Marſupin homme tres-
 humain, ayant en la diſpu-
 te à repreſenter la perſon-
 ne d'Alcibiade, avecques ces paroles
 ſe tourne vers moy. Marſile Ficin, ie
 m'éioüy fort de la famille de Iean tō
 amy : laquelle entre pluſieurs Che-
 ualiers tres-illuſtres en doctrine, &
 en œuures, a produit Guidō Filoſo-
 fe, diligent tuteur de ſa patrie: & aux
 ſubtilitez de Logique ſuperieur à
 tous ceux de ſon ſiecle. Ceſtuy a ſui-
 uy l'Amour Socratique en paroles
 & en couſtumes. Ceſtuy avecques ſes

vers a bréuement conclu ce qui par vous a esté dit d'Amour . Fedre toucha l'origine d'Amour, quand il dist qu'il naquit du Chaos . Pausanie a diuisé en deux especes l'Amour ja né, à sçauoir Celeste & Vulgaire. Erisimaque a déclaré son amplitude quand il a monstreé que les deux especes d'Amour se retrouuét en toutes choses. Aristofane a déclaré que c'est que fait la presence de Cupidon en chasque chose, demonstrent par cestuy que les hommes qui estoient premierement diuisez, se refont entiers. Agathon a traité combien grande est sa vertu & puissance, demonstrent qu'iceluy seul fait les hommes bien-heureux . Finalement Socrate enseigné de Diotime, a reduit en sommaire que c'est que cest Amour, quel il est, & dont il est né. Combien il a de parties, à quelle fin il se dresse, & com-

& combien il vault : Guidon Cauall-
cant Filosofo a comprins toutes ces
choses en ses vers avecques vn inge-
nieux artifice. Comme par le ray du
Soleil le miroir frappé d'une certaine
maniere resplendit & enflamme par
ce reflexissement de splendeur la
laine qui luy est prochaine. Ainsi
veut Guidon que la partie de l'ame
nommee de luy obscure fantasie &
memoire, cōme vn miroir soit frap-
pee de l'image de la Beauté qui tient
le lieu du soleil, comme d'un certain
rayon entré par les yeux. Et qu'elle
en soit frappee de sorte, qu'icelle par
ladite image fabrique de soy vne au-
tre image, quasi comme splendeur
de l'image premiere. Par laquelle
splendeur la puissance de l'appetit
s'embrase non autrement que ladite
laine, & qu'embrasée elle ayme. Il
adiouste en son discours que ce pre-

X

mier Amour embrasé en l'appetit du
 sens se cree de la forme du corps cõ-
 prise par les yeux: mais il dit qu'icelle
 forme ne s'imprime point en la fan-
 tasie en la maniere qu'elle est en la
 matiere du corps, mais sans matiere.
 Neantmoins de telle sorte qu'elle
 soit image d'un certain homme mis
 en certain lieu sous certain temps. Et
 que de cest image reluit soudain en
 la Pensée vne autre espee, laquelle
 n'est plus similitude d'un particulier
 corps humain, comme elle estoit en
 la fantasie, ains est vne raison com-
 mune, & diffinition egaleement de
 toute la generation humaine. Don-
 ques ainsi que de la fantasie, depuis
 qu'elle a prinse l'image du corps,
 naist en l'appetit du sēs serf du corps,
 l'Amour encliné au sens: Ainsi de
 ceste espee de l'entendement & rai-
 son cõmune, comme tres-essloñee

du corps, naist en la volonté vn autre Amour fort estrange de la compagnie du corps . Il met le premier Amour en la Volupté , le second en la Cōtemplation . Et estime que le premier se reploye alentour de la particuliere forme d'un corps , & que le second se dresse enuiron l'uniuerselle Beauté de toute la generation humaine : Et que ces deux Amours en l'homme combattent entre eux mesmes . Le premier tire en bas à la vie voluptueuse & bestiale: le second en hault à la vie Angelique & contemplatiue s'esleue . Le premier est plein de passion , & se trouue en plusieurs gēts . Le second est sans perturbatiō , & est en peu . Ce Filosofe aussi a meslé en la creation de l'Amour vne certaine tenebrosité de Chaos, laquelle cy dessus vous avez mise : quand il dit que l'obscur fantasie s'illumine,

& que de la meſſange de ceſte obſcurité & de ceſte lumiere naiſt l'Amour. Il met auſſi ſa premiere origine en la Beauté des choſes diuines.

La ſeconde en la Beauté des corps: car quand il dit en ces vers, **S O L E I L
E T R A Y O N**: par le Soleil il entéd la lumiere de Dieu: & par le rayon la forme des corps. Et veut que la fin d'Amour reſponde à ſon commencement, de forte que l'inſtinct d'Amour faiët choir quelcun iuſques au touchemēt du corps, & en fait monter aucuns iuſques à la viſion de Dieu.

*QUE SOCRATE FUT LE VRAI
amant, & qu'il fut ſemblable à Cupidon.*

CHAP. 2.



L suffit d'auoir iusques icy
parlé de l'Amour: Venons
maintenant à Socrate, & à
Alcibiade . Puis que les

Conuiez auoyent assez louié le Dieu
des Amants : Restoit de louer ces
Amoureux , lesquelz ensuyuent le-
gitimement cestuy leur Dieu .

Tous les escriuains s'accordét qu'en-
tre tous les Enamourez ne fut au-
cun qui aymast plus legitimement
que nostre Socrate . Cestuy com-
me ainsi soit que par tout le cours
de sa vie manifestement sans aucune
hypocrisie il suyuiſt derriere le char
de Cupidon : Si est-ce qu'il ne fut ia-
mais infamé d'aucun d'auoir moins
qu'honnestement aymé . Cestuy par
ce qu'il estoit de vie seuerre, & repre-
noit souuét les vices d'autruy , estoit
ja tombé en la disgrâce de plusieurs
& puissants hommes , comme a de

X iij

coustume celuy qui ne taisst point la verité. Pour ceste occasion trois forts puissants Citoyens luy furent ennemis sur tous les autres, Anite, Melite, Licon : & outre ceux-cy trois Orateurs, Trasimaque, Poliō, & Callias. Et entre les Poëtes, Aristofane Comique le poursuyuoit aigrement. Neantmoins ces puissants Citoyens, quand pour courir sus à Socrate le vray-disant ils le menerent en iugement, & l'accuserent par faux tesmoignages, luy imposans quelques fautes & crimes dont il estoit bien elongné, ne dirēt iamais qu'il aimast moīs qu'honnestement. Et les Orateurs ses ennemis ne luy improperent iamais tel vice. Non pas mesme Aristofane Comique en cela ne mesdist iamais de Socrate, quoy que par risée & moquerie il die plusieurs autres choses de luy en ses Comedies. Or croyez

vous que nostre Socrate eust peu e-
 uiter les veneneuses langues de tels
 & si grands detracteurs, fil eust esté
 fouillé de telle note infame? ainçois
 fil n'eust esté tref-elongné de toute
 suspicion de tel crime? Dites moy, ô
 tref-vertueux amis, auez-vous prins
 garde à ce que cy dessus i'ay fort con-
 sideré, q̄ quād Platō depeint Cupidō
 il le retrace & desseigne au plus pres
 à l'image naturelle & vñe de Socrate.
 Comme fil vouloit dire que le vray
 Amour & Socrate sont fort sembla-
 bles entr'eux. Et que pourtant Socra-
 te sur tous les autres est vray & legi-
 time Amoureux. Ramenez bien en
 vostre entendement ceste peinture
 de Cupidon, & vous verrez en icelle
 Socrate figuré. Mettez vous deuant
 les yeux la personne de Socrate, &
 vous le verrez MAIGRE, ARIDE,
 ET DEFAIT. Socrate fut tel, parce

X iij

qu'il estoit de nature mélancholique. **MAIGRE**, pour la ieune, & par negligéce mal en cōche. En outre vous le verrez **NVD**, c'est à dire vestu d'une simple & vieille mâteline. **AVEC LES PIEZ. NVDS**, parce que comme Fédre tesmoigne en Platon, Socrate alloit tousiours avecques les piedz nuds. **HUMBLE, ET VOLANT BAS**. Car le regard de Socrate estoit tousiours fiché en terre, comme dit Fedon : Il hantoit en vils & bas lieux, comme aux boutiques de certains tailleurs, ou de Simon Cordonnier. Il vsoit de mots rustiques & grossiers ainsi que luy reproche Callicle au Dialogue intitulé Gorgias. Il estoit aussi tant debōnaire que combiē que plusieurs fois on luy dist paroles fort iniurieuses, & que quelquefois sans coulpe il fust battu : toutesfois en son cœur il ne

fement iamaïs . SANS MAISON. Socrate eſtât interrogé d'où il eſtoit, reſpondit, Je ſuis du Monde. Là eſt le pays, où eſt le Bien. Il n'auoit point de maiſon qui fuſt à luy, ny plume en liât, ny viure delicat, ny meuble précieux. IL DORT AVX PORTES, AV CHEMIN AV CIEL SE-REIN. Ces choſes ſignifient la poitrine de Socrate ouuerte, & le cueur manifeſte à chaſcun. Et qu'il ſe delectoit auſſi de la veüe & de l'ouye, qui ſont les portes de l'ame. D'auantage, q̃ Socrate alloit aſſeuré, & ſans peur aucune par tout. Et quâd le beſoing le requeroit, il ſ'endormoit en quelque part que le ſommeil le ſurprint, enuelopé en ſa pource manteline.

TOVSIOVS POVRE. Car qui eſt celuy qui ne ſçache que Socrate fut fils d'un Tailleur ou Sculpteur, & & d'une qui gardoit les femmes en

couche. Voire mesmes Socrate en sa vieillesse alloit gagner son viure, tailant & besongnant de ses propres mains, & n'eut iamais tant qu'il peust nourrir soy & sa famille. Et se van-toit en tout lieu d'auoir l'entendement pource. Il interrogeoit chascun, & disoit qu'il ne sçauoit rien. **VIRIL**, Socrate estoit d'un courage constant, & de sentence insurmontable de sorte qu'il meprisoit les promesses des Princes, & refusoit leur argent. Et maintesfois estant de eux appellé n'y voulut pas aller. Entre les autres il mesprisa Archelas Macedonien, Scopas Crannonien, Euriloque Larisseen. **HARDY, ET TERRIBLE**: combien fut grande la force de Socrate au fait des armées, Alcibiade le raconte copieusement au banquet. Et ayant Socrate eu victoire en Potidee, conceda volōtiers

son triomfe à Alcibiade. **VEHE-**
MENT: Socrate estoit en paroles &
gestes plein de grâde efficace, & fort
prompt: Selon que Zopire maistre
pour iuger en fisionomie, c'est à dire,
par l'inspection de la face, auoit iugé
Socrate estre homme euenté: & aussi
souuentes fois enflammé en parler, il
auoit accoustumé de ietter les mains
çà & là, & se tirer le poil de la barbe.
FACOND, Socrate en la dispute
trouuoit arguments asses egallemēt
pour le si & le non de la chose pro-
posée: & combien qu'il vst de vo-
cables rustiques & païsanefques,
neantmoins il esmouuoit plus les
cueurs des auditeurs, que Themisto-
cle & Pericle, ny que tous les autres
Orateurs, ainsi que de luy tesmoigne
Alcibiade au Banquet. **IL TEND**
A G V E T S A V X B E A V X E T
A V X B O N S. Bien disoit Alcibiade

que Socrate luy auoit tousiours mis des aguets: Socrate estoit facilement pris presque cōme de certains dresseurs d'embusches de ceux qui demonstroient auoir vne honneste apparence: & luy cōme dresseur d'embuscades à sa fois aussi prenoit les Beaux, quasi comme avecques rets, & les conduisoit à la Philosophie. FIN ET ACCORT A PIPEVR. assez a esté dit cy dessus que Socrate auoit accoustumé d'apiper & attirer de la forme du corps à la diuine espece: & au Protagore Platon l'affirme estre machinateur. Socrate en plusieurs sortes comme demonstrent les Dialogues de Platon confutoit les Sofistes. Il confortoit les adolescents, il enseignoit les hommes modestes. STVDIEUX DE PRVDENCE. Socrate fut doué de si grande prudēce, & de si grande perspicuité à preuoir,

que quicōque faisoit cōtre son conseil, il luy en arriuoit mal, ainsi que Platō recite au Theages. **P A R T O V-**
T E S A V I E V A F I L O S O-
F A N T. Cestuy quand il se defendit au conspect des iuges iniques, qui reprenoient sa vie Filosofique, dist hardiment : Si vous me voulez deliurer de la mort avecques ceste condition que ie n'aille plus filosofant, Ie vous dy que plustost ie veux mourir, que laisser la filosofie. **E N C H A N T E V R**
I O V E V R D E P A S S E - P A S S E,
C A V T E L E V X, S O F I S T E. Alcibiade disoit que les paroles de Socrate l'emouuoient & l'adoucissoient plus que les melodies de Marsie & d'Olympe excellents Musiciens. Et que Socrate ait eu vn Demon familier ses amis l'escriuent, & les ennemis en feirent mention en son accusation. Outre-plus Aristofane Comi-

que, & les ennemis de Socrate, l'appellerent Sofiste, par-ce qu'il auoit egalle puissance à conforter & deconforter AV MILIEV ENTRE LA SAPIENCE ET L'IGNORANCE. Socrate disoit, biẽ que tous les hommes soyent ignorants, toutesfois ie suis different des autres en ce que ie connoy mon ignorance, là où les autres ne connoissent point la leur. Par ainsi il estoit au milieu entre la sapieẽce & l'ignorance : lequel encor qu'il ne sceust point les choses, neãtmoins sçauoit bien son ignorance. Par toutes les choses dessusdites il apparroit Socrate en tout estre semblable au Dieu Amour, & pourtãt qu'il estoit amateur legitime. De sorte qu'à bon droit Alcibiade quand les autres cõuiez eurent loüé l'Amour, iugea que Socrate deuoit estre loüé, comme vray seruiteur & obseruateur de ce

Dieu . A fin que nous entendions qu'en louant Socrate : on louë pareillement tous ceux qui aiment comme Socrate . Quelles sont les louëges de Socrate, vous l'auez ouy icy . Et Alcibiade au Banquet l'a traité bien au long . Or en quelle sorte aymoît Socrate , chascun le peut cognoistre , qui remet en memoire la doctrine de Diotime : car il aymoît de la forme & maniere que Diotime a cy dessus enseigné.

*DE L'AMOUR BESTIAL, ET
comme c'est une espèce de folie.*

C H A P. 3.

MAIS quelcun parauenture me demandera quelle utilité apporte à la generatiō humaine cest Amour Socratique , pourquoy il soit digne de

tant de loüenges . Et au rebours que
 c'est que donne l'Amour contraire.
 Je le vous diray repetant de loing ce-
 ste matiere. Nostre Platon diffinit au
 Fedre la fureur estre vne alienation
 d'entendement: & enseigne deux gé-
 res d'alienation, desquelles il estime
 que l'une vienne d'infirmité humain-
 ne, l'autre d'inspiration diuine. Il ap-
 pelle la premiere, folie: la seconde,
 fureur Diuine. Par la maladie de fo-
 lie l'homme tombe sous l'espece de
 l'homme, & d'homme presque de-
 uient beste. Il y a deux genres de fo-
 lie: l'une naist de default de cerueau,
 l'autre de deffault de cuer. Quel-
 quefois le cerueau est occupé de la
 cholere bruslee, quelquefois du sang
 bruslé, quelquefois de la noire lie
 du sang: & de là les hommes deuiē-
 nent fols. Ceux qui sont tormentez
 de la cholere bruslee, encor qu'ils ne
 soient


foyët d'aucuns iniuriez, se courrou-
 cent aigrement, crient fort, se iettent
 sus quicôque ils rencontrent, & met-
 tēt la main & à foy & à autrui. Ceux
 qui sont occupez du sang brullé, ou-
 trepassent de beaucoup mesure en ri-
 fees, se vantent sur tous, promettent
 de foy grandes choses. Et avec bal &
 chants demenent grand feste & ioye.
 Ceux qui sont greuez de la noire lie
 du sang sont tousiours melancholi-
 ques, & se feignent certains songes,
 lesquels en presence les espouuētent,
 & les font craindre pour l'aduenir.
 Et procedent ces trois especes de fo-
 lie de default de ceruelle. Car quand
 les humeurs se retiennent au cueur,
 elles produisent angoisse & lascheté,
 non pas proprement folie. Mais elles
 engendrent propremēt la folie quād
 elles montent au cerueau. Et pourtāt
 on dit q̄ ces especes de folie proce-

Y

dét de default de ceruelle. Mais nous disons que par defaulte de cueur viét proprement la folie, de laquelle ceux sont affligez, lesquels se voyét en l'Amour perdus. A ceux-cy faulxement est attribué le sacré sainct nom d'Amour. Mais d'autant qu'il ne semble pas que nous vueilliōs restreindre le vocable commun, encores en ceux-cy vsons nous du nom d'Amour.

*QUE L'AMOUR VULGAIRE EST
un enforcellement d'yeux.*

CHAP. 4.

 T vous mes amys, foyez fil vous plaist attentifs, & des oreilles, & de l'entéde-ment à ce que ie diray. Le sang en l'adolescence est subtil, clair, chauld, & doux : parce au progrez de l'age se resoluant les subtiles par-

ties du sang il s'epessit, & s'epessissant
 deuient sang noir. Celuy qui est sub-
 til & rare, est pur & luisant : & celuy
 qui est grossier & épais, est noiraistre
 & obscur . Mais pourquoy disons
 nous que le sang en l'adolescence est
 chauld & doux? Parce que la vie, &
 le principe de viure, c'est à dire, la ge-
 neration, consiste au chauld & en
 l'humide, & que la seméce est chaul-
 de & humide: Telle nature principa-
 lement en l'enfance & adolescence
 est en vigueur: aux ages suyuant peu
 à peu elle se change en siccité & froi-
 deur qualitez contraires . Et pourtāt
 le sang en l'adolescence est subtil,
 clair, chauld, & doux. Mais d'autant
 qu'il est subtil, pourtant est-il clair:
 parce qu'il est nouueau, il est chauld
 & humide : parce qu'il est chauld &
 humide, pourtant est il doux: car la
 douceur naist en la mēlange du

Y ij

chauld & de l'humide . A quelle fin dy-ie cecy? Ie le dy afin que vous entendiez en quel age les esprits sont subtils, clairs, chauds, & doux . Car comme ainsi soit que les esprits s'engendrēt du chaud du cueur du plus pur sang : ils sont tousiours tels en nous, quelle est l'humeur du sang. Mais comme ceste vapeur du sang, qui se nōme esprit, naissant du sang est telle que le sang : ainsi elle transmet dehors rayons semblables à soy par les yeux, cōme par des fenestres de verre. Et comme le Soleil, qui est le cueur du monde, par son cours respand la lumiere, & par la lumiere diffond ses vertus en la terre : ainsi le cueur de nostre corps par vn sien perpetuel mouuement, agitant le sang à soy prochain, d'iceluy respand les esprits en tout le corps . Et par iceux diffond les estincelles des rayons en

tous les membres , principalement par les yeux : car l'esprit estant tres-leger , monte facilement aux parties du corps les plus hautes. Et la lumiere de l'esprit, plus abondamment resplendit par les yeux : car les yeulx sur tous les autres mēbres sont trās-parents & nets . Or qu'és yeux, & au cerueau y aye quelque lumiere, bien que petite , plusieurs animaulx que nous voyons de nuit en donnent tesmoignage & nous en font ample foy , desquels les yeux esclairent en tenebres. Il auient aussi que si quelcū en certaine maniere presse avec le doigt le coing, c'est à dire, l'angle larmieux de la prunelle de l'œil , le contournant tant soit peu, il semble que dedans l'œil il voye vn cercle de lumiere. On dit ençor qu'Octauia Cesar auoit les yeux si clairs & resplendissants, que quand fermement &

Y iij

vehementemēt il en tenoit la lumie-
 re fichee sur quelcun, il le contrei-
 gnoit de regarder ailleurs, comme
 fil se fust esblouy au Soleil. Tibere
 aussi auoit les yeux grands, & quel-
 quefois eueillé du sommeil, par bref
 espace de temps au milieu des te-
 nebres nuitalles il voyoit claire-
 ment. Mais que le rayon qui se trans-
 met dehors par les yeux tire quant
 & soy la spirituelle vapeur, & que ce-
 ste vapeur tire avec soy le sang, d'icy
 nous le pouuons entendre, asçauoir,
 que ceux qui regardent fermement
 les yeux d'autruy infirmes & rouges,
 tombent facilement au mal des yeux,
 à cause des rais qui procedent des
 yeux infirmes. Dont il apparroist que
 le ray s'estend iusques à celuy qui re-
 garde: & ensemble avecques le ray
 court la vapeur du sang corrompu,
 par la contagion de laquelle deuient

infirmes l'œil de qui le void. Aristote
 escript que quand les femmes ont
 leurs fleurs souuentesfois en regar-
 dant elles souillent & tachent le mi-
 roir de gouttes sanguines. Je croy que
 cela prouient de ce que l'esprit qui
 est vapeur de sang, est presque vn cer-
 tain sang tres-subtil, de maniere qu'il
 ne se manifeste point aux yeux, mais
 s'epessissant sur la sur-face polie du
 miroir, il se fait visible. Iceluy frappât
 en matiere rare, comme drap, ou lin-
 ge, ne se void point: d'autant qu'il ne
 demeure en la surface de telle matie-
 re, ains passe dedans. S'il frappe en ma-
 tiere aspre & referree comme sont
 roches & les briques, à cause de l'ine-
 galité en tels corps il se rompt & dis-
 sipe. Mais le miroir à cause de sa du-
 reté aplanie affermit l'esprit en sa sur-
 face: & à cause de son egalité & poli-
 tesse il le conserue qu'il ne se brise.

Y iiij

Par sa clarté il conforte & augmente le ray de l'esprit. Par sa froideur il espessit & reserre en goutelletes la rare & subtile nuee de telle vapeur. Et par la mesme raisõ quãd à bouche ouuerte nous hallenõs fort cõtre vn verre, nous baignõs la surface d'iceluy d'une tressubtile rousee de salive. Par-ce que l'halene qui de la salive vole de hors, estant depuis epeffie & reserrée en la matiere du verre, retourne en fin en humeur de salive. Qui s'emerveillera donc si l'œil ouuert, & avec ferme attẽtion dressé vers quelcun dardé aux yeux de qui le regarde les fleches de ses rais : & ensemble avec ses fleches, qui sont le chariot des esprits tire ceste vapeur sanguine, que nous appellõs esprit? Delà vient que la fleche veneneuse transperse les yeux, & d'autãt qu'elle est dardee du cœur de qui la iette, pourtant elle se brandit

au cœur de l'homme feru, quasi cōme à vne region qui luy est propre & naturelle. Là elle ferit & blesse le cœur, & en sa rondeur pyramidalle epesse & dure se referre & s'epessit, & se cōuertit en sang. Ce sang estrāger lequel est elongné de la nature du blessé, trouble le sang propre de celui qui a receu la playe. Et le sang propre troublé & presque empoisonné deuiét infirme & debile. De là vient l'enforcellement, c'est à dire le mal de l'œil en deux manieres. Le regard d'un puant vieillard, ou d'une femme ayant ses malles sepmaines, cause le mal des yeux, & presque enforcelle un petit enfant. Le regard d'un adolescent faict le mal de l'œil à un plus vieil. Et d'autant que l'humeur du vieillard est plus froide & tardiue, à peine elle touche en l'enfant le dos & sur-face du cœur; & par


ce qu'elle n'est pas fort propre & idoyne à passer outre, biē peu elle esmeut le cœur, voire si à cause de l'enfance il n'est fort tendre. Et pourtant c'est vn mal d'œil & enforcellemēt leger. Mais celuy est vn enforcellemēt & mal d'œil tresgrief auquel la persōne plus ieune ferit & blesse le cœur de la plus vieille. C'est, ô mes amis; ce dont le Platonique Apulee se cōplaignoit amerement disant. Toute l'occasion & origine de ceste mienne douleur, voire ma medecine & ma santé seul tu la sçais. Car ces yeux tiēs passans par mes yeux iusques au centre de mon cœur emeuuēt vne aspre inflāmaison au dedās de mes mouelles. Aye doncques pitié de celuy, lequel perit à ton occasiō. Mettez vous deuant les yeux Fedre Mirrinusiē, & Lisias Orateur Thebain de Fedre enamouré. Lisias Baloc à bouche bee

regarde fermement en la face de Fédre: Fédre aux yeux de Lifias tend & decoche viuement les estincelles de ses yeux, & auecques ces estincelles ttransmet l'esprit vers Lifias. En ceste reciproque rencontre d'yeux le ray de Fédre se mesle facilement auecques le rayon de Lifias, & l'esprit de l'un s'ente & allie facilement avec l'esprit de l'autre. Ceste vapeur d'esprit qui fut engendree du cœur de Fédre, soudain s'euente au cueur de Lifias, & à cause de la dure substance du cueur de Lifias sy epeffit & reserre: & reserrée de nouveau redevient sang, comme ja elle auoit esté de la nature du sang de Fédre, de sorte que là auient chose fort emerueillable, c'est que le sang de Fédre maintenant se trouue au sang de Lifias. Dequoy l'un & l'autre est contreint de crier. Lifias dit à Fédre, O Fédre

*Cecy se doit
entendre de
l'honneste A-
mour & biē-
ueillance na-
turelle entre
deux person-
nes: Car tou-
tes choses sont
mises aux
nrs.*

mon cueur ! O mes entrailles tref-
cheres ! Fédre dit à Lifias , O esprit
mien ! ô mon sang Lifias ! Fédre suit
Lifias, parce que le cueur recherche
son humeur : Lifias poursuit Fédre,
parce que l'humeur sanguine recher-
che le propre vaisseau & le propre
siege. Et Lifias ensuit Fédre plus ar-
demment par-ce que le cueur sans
la plus petite parcelle de son humeur
vit plus facilement que l'humeur
sans le propre cueur . Le ruisseau a
plus de besoing de la fontaine , que
la fontaine du ruisseau . Doncques
comme le fer depuis qu'il a reçu la
qualité de la Calamite est tiré de ce-
ste pierre , & ne la tire pas , ainsi Li-
fias suit plustost Fédre , que Fédre
Lifias.

CHAP. 5.

 VELCVN parauéture dira, Dea ! peult bien vn ray subtil, vn esprit tres-leger, vn peu de sang de Fedre si tost, si fort, & si cōtagieusement tra-uailer tout Lisias? Cecy ne semblera point merueilleux, si on considere les autres infirmittez qui s'acquierent & se prennent par contagion, comme demengeaison, rongne, lepre, mal de costé, douleur phtisique, dysenterie, rougeur des yeux, & pestilence. Or ie dy que la contagion d'Amour vient legerement, & sur toutes autres pestilèces est tresgriefue & domma-geable. Par-ce que ceste vapeur spirituelle, & le sang qui du plus ieune s'infond au plus viel, a quatre quali-

tez , comme nous auõs traité cy dessus: Il est clair, subtil, chauld, & doux. Par-ce qu'il est clair il se conforme & vnit aisement avecques la clarté des yeux, & des esprits, qui sont au vieillard : Et par ceste consonance attrait & alleche. De là vient qu'ils le boient auidement & à longs traits. Par ce qu'il est subtil, il vole legerement au cueur : & d'iceluy facilement par les veines & par le pouls se respand par tout le Corps. Par-ce qu'il est chauld, il agit avecques vehemence, & meut le sang du Vieillard le conuertissant en sa nature : C'est ce que touche Lucrece quand il dit,

*De la douce Venus la goutte & la liqueur
Distillant soefnement au centre de ton cueur
Laisse encor apres soy une ennuyeuse cure.*

Outre-plus, par-ce qu'il est doux, il conforte les parties interieures, les paist & delecte. De là vient que tout

le sang de l'homme depuis qu'il est mué en la nature du sang iuuenil, appetite necessairement le corps du ieune, afin qu'il habite en ses propres veines: Et afin que le nouveau sang passe par les veines nouuelles & tendres. Il auient aussi que tel malade est tout ensemble esmeu entre volupté & douleur, pour l'amour de la clarté & de la douceur de telle vapeur & sang. La clarté alleche, la douleur delecte. Il est encores meue de douleur à cause de la subtilité & de la chaleur. La subtilité diuise & decoupe les parties interieures: La chaleur oste à l'homme ce qui estoit sien, & le mue en la nature d'autrui. Et à cause de ceste mutation, ne le laisse point reposer en soy mesme, ains le tire tousiours vers la personne, de laquelle il fut feru & blessé. Ce que designoit Lucrece quand il disoit:

*A l'obiet nous attrait la chair & corps vainqueur
 Dont fut nauré d'Amour & l'esprit & le cueur:
 Car tous le plus souvent tombent en ceste playe,
 Et le sang celle part surparoist, flambe & raye
 Dont l'ulcere & le coup nous venons recevoir:
 Et si bien pres de nous l'ennemy se fait voir
 Le sang & rouge humeur vers luy court, & l'occupe.*

Lucrece en ces vers veult que le sang de l'homme, lequel a esté feru & blecé du rayon des yeux, coure vers celuy qui l'a feru: non autrement que le sang de celuy qui fut occis de glaiue se debonde & court vers le meurtrier. Si vous recherchez la raison de ce miracle ie le vous eclarciray en ceste maniere. Hector bleça & tua Patrocle: Patrocle tourna les yeux vers Hector qui le ferut: Dont son penser iuge qu'il se deuoit venger: & soudain la cholere s'embrase à la vengeance. De la cholere s'enflamme le sang, lequel enflammé court soudain à la bleceure tât pour defendre celle partie,

tie, que mesmes pour se venger, au mesmes lieu courent les esprits: & les esprits par-ce qu'ils sont legers volēt dehors iusques à Hector: & passent dedās luy, & à cause de la chaleur s'y maintiennent iusques à vn certain tēps, cōme par maniere de dire iusqu'à sept heures. Si durāt ce tēps Hector s'approchāt du nauré, regarde at tētiuemēt la playe, la plaie se debōde & espend le sang deuers luy. Ce sang peut sortir vers l'ennemy, soit parce que toute la chaleur n'est pas encor esteinte, & que le mouuement interieur n'est pas finy: soit parce qu'un peu au parauant il estoit esmeu alencōtre de luy: soit aussi parce qu'il recourt à ses esprits, & les esprits tirēt à soy leur sang. En semblable maniere Lucrece veut que le sang de l'homme qui est feru d'Amour, coure soudain vers celuy qui l'a blessé. La sen-

Z

tence duquel me semble tres-veritable.

DE L'ESTRANGE EFFECT
de l'Amour Vulgaire.


CHAP. 6.

DIRAY-IE maintenant, ô tres honnestes amys, vn effect estrange qui s'en ensuit, ou biẽ si ie le passeray sous silence? Certes ie le diray puis que la matiere le requiert, bien que ce semble estre chose deshoneste. Mais qui est celuy qui puisse en tout honnestement reciter les choses deshonestes? Lucrece le plus malheureux de tous les amants dit, que ceste grande mutation qui se fait au corps du plus vieil, laquelle fincline vers la complexion de la personne plus ieune, contreint que cestuicy s'efforce

de trāsferer tout son corps en icelle,
 & tirer cout le torps d'icelle en soy: à
 celle fin qu'ou bien l'humeur tendre
 trouue tendres vaisseaux, ou vraye-
 ment que les tendres vaisseaux trou-
 uent l'humeur tēdre. Or comme ain-
 si soit que la semence coure de tout
 le corps, les amoureux estiment (selō
 Lucrece) que par le seul enuoy ou at-
 trait d'icelle, ils peuuent donner tout
 leur corps à autrui, & tirer en soy
 tout le corps d'autrui. Or que les a-
 mants desirent en soy receuoir toute
 la personne aymee, Artemisie fem-
 me de Mausole Roy de Carie le de-
 monstre euidemmēt, laquelle ayma
 tellement son mary par sur toute
 creance d'affection humaine, qu'elle
 reduisit en pouldre le corps d'iceluy
 mort, laquelle detrempee en eau elle
 beut toute.

Z ij

CHAP. 7.

 R que ceste maladie soit au sang, cōme nous auons dit plusieurs fois, ie vous en dōneray vn signe tresclair, asçauoir que telle maladie ne dōne aucun repos au poure malade. Et vous sçauiez que les Medecins & Filosofes naturels mettent la Fieure continue au sang: Celle qui donne six heures de repos, au flegme. Celle qui donne relasche d'un iour, en la cholere iaulne: & celle qui en donne deux iours, en la melācholie, ou cholere noire. A bon droit dōques nous mettōs au sang la fieure de l'Amour: ie dy au sang melancholique, comme vous auez oüy en l'Oraison de Socrate. Du sang melancholique

naist tousiours le penser fiché & profond.

COMME L'AMANT DEVIENT

semblable à l'aymé.

CHAP. 8.

ET pourtant qu'aucun de vous ne s'emerveille, s'il oyt dire que quelque Amoureux aye conçu en son corps quelque semblance de la personne aymée. Les femmes grosses souuentes fois desirât le vin, pensent vehementement au vin désiré. Ceste forte imaginaison émeut les esprits interieurs, & les emouuant depeint en iceux l'image du vin désiré. Ces esprits emeuuent semblablement le sang, & en la tendre matiere de la cõception empreignent & engrauent l'image du vin. Or qui est si peu pratic & experimenté aux affaires hu-

Z iij

maines qui ne sçache qu'un amant
 appete plus ardemment la personne
 aymee, que les femmes grosses n'ap-
 pettent le vin? Et pourtant il y pense
 plus fort & plus ferme. De sorte que
 ce n'est pas de merueille que le visa-
 ge de la personne aymee engraué au
 cuer de l'amant, se depeigne par tel-
 le cogitation en l'esprit, & de l'esprit
 s'imprime au sang. Specialemēt par-
 ce qu'aux veines de Lisias ja est engē-
 dré le sang tres mol de Fedre, de for-
 te que facilement le visage de Fedre
 peut reluire en son mesme sang. Et
 parce que tous les membres de tout
 le corps, comme chascun iour ils ta-
 rissent, ainsi se baignans & humectās
 peu à peu par la rousée du nourrisse-
 ment ils reuerdoient. Dont s'ensuit
 que de iour en iour, le corps de chas-
 cun, lequel peu à peu deseiche, sem-
 blablement se refait. Les membres se

refont par le sang, lequel coule par les ruisseaux des veines. Doncques vous esmerueillerez-vous, si le sang depeint de certaine semblâce desseigne le mesme aux membres, de sorte que finalement Lisias deuienne semblable à Fedre en quelque couleur, ou lineament, ou affection, ou geste?

*QUELLES SONT LES PERSONNES
qui nous font enamourer.*

CHAP. 9.

QUEL CUN, peult estre, demandera de quelles personnes principalement & en quelle maniere senlacent les Amants, & en quelle sorte ils se delient. Les femmes prennent aisement les hommes, & mesmement celles qui môstrét auoir en soy quelque naturel masculin. Les masles en-

Z iijj

cores plus facilement prennent les hommes, leur estans plus semblables que les femmes, & ayans le sang & l'esprit plus luyfant, plus chauld, & plus subtil: en quoy se tédent les rets de Cupidō. Et d'entre les masles ceux là plus legerement enforcellent les masles & les femelles, lesquels sont sanguins au plus hault degré, & cholériques au moindre, & qui ont les yeux grands azurez & luisans, & spécialement si tels hommes vivent chastes. Car par l'vsage de l'amoureux accouplement, se resoluās les esprits clairs, le visage serein se ternit & se ride. Les parties susdites, cōme nous auons touché cy dessus sont requises à darder legeremēt les traits qui ont accoustumé de ferir le cueur. Outre plus ceuxlà donnent bien tost dans les fillets de Cupidon, à la naissance desquels Venus discouroit par le Liō,


ou bien la Lune remiroit Venus d'un fort aspect : & ceux aussi qui sont de mesme complexion. Les flegmatiques ne sont iamais prins. Les mélancholiques sont prins bien tard , mais depuis qu'ils sont prins , iamais ne se peuuent deslier. Quand la personne sanguine lie la sanguine , le ioug est leger, & le lien doux & agreable, parce que la complexiõ semblable produit l'Amour reciproque & mutuel. Pareillement la douceur de telle humeur donne esperance & confiance aux amants. Quand la personne cholérique enlace la cholérique, telle seruitude est plus difficile. Il est vray q la semblance de la complexion cause quelque récontre de bienvueillance en telles personnes . Mais l'humeur embrasée de la cholere les rend souvent par-ensemble bizarres. Quand la personne sanguine met le ioug à la

cholerique, ou la cholériq̃ à la sanguine: à cause de telle meſlange de l'humeur aigre, & de la douce, naiſt vne certaine alteration d'ire & de grace, de volupté & de douleur. Quand la perſonne ſanguine eſtreint & nouë la melancholique, il en naiſt vn neu perpetuel, mais non miſerable: parce que la douceur du ſang tempere l'amertume de la melancholie. Mais quãd la perſonne cholerique eſtreint la melancholique, il en reſulte vne peſtilence ſur toutes autres mortelle. D'autant que l'humeur tref-aigue de la perſonne plus ieune diſcourt deçà & delà par les entrailles de la plus vieille: dõt la flamme conſume les tēdres moüelles par laquelle ard & bruſle le malheureux & miſerable Amant. La cholere eſmeut à courroux & debat: la melancholie à douleur, triſteſſe, & dueil perpetuel.

La fin de l'Amour de ceux-cy souuë-
fois est celuy-mesme que de Phillis,
Didon, & Lucrece philosofe. La per-
sonne flegmatique ou melancholi-
que, par-ce qu'en elle le sang & les e-
sprits sont grossiers, ne blesse iamais
aucun.

*DE LA MANIERE DE S'E-
namourer.*

CHAP. IO.

 Y dessus assez nous auons
dit la maniere comme les
Amants souffrent le mal de
l'œil ou enforcellement, si aux cho-
ses dites nous adioustons, encores
que les mortels alors principalemēt
prennēt mal de l'œil, quand frequen-
tement & fermement dressans leurs
yeux vers les yeux d'autrui, ils con-
ioignent les lumieres aueques les lu-
mieres, & miserablement par iceux
hument & boyuent l'amour. L'œil

est toute la cause & origine de ceste maladie, comme a chanté Musce, de sorte que si quelque personne a les yeux agreables, encor qu'aux autres membres elle ne soit pas bien composee, neantmoins elle contraint celuy qui la mire en ceste façon d'en deuenir Amoureux. La personne qui au contraire est disposee, inuite plustost à vne bien-uueillance moderee, que non pas à l'amour. La consonance des autres membres outre les yeux n'est pas proprement cause, mais occasion de telle maladie. Parce que telle composition inuite celuy qui void de loing, à s'approcher de plus pres, & depuis qu'il regarde de plus pres le retient bien long-téps beant à remirer tel aspect: & pendāt qu'il y est ainsi fiché, la seule r'encontre des raiz lancez par les yeux est celle qui fait la playe. Mais à l'amour

modéré , lequel est participant de la diuinité , & duquel se traite communement en ce Banquet, non seulement l'œil, mais aussi la concorde & plaifance agreable de toutes les autres parties comme cause s'y rencontre.

DE LA MANIERE DE SE
deslier de l'Amour vulgaire.

CHAP. II.



VSQVES icy nous auons traité en quelle maniere, & de qui nous sommes prins. Reste que nous môstrions breuement par quel moyen nous nous en pouuons deslier. Le moyen de s'en depestrer est de deux sortes, l'une est de la nature, l'autre est de l'art. Le naturel est celuy qui faict sō œuure aueques certains interual-

es de temps, & est ce moyen cõmun
 ant à ceste maladie, qu'à toutes au-
 res. Car la demengeaison dure autãt
 1 la peau, comme dure la lie du sang
 ans les veines, ou la pituite salee dãs
 s membres. Estant le sang esclarcy,
 & la pituite amortie, la demãgeaison
 default, & la gratelle s'en va. Neant-
 moins la meure diligence de l'eua-
 cuation y profite beaucoup. L'eua-
 cuation ou l'onction soudaine est
 moult dangereuse. Semblablement
 le trauail & l'agonie des amants du-
 re autant de temps, comme dure ce-
 ste poison & infection de sang intro-
 duite aux veines par ce mal de l'œil
 & enforcellemēt. Lequel venin pres-
 se le cueur d'vne grieue cure, nourrit
 la playe dans les veines, & ard les
 membres de flammes inuisibles. Par
 ce qu'il passe du cueur aux veines,
 & des veines aux membres.

Quand telle poison est esclarcie, le trauail des fols amants comméce de cesser. Tel esclarcissement requiert en tous long espace de temps, & le requiert treslong aux melancholiques : specialement si en l'influence de Saturne Cupidon les a prins aueques ses rets. Outre plus, tel temps est tres_amer & ennuyeux, fils ont esté mis soubs le ioug d'Amour lors que Saturne estoit retrogradé ou bié conioinct aueques Mars, ou vrayemét opposite au Soleil. Aussi ce mal dure fort long temps en ceux, à la naissāce desquels Venus se trouue en la maison de Saturne, ou vrayement remirant d'un fort aspect & Saturne & la Lune. On doibt encor adiouster à ceste purgation naturelle mesme l'industrie de l'art tres_diligent. En premier lieu il se fault donner garde que nous n'attentions d'arracher ou

d'emonder les choses qui ne sont pas encores meures : & que tout d'un coup nous ne vueillions retrancher aueques grand danger, ce que peu à peu & plus seurement nous pouuôs decoudre & denoïer. Il faut entre-mettre la coustume & l'ysance, & sur tout auoir soing, que noz yeux ne se r'encontrent aueques les yeux de la personne aymee. Et si l'y a quelque default en l'ame, ou au corps d'icele il conuient souuent le r'amener en memoire, & employer l'esprit à meintes affaires diuerses & de grande importance. Souuentesfois se faire tirer du sang, & vser de vin clair & odoreux, & souuent s'en-yurer afin que tirant le viel sang, lequel estoit enuenimé il se reface vn sang nouveau, & nouuel esprit. Il est bon aussi d'vser souuēt d'exercices iusques à la sueur, par lesquels les pores & cōduits

duits du corps fouurent pour en-
 uoyer dehors les vapeurs malignes.
 En outre tout ce que les medecins &
 naturels Filofofes ordonnent pour
 preſeruatifs du cueur: ou nourriture
 du cerueau, y profitent grandement.
 Meſmes l'accouplement amoureux
 vniuerſellement eſt vtile pour oſter
 la cure d'amour, auquel remede s'ac-
 corde fort Lucrece diſant,

*Mais il faut eſciter toute trompeuſe image,
 Et l'amorſe d'amour, & l'amoureux breuage,
 Reculer loing de ſoy, tournant l'eſprit ailleurs:
 Et l'humeur amaſſée en des vaſes meilleurs
 Conuient enſemencer, ſans la ſemence bonne
 Retenir pour l'amour d'une ſeule perſonne.*

DV DOMMAGE DE L'AMOUR
vulgaire.

CHAP. 12.

Aa

MAIS de peur qu'en parlant
 si long temps d'une telle
 folie nous n'affoliôs aussi,
 en peu de paroles nous fer-
 merons ce pas, disants qu'entre les
 especes de folie la plus estrange est
 ceste ennuyeuse cure de laquelle les
 Amoureux vulgaires sont tornentez
 iour & nuit: lesquels durant l'amour
 s'embrasent premieremêt de la cho-
 lere, & puis s'affligent de l'humeur
 melancholique: dont puis apres ils
 tombent en furie, & côme aveugles
 n'auisent point en quel precipice ils
 vont cheoir. Combien ce faulx a-
 mour est pernicieux & dommagea-
 ble tant pour les personnes aymeës,
 que pour les amants, copieusement
 le dispute Lisias Thebain & Socrate
 au Fédre de Platon. Et quicôque ay-
 me ainsi, le sent tresbien. Mais qui
 pourroit il auoir de pis que cecy, à

sçauoir que l'homme par telle fureur
deuienne beste?

*DE L'AMOUR DIVIN, ET COM-
bien il est utile, & des quatre especes
de fureurs diuines.*

CHAP. 13.

Jusques icy soit assez dit de
l'espece de fureur qui pro-
cede de maladie: mais celle
espece de fureur laquelle
Dieu nous inspire, eleue l'homme par
dessus l'homme, & le cōuertit en Dieu.
La fureur diuine est vne certaine illu-
stratiō de l'ame raisonnable par laquel-
le sans doute Dieu retire des choses
inferieures aux superieures l'ame qui
est tombee & deceuë des plus hau-
tes aux plus basses. La cheuté de l'a-
me depuis le seul & vniue principal
de l'Vniuers iusques au corps, passe
par quatre degrez, par la Pensée, la

Aa ij

raison, l'opinion & la nature . Car d'autant qu'il y a en l'ordre des choses six degrez desquels l'Vnité diuine tient la supreme, & le corps l'infirme: Et d'autant qu'il y a quatre milieux, & lesquels nous auons recitez, il est necessaire que quiconque tombe du premier iusques au dernier, tombe par quatre milieux. L'Vnité diuine est terme & mesure de toutes choses, sans confusion & sans multitude . La Pensée angelique est vne certaine multitude d'Idees: mais c'est vne telle multitude qu'elle est stable euiternelle . La raison de l'ame est multitude de notions & arguments, ie dy multitude mobile, mais ordonnée. L'opinion qui est audeffous de la raison, est vne multitude d'images desordonnées & mobiles: mais est vnté en sa substance, & en vn point. Comme ainsi soit q̃ l'ame, en laquelle habi

te l'opiniõ, soit vne substãce, laquelle
 n'occupe aucũ lieu . La nature, c'est à
 dire la puissãce de nourrir, qui est pro-
 pre de l'ame, & encor la complexion
 vitale a semblables conditions, mais
 elle est diffuse par les poĩts du corps.
 Mais le corps est vne multitude in-
 determinee de parties & d'accidens,
 subiecte au mouuement, & diuisee
 en substances, moments & points.
 Nostre ame regarde toutes ces cho-
 ses: par icelles elle descend, par icelles
 elle mōte. Entant qu'elle naist de l'v-
 nité principe de l'vniuers, elle ac-
 quiert vne certaine vnité, laquelle v-
 nit toute son essence, puissances, &
 operations: de laquelle & à laquelle
 les autres choses qui sont en l'ame
 ont tel respect, comme les lignes du
 Cercle l'ont du Centre & au Centre.
 Or ie dy q̃ telle vnité non seulement
 vnit les parties de l'ame entr'elles, &

avec toute l'ame, mais aussi unit toute l'ame avecques l'unité, qui est cause de tout l'univers . La même ame entant qu'elle reluit par le rayon de la Pensée diuine tempere les Idees de toutes choses par l'entendement avecques vne acte stable . Entant qu'elle se retourne en soy-même, elle considère les raisons vniuerselles des choses, & en argumentant discourt des principes aux conclusions . Entant qu'elle regarde les corps, elle reploye en son opinion les formes particulieres, & les images des choses mobiles receües par les sens . Entant qu'elle s'encline à la matiere, elle use de la nature pour instrument, avec lequel elle meut la matiere & luy dōne forme . D'ou procedent les generations & accroissements, voire même leurs cōtraires . Vous voyez doncques que l'ame tōbe de l'unité diuine, laquelle

est sur l'éternité, à multitu de éuiter-
nelle. Et de l'Euiternité au Temps: &
du Temps au Lieu, & à la Matière. Le
dy qu'alors elle tombe, quand elle se
part de la purité, aueques laquelle el-
le est née, embrassant par trop le
corps.

*PAR QUELS DEGREZ LES FV-
reurs diuines esleuent l'Âme.*

CHAP. 14.

PAR QV OY tout ainsi que
elle descéd par quatre de-
grez, aussi est-il necessaire
que par quatre elle remō-
te. La fureur diuine, est celle qui no⁹
haulse aux choses superieures, com-
me il a esté manifeste par sa diffini-
tion. Il y a donques quatre especes
de fureur diuine. La premiere est la
fureur Poëtique. La seconde est la

*Des quatre
especes de fu-
reur diuine,
ou élévation
d'esprit.*

Aa iiij

Myfteriale, c'est à dire la Sacerdotale. La tierce est la Deuinaison. La quatrieme est l'affection d'Amour. La Poësie depend des Muses: Le Myftere de Bacchus: La Deuinaison de Apollon: & l'Amour de Venus. Certainement l'ame ne peult retorner à l'vnité, si elle ne deuient vnique. Et toutesfois elle est deuenüe multiple, parce qu'elle est tombee au corps, distraite en diuerses operations, & inclinée à l'infinie multitude des choses corporelles. Et pourtant ses parties superieures sont presque endormies, les inferieures surmontent les autres: les premieres sont pleines de sommeil, les secondes de perturbation. En somme, toute l'ame est grosse de discorde & dissonance. Donques il nous est besoing principalement de la fureur Poëtique, laquelle par tons Musicaux cueille les parties qui

dorment : par la douceur harmonique adoulcisse celles qui sont troubles : & finalement par la consonance de choses diuerſes chasse la diſſonante diſcorde, & tempere les variables parties de l'ame. Toutesſois cela ne ſuffiſt pas encores, parce que reſte encor en l'ame multitude & diuerſité de choses. Donques il y fault adiouter le myſtere appartenãt à Bacchus lequel par ſacrifices, purgations, & toute ſorte de ſeruire diuin dreſſe l'intention de toutes les parties à la Penſee, avec laquelle Dieu ſ'adore. Dont eſtant chaſcune partie de l'ame reduite à la Penſee, lors ſe peut dire l'ame eſtre faicte vn certain Tout de pluſieurs. Outreplus il eſt beſoing de la tierce fureur, laquelle reduit la Penſee à ceſte vñité, qui eſt chef de l'ame. Ce qu'Apollon accomplit par la Deuinaiſon ; car quand l'ame ſur

l'entendement s'esleue à l'vnité de la Péesee, elle preuoit les choses auenir. Finalement depuis que l'ame est faite vn (cest vn ie dy lequel est en la mesme nature & essence de l'ame) reste que soudain elle se reduise à l'vn qui habite sur l'essence, c'est à dire à Dieu . Ce grand don nous eslargit la Celeste Venus, par le moyen de l'Amour, c'est à dire, moyennant le desir de la Beauté diuine, & moyennant l'ardeur du Bien . Doncques la premiere fureur tempere les choses mal agencees & dissonantes . La seconde fait que les choses temperees de plusieurs parties deuiennēt en vn Tout . La tierce fait vn Tout sur les parties . La quatrieme reduit à l'vn, lequel est sur l'essence, & sur le Tout. Platon au Fedre appelle la Péesee adonnee aux choses diuines, Charton en l'Ame, qui veult dire Guidon du

*Mystere de
la Mercayah
c'est à dire du
cheriot diuin
dont traite
Ezechiel.*

Char de l'Âme . Il appelle l'vnité de de l'ame Chefdu Cocher. Il nomme la raison & l'opinion qui discourt par les choses naturelles, le bon cheual : la fantasie confuse, & l'appetit des sens, il le nomme le mauuais ou le noir cheual . Et appelle la nature de toute l'ame Chariot ou Coche: parcé que le mouuement de l'ame, presque comme circulaire commēçant de soy, en soy retorne. Où la cōsideration venant de l'ame, en l'ame se reploye . Il attribue deux aisles à l'Âme, avec lesquelles elle vole aux choses sublimes . D'icelles nous estimons l'vne estre la Recherche, avec laquelle Pensée s'efforce continuellement à la verité: l'autre aisle , est le desir du bien, par lequel nostre volonté est tousiours ardente. Ces parties de l'ame perdēt leur ordre, quād par la perturbation du corps elles se

cōfondēt. La premiere fureur distingue le bõ Cheual, c'est à dire, la raison & opinion du mauuais cheual, c'est à dire de la fantasie cōfuse, & de l'appetit des sens. La secõde soumet le Cheual maling au bõ, & soumet le bõ au Cocher, c'est à dire à la Pensée. La tierce dresse le Cocher à sõ chef, c'est à dire à l'vnité, laquelle est la cime de la Pensée. La derniere tourne le chef du Cocher deuers le chef de l'vnivers. Là où le Cocher est bien heureux, & là elle attache les Cheuaulx à l'auge ou mangeoire, c'est à dire à la diuine Beauté, ce qui se doit entreindre, qu'elle accommode toutes les parties de l'ame à foy subiectes. Et met deuant eux l'ambrosie à menger & le Nectar à boire, c'est à dire leur presente la vision de la Beauté diuine, & par le moyẽ de la vision la ioye. Ce sont les œuures des quatre fu-

reurs, desquelles Platon dispute généralement au Fedre : & proprement de la fureur Poëtique, au Dialogue intitulé Io : & de la fureur Amoureuse au Báquet . Orfee fut agité de toutes ces fureurs, dequoy ses liures portent tesmoignage . Mais de la fureur Amoureuse par dessus les autres spécialement furent ravis Safon, Anacreon, & Socrate.

DE TOUTES LES FVREURS
divines l'Amour est la plus noble.

CHAP. 15.

DE toutes ces fureurs la plus puissante & plus excellente est l'Amour. Je dy puissante, par-ce que toutes les autres ont nécessairement besoing de luy : Car nous ne pouuons obtenir Poësie, Mysteres, Deuinaison sans estude diligente, ardente Pieté, & con-

tinuel seruice de Dieu. Or estude, pieté, & adoration ou diuin seruice n'est autre chose qu'Amour. Doncq toutes les fureurs consistent par la puissance d'Amour. L'Amour est aussi tres-excellent, parce qu'à iceluy cōme à la fin, les autres trois fureurs se rapportent. Et cestuy prochainement nous accouple avec Dieu. Mais il y a quatre affections faulses & peruerfes, lesquelles cōtrefont ces quatre fureurs : La fureur Poëtique est contrefaite de la Musique vulgaire, laquelle chatouille seulement les oreilles. La fureur Myfteriale c'est à dire des sacrifices, est contrefaite de la vaine superstition du populace. La fureur Profetique, est cōtrefaite de la fallacieuse cōiecture de l'art humain Celle d'Amour, de l'impetuosité du plaisir charnel. Le vray Amour n'est autre chose qu'un certain effort de

voler à la diuine beauté, excité en nous par le regard de la beauté corporelle. L'Amour faux & peruers, est vne cheute de la veuë au touchemēt.

COMBIEN EST VTILE
le vray Amoureux.

CHAP. 16.

Vous me demãdez à quoy est vtile l'Amour Socratique: Je vous repon: que premierement il est vtile à soy-mesme pour recouurer les ailes avec lesquelles il s'en puisse reuoler en son païs. En outre il est vtile souverainement en son païs pour acquérir l'honneste & heureuse vie. La cité n'est pas faite de pierres, mais d'hommes. Les hommes se doyuent labourer & dresser comme les arbres quand elles sont tendres, pour les induire à

produire fruits. La cure & le soing des petits enfans consiste en ceux de leur maison. Et depuis qu'ils sont creuz ils outrepassent les loix & coustumes receües en la maison par l'inique & deprauee vsance de ceux qui leur rient au visage. Or dictes-moy que fera icy nostre Socrate? Permettra-il que par l'vsance & coustume des hommes lascifs la ieunesse soit corrumpee? laquelle est la pepiniere de la Republique, qui de nouveau germe chascun iour? Mais s'il permet cela, ou demeurera la charité de la patrie? Doncques Socrate donnera secours à la patrie, & les enfans d'icelle, qui sont ses freres, deliurera de pestilence. En quelle maniere fera-il cela? parauenture qu'il escrira nouvelles loix, par lesquelles il separera les hommes lascifs & debauchez de la conuersation & familiere hantise des ieunes

ieunes gents. Mais nous ne pouuons pas estre tous Licurgues, ou Solons. A peu d'hommes est concedee l'autorité de faire loix. Bien peu aux loix dōnees portent obeissance. Que fera doncq Socrate? estimons-nous qu'il vse de voye de fait & de force? ou qu'avec main mise il chasse les deshōnestes vieillards d'avec les plus ieunes? Mais on dit que le seul Hercule a peu combattre avecques les bestes sauuāges & monstrueuses. Ceste violēce est fort perilleuse aux autres. Parauenture il y aura vne autre façō de proceder, qui sera que Socrate admoneste, reprenne, & morde les hommes scelerez. Mais l'ame troublee meprise les propos de celuy qui l'admoneste. Et voicy qu'il y a pis, c'est que souuent elle met la main à l'admonestant. Et pourtant Socrate esprouuant pour vn temps ceste ma-

Bb

niere de proceder, fut frapé de l'vn à coups de poing, de l'autre à coups de pied. Il reste à la ieunesse vne seule voye de son salut: c'est la conuersatiõ de Socrate avec elle. Pour ceste cause ce Filosofo par l'oracle d'Apollõ iugé le plus sage de tous les Grecz, meue de charité enuers la Patrie, se mesloit & hantoit familièrement avec les ieunes hõmes par toute la Cité. Ainsi le vray Amoureux defend la ieunesse des faulx Amants, nõ autrement que le diligēt pasteur defend le troupeau des agneaux innocents de la gueule des loups gloute & pestilencieuse. Et d'autant que les pareils hãtent facilemēt aueques leurs pareils, Socrate se faisoit pareil aux plus ieunes aueques mots plaisants, simplicité de paroles, & purité de vie: & se faisoit soy mesme de vieillard enfant, afin que par la domestique & ioyeu-

se familiarité il peust quelquesfois des enfans faire des hommes vieux & sages. La ieunesse estant inclinee à la volupté, ne se peut prendre sinon avec l'amorse du plaisir, par-ce qu'elle fuit les maistres durs & seuères. A ceste cause cestuy nostre tuteur & gardain de l'adolescence, mesprisant pour le salut de la patrie tous ses propres affaires, print du tout sur soy la cure des ieunes hommes. Et premierement les amorse avecques vne certaine douceur de plaissant & ioyeux entregēt. Apres les auoir ainsi amorsez, il les amonneste vn peu plus grauelement. En fin il les reprend avec façons plus seueres. Si bien qu'en ceste sorte il regaigna Fedon ieune homme debauché au lieu deshonneste public en Athenes, & l'ostant de telle calamité en feist vn digne Filosofe. Il contreignit nostre Platon, lequel se-

Bb ij

estoit perdu en fables Poëtiques, de
 ietter au feu ses vers, & suyure les e-
 studes plus precieux, desquels cha-
 cun iour nous goustons les fruiçts. Il
 ramena Xenofon d'une sur-abôdan-
 ce vulgaire à la sobrieté des sages. Ef-
 schine & Aristippe de pauvres il les
 feist deuenir riches: Fedre d'Orateur,
 Filosofo: Alcibiade d'ignorant, tref-
 docte. Carmide graue & pudique:
 Theages iuste & fort defenseur de la
 patrie. Il feist passer Eutideme &
 Memnon des fallacieux arguments
 des Sofistes à la vraye sapience. Dont
 auint que combien que la coustume
 & vsance de Socrate fust ioyeuse &
 gaye sur toutes autres, si est-ce qu'elle
 estoit encores beaucoup plus vtile
 que plaïsante. Et selon que tesmoi-
 gne Alcibiade, Socrate fut beaucoup
 plus aimé des ieunes hommes, qu'il
 n'en aima aucun d'eux.

EN QUELLE MANIERE ON DOIBT
rendre graces au saint Esprit qui nous à illuminez
& embrasez à disputer D'Amour.

CHAP. 18.

IVSQVES icy, ô tresbõs
Conuiez, nous auons as-
sez heureusement trouué
que c'est qu'Amour, quel
est le vray Amant, combien est grã-
de l'vtilité du vray Amoureux, pre-
mieremēt par voz disputes, & depuis
par la miēne. Dites moy qui est l'au-
teur, qui est le maistre de ceste inuē-
tion tant heureuse? sçachez que c'est
le mesme Amour cause de le trou-
uer, lequel de nous a esté icy trouué.
Car no⁹ embrasez d'Amour de trou-
uer l'Amour, nous auons cherché &
trouué l'Amour. De sorte qu'à luy
mesme il conuient rapporter la gra-
ce de chercher, & de trouuer. O ad-
mirable magnificence de ce Dieu

Bb iij

Amour! O Benignité de luy sans cō-
 paraison aucune! Les autres esprits
 celestes finalement apres longue re-
 cherche à peine se monstrent vn peu
 à nous. Mais l'Amour se fait à nous
 present premierement que nous ve-
 niōs à le chercher. Pour ceste cause il
 semble aux hommes, qu'ils sont plus
 obligez à cestuy, qu'aux autres Ce-
 lestes. Il s'en trouue aucuns qui ont la
 hardiesse de blasphemer la puissance
 Diuine, parce qu'elle foudroye noz
 pechez. Il s'en trouue d'autres qui
 ont en hayne la Sapience de Dieu, la-
 quelle en despit de nous void toutes
 noz meschancetez. Mais il n'y a nul
 qui ne puisse n'aymer l'Amour di-
 uin, parce qu'il est le liberal donneur
 de tous nos biēs. Parquoy, mes amis,
 adorons de telle sorte ce diuin A-
 mour, lequel nous est si bening &

fauorable, que nous venerions la Sapi-
 pience, & avecques admiration crei-
 gnions la Puissance. Afin que moyē-
 nant l'Amour nous ayons toute la
 Diuinité propice & secourable. Et
 l'aymant toute avec affection d'A-
 mour, par amour aussi nous puissiōs
 iouir d'icelle toute.

F I N.





A LA SERENISSIME
ROYNE DE NAVARRE.

ELEGIE.



N conte pour certain, ô Roynie à tout biẽ nee,
Que lors que les flambeaux du Nocier Hy-
mencee

*Flamberent aux rayõs des lāpes de la nuit
Afin qu'à leur clarté au tẽple fust cõduit
Le doux Harpeur Orfee, & ioint par bon indice
Et d'un chaste lien à sa chere Euridice:
Que les bestes des champs, & les fieres des bois,
Et les oiseaux diuers qui decoupent leurs voix
Tascherent à l'enuy, & d'un desir honnest
A qui de plus beaux dons pourroit orner la feste
De leur chantre sacré: donques se recordans
De l'Antre, où leur Orfee à ses tons accordans
Les auoit attirez, chacun d'eux y apporte
Des plus rares thresors que chasque terroir porte.*

*De Caucaſe le mont les Lynx à l'œil fatal
Luy apportèrent là les glaces de cryſtal:
Et les Griffons volans des froids Hyperborees
Apporterent le poids des richesses dorees:*



Les Pigeons de Cypris par le vague de l'Air
 Singlans à tire d'aile y laissent deualler
 Ghirlandes & chapeaux tissus de lin & roses
 Aux vergers d'Amathonte au parauant écloses.
 De la riue du Pau le Cygne au chant apris
 Y apporta l'honneur de l'ambre de haut pris:
 Et repassans le Nil les Pigméennes Grues,
 Qu'en triangle lon void se suiure dans les nues
 Cueillirent meinte perle, & meints thresors vitreux
 Dans les huitres éclos aux sablons Erythreux:
 Et l'unique Phenix luy mesme y vint encore
 Volant du Paradis qui est deffous l'Aurore,
 En ses serres portant la canelle & l'encens
 Et Sabeens parfums qui flairent doux aux sens.
 Bref il n'y eut oyseau, ny doulce ou fiere beste
 Qui de quelque present n'honorast ceste feste,
 Et qui ne recognuist avec precieux dons
 Le merite & le prix des Lyriques fredons.
 Lors des biens & thresors qu'on trouue sur la crope
 Du regne d'Helicon, la Royne Calliope
 Alloist ornant sa Bru, & en propos loyaux
 Luy assignoit son dot en bagues & ioyaux:
 Voir mesme osa bien avec humble priere
 Aux noces inuiter du hault Ciel l'Emperiere:
 Et la Royne des Dieux, la Deesse Iunon,
 En l'honneur de la Mere, & en faueur du nom
 Du Poëte diuin, d'ornemens estofee
 Ne dedaigna d'aller à la feste d'Orfee,
 Qui auoit tant de fois entouré ses autels
 Chantant sa Maiesté en hymnes immortels,

Et celebrant les faits, la vaillance, & la gloire
 Dont son puissant mary remporta la victoire
 Aux combats Phlegreans, quand il ietta des Cieux
 Les Titans serpenpieux par trop audacieux.
 Donc ell' n'eut à dedaing de son degré descendre
 Et au Banquet sacré du Poëte se rendre,
 Enuoyant dans son char avec ses Paons ailleux
 Pour ces noces orner, meins dons appareilleux,
 Dons qui n'admettent point vne mortelle estime,
 Dons aux seuls Dieux permis d'Olympe sur la cime.
 Or ce que feist Innon pour le Chantre des Dieux
 Royne vous le pouuez pour moy faire encor mieux,
 Et me rendre le Roy, & Monseigneur propices
 Voz freres bien-aymez, si que sous leurs auspices
 Leur nom & leur faueur, me puisse disposer
 Pour celebrer leurs faits, vne Muse espouser:
 Vne Muse qui soit à chanter bien apprise
 Leur gloire, leur haut nom, & victoire promise
 Contre leurs ennemis, tout ainsi qu'autrefois
 Elle a chanté l'honneur des anciens Gaulois,
 Et les beaux ornemens, & remarques des Gaules
 Dont Dieu leur a commis le fais sur les épaules:
 Oeuure qui n'est d'un iour, ny d'un mois ny d'un an,
 Et où sont racourcis, tout ainsi qu'en un plan,
 Et la Terre & les Cieux, les Mers avec les Isles,
 Et meints beaux monumens de nos peuples & villes:
 Oeuure qui a esté sur la presse & le tour
 Lequel cet an nouueau i'ay fait sortir au iour,
 Et comme il est sacré par ma Muse loyalle
 Humble l'ay présenté à sa grandeur Royale.

Madame, il vous a pleu, sans auoir merité,
Vne telle faueur de vostre Maiefté
Me seruir d'auocate, & prendre en main l'affaire
De moy vostre seruant vers Monsieur vostre frere,
Mon grand Duc, mon Cesar, & mon Alcide heureux,
Des Princes l'ornement, le parangon des Preux,
Auquel ia de long temps par vne sainte enuie
Mon seruice ay voüé, & ma Muse, & ma vie:
Or par vostre moyen mon fait s'est auancé,
Ainsi soit-il parfait qu'il est bien commencé.
Que si de vous ma Muse est en grace receüe,
Sans doute ie suis seur qu'elle aura bonne issue
De ce qu'elle pretend, & pour mieux composer,
Après tant de travaux se pourra reposer.

Le nom que vous portez, ô l'honneur des Charites,
O la Perle & la fleur des nobles Marguerites!

A cela de fatal des Cieux authorisé
Qu'il a tousiours chery, & bien fauorisé
Les Poëtes bien-nez, & tous les esprits rares
Qui sont plus de sçauoir, que de richesse, auaires.

MARGVERITE qui tint le sceptre Nauarrois
Ainsi que vous, Madame, espouse & seur de Rois,
En son viuant chassa le malheur & souffrance
Des hommes vertueux, & bons esprits de France:
Et telle qu'aujourd'huy la France & le Piémont
Pleure, pleint, & gemit de meint soupir profond,
Fut l'unique support, appuy seur, & retraite
Des lettres, des vertus, de tout gentil Poëte
A elle dédié pour chanter ses honneurs,
Et les chantant gagner le prix des bons sonneurs.

Ores vous nous restez la tierce MARGVERITE,
Des Muses fleur unique, & la Perle d'élite,
Encerclant en un tour leur Couronne à trois rangs,
Et le triple ornement de leurs noms trois fois grands:
Si que dire pouuez, DE VERTVS AY MA
GLOIRE

Ainsi que la premiere: & graver pour memoire
Deffous vostre pourtrait orné de rai pointus,
C'est mon pourtrait, ROYAL IMAGE DE
VERTVS.

Car celle de Piémont, Minerve de son age,
Fut vraiment de vertus digne & Royal image
Comme vous pouuez estre, & sur le frant loyal
Rapporter des vertus l'image en tout Royal:
Et à ses deux beaux noms adioustant l'excellence
Du saint Amour qui va voler en euidence
Sous vostre aueu & nom, prendre ce beau Retour
GISE dedans mon Cueur LA VERITE
D'AMOUR.

Adonc Amour qui sonne en la langue premiere
OU LA MERE DV FEV, ou MERE DE
LUMIERE,

De ce doux feu diuin en vostre cueur gisant,
Et des rai de lumiere en vostre chef luisant,
Vous raiissant à soy aueques ses deux ailes
Vous guindera la haut au rang des immortelles
Dans le Ciel Empyree, où est le vray seiour
De ce grād Dieu qui est l'Amāt, l'Aymé, l'Amour,
Auquel vostre cueur soit une Tente sacree
Où tousiours il se loge, & tousiours se recree:

PuisseZ vous à iamaïs auoir l'heur de ce nom
Vous que i' inuoque icy pour Minerve & Iunon.

Je ne demande pas, ie n'aspire, ny baye
D'epouser maintenant Euesché, ny Abbaye,
Bien que i' ose assurer sous vostre authorité
Que mes labeurs sont tels, qu'ils ont bien merité
Quelque honneste guerdon au iugement des Maistres
Lesquels ont supporté quelque travail des lettres.

Mais bien ie vous supply de procurer pour moy
Vers mon Prince au beau nom, LOY D'VN CE-
SAR SA FOY,

Qu'il luy plaise me voir de son œil favorable
Ramenant FEV VIRGILE en clarté desirable
Hors l'ombre de la mort, & luy mettre en la main
Le rameau d'or qui peut rompre l'ire inhumain
Du Prince des enfers, duquel mon grand Alcide
Doit estre seul vainqueur, & l'unique subside
D'Euridice & d'Orfee, heureux à ceste fois
Rompant le vieil decret des infernales lois.

La dix ans sont passéZ depuis que mon Genie
Me guida pour entrer en la maison benie
De mon Alcide heureux, qui en ses ieunes ans
Se delectoit d'ouyr mes Cansiques plaisans
ChanteZ à son honneur, & les secrets que lie
Et ma FIGURE ELVE, & ma ronde Encyclie:

Depuis ie n'ay cessé ny de iour ny de nuit
Donnant lustre à mes vers, d'orner son nom qui luit
Ainsi que le Soleil: mais il fault que i'accuse
Ma disgrâce & malheur, ou celuy de la Muse
Qui n'a iamaïs permis qu'un Prince tant humain

M'ait fait sentir combien liberale est sa main,
Encor que plusieurs fois il m'ait daigné promettre
Me faire voir que vault de servir un bon Maistre.

Mais puis qu'il vous a pleu me faire tant d'honneur
De chasser ma disgrâce avec vostre bon-heur,
L'espere que j'auray le bien dont son Altesse
Vous a fait en mon nom, de sa grace, promesse.

Adonc mieux que iamaïs sur mon Luth bien tendu
Le feray resonner son renom entendu
Aux quatre pars du monde, & feray tant encore
Que le vostre on orra d'icy iusqu'à l'Aurore
Et à la rouge Mer, voire au terroir ardent
Des Roines de Saba, confessant qu'Occident
Est maintenant orné de telle Marguerite,
Que l'Orient n'a rien qui sa valeur merite.

L'VN GVIDE ORFEE.



Imprimé à Paris par Iean le Blanc,
le ieune, Imprimeur.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

CHICAGO, ILLINOIS

